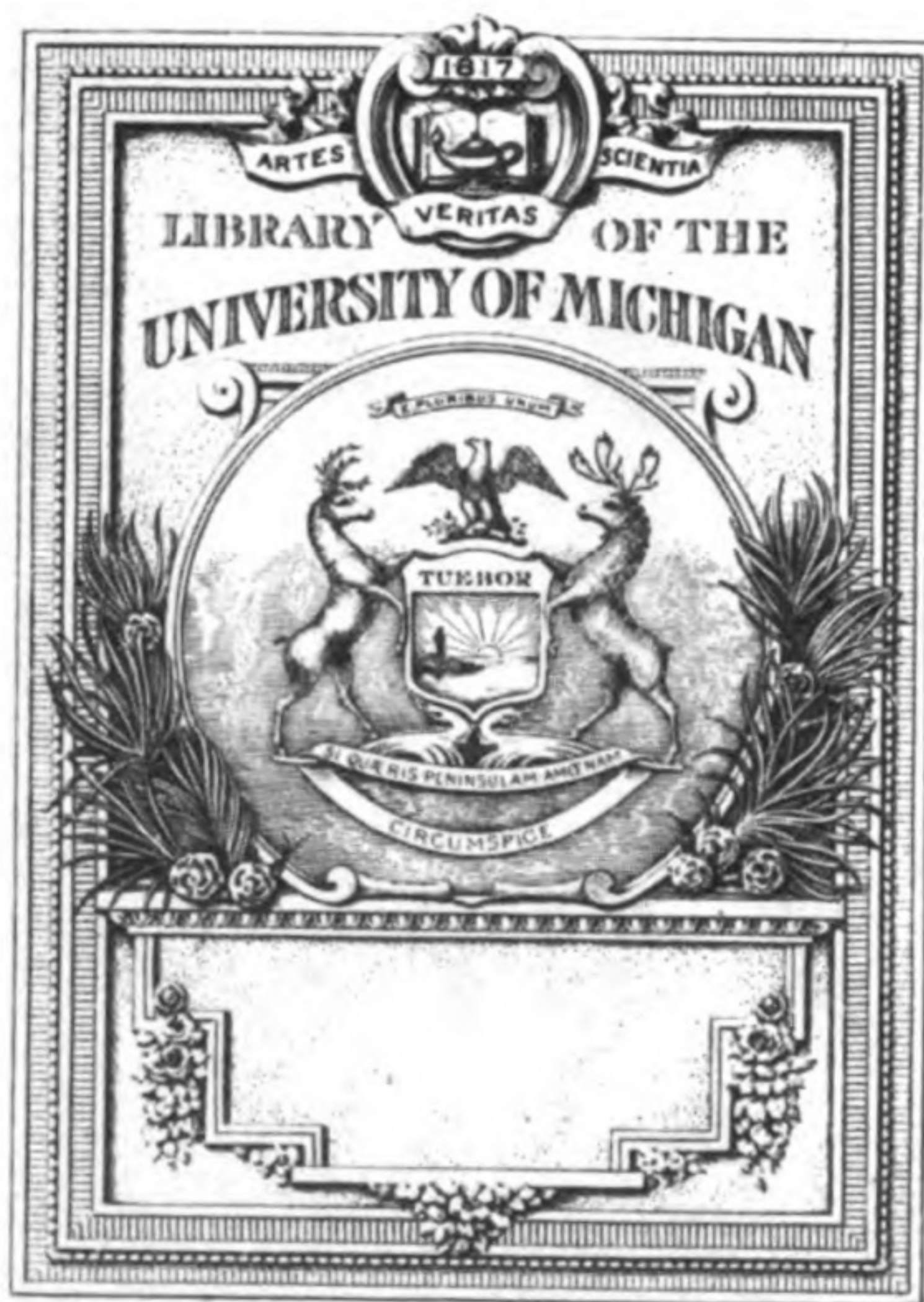
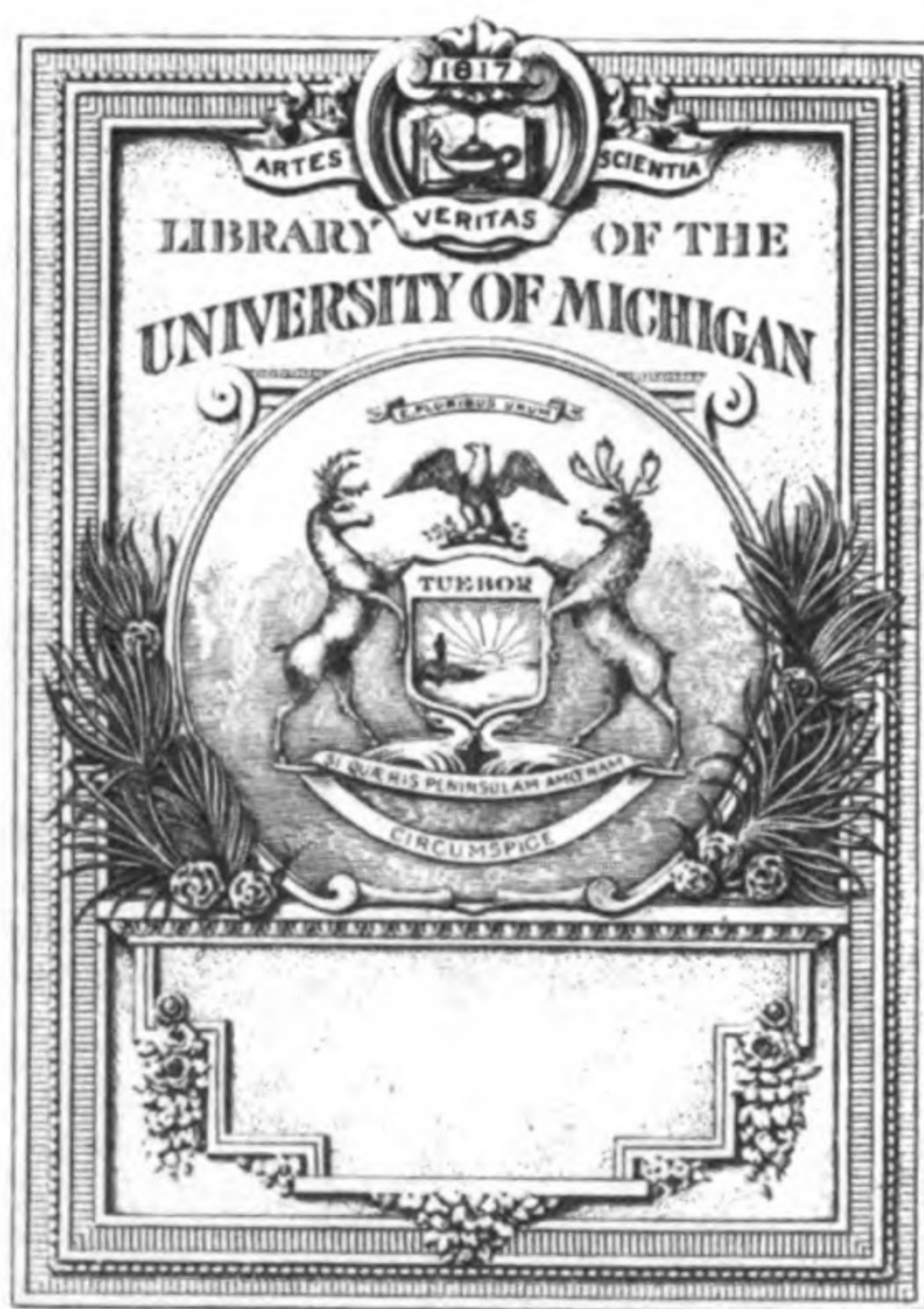


B

1,516,339



840.
P46
P6



840.0
R46
P6

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière à Lyon.

SISTÈME ORTOGRAFIQUE

DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

La suppression des grafies dites grecques (mauvaises transcriptions latines des lettres grecques) a été approuvée par O. Gréard, Michel Bréal, Emile Faguet, etc. Elle est réalisée depuis longtemps dans l'ortographe de l'italien, de l'espagnol et de la langue de Mistral. Les autres articles de notre programme ont été formulés avec le concours des linguistes les plus compétents. Ils rétablissent très souvent des formes employées par nos classiques (Racine écrivait *je prens* et Bossuet *il corront*) et ils visent non à simplifier l'ortographe, mais à la rendre plus correcte ; comme il se trouve qu'elle devient en même temps plus simple, le bénéfice est double.

a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.

b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assiés*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.

d) Remplacer, dans les mots d'origine grecque, *y* par *i*, *ch* non chuintant par *c* devant *a*, *o*, *u* ou une consonne et par *k* devant *e*, *i* ; remplacer *rh* par *r*, *th* par *t*, *ph* par *f*, — sauf dans les noms propres, ce qui exclut, provisoirement du moins, le titre même de la Revue.

e) Rectifier les grafies des mots suivants, contraires à la logique, à l'histoire de la langue, souvent même à l'étimologie : *asme* (au lieu de *asthme*), *baïadère* (comme *aïeul*), *batème* et *batiser*, *chetel*, *conter* de l'argent comme *conter* une histoire (c'est le même mot), le *cors* humain (ainsi écrit Descartes ; dérivés : *corset*, *corsage*), *un doit*, *donter* et *donteur*, *faisseau* (comme *vaisseau*), *un fis* (comme un *lis* ; ainsi écrit Montaigne), *forsené* (hors du *sens*), des *las* de soie, *maïonnaise* (comme *baïonnette*), *morseau* et *morseler* (comme *morsure*), un *pois* lourd (comme *peser*), tâter le *pous* (comme *pousser*), *pront* et *prontement* (ortographe de Racine et de M^{me} de Sévigné), un *puis* (comme *puiser*), un *remors* (comme un *mors* de cheval), *sculter* et de même les dérivés de ce verbe, *segond* (comme *aigu*), *seller* une pièce, y apposer un *seau* (latin *sigillum*), *set*, nom de nombre, et *sètième*, *sercueil* (doublet de *sarcophage*), une *sie* pour *sier* du bois, le *sousi*, nom de fleur (qui *suit* le *soleil*), le *tens*, de l'*uile* (latin *olea*), un *uissier* (latin *ostiarius*), *uit*, nom de nombre (latin *octo*), *uitre* (latin *ostrea*), *vint*, nom de nombre (sans *g* comme *trente*).

Pour l'alfabet fonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, dont se servent plusieurs de nos collaborateurs, voir la notice qui accompagne l'*Atlas linguistique*.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE DE BOILEAU¹

Ainsi que le raconte Berriat-Saint-Prix dans son édition de Boileau (t. I, p. CLXVI), Boileau avait commencé en 1710 une nouvelle édition de ses œuvres, qui resta interrompue parce qu'il lui fut fait défense d'y insérer la satire XII. Sans aller jusqu'à croire que l'édition de Paris 1713 est cette édition même, reprise et complétée après sa mort, on doit admettre que l'éditeur de 1713 a bénéficié de la préparation entreprise par Boileau² ; il pouvait avoir entre les mains une édition antérieure corrigée de la main de l'auteur, et il avait certainement de lui des notes manuscrites, dont une partie nous est parvenue. Il a pu remanier un peu les annotations marginales et certains titres, pour lesquels il n'avait qu'une sorte de brouillon, et on doit naturellement préférer à ce remaniement la rédaction de Boileau quand on la possède³, mais il y a tout lieu de

1. Chargé d'une édition nouvelle de Boileau (librairie Hachette), mais dans une collection qui exclut l'appareil critique, j'indique ici les raisons qui m'ont déterminé pour l'établissement du texte.

2. Extrait du testament de Boileau : « ... fut présent Nicolas Boileau Despréaux, ... lequel... veut que toutes les nouvelles pièces et ouvrages que le sieur testateur a faits, même celui contre l'Équivoque, et qu'il voulait comprendre dans une nouvelle édition, soient mis ès mains du sieur Billot, libraire, demeurant rue de la Harpe, pour en faire son profit. » L'édition de 1713, qui a paru « chez Esprit Billiot, rue de la Harpe, au coin de la rue Pierre-Sarrasin », a donc été faite en exécution des dernières volontés de Boileau, et par celui-là même qu'il avait choisi pour la publier.

3. Berriat-Saint-Prix adopte au contraire le texte de 1713 pour la

croire qu'il ne s'est permis aucune modification dans les œuvres mêmes, et que les différences entre sa publication et les éditions antérieures représentent des corrections d'auteur. Seulement, comme Boileau n'a pu revoir lui-même les épreuves et y opérer les dernières retouches, il nous est loisible de penser que certaines de ces corrections auraient été amendées par lui ou qu'il y aurait renoncé après un nouvel examen, comme il l'a fait dans d'autres cas. D'autre part, dans une impression que l'auteur n'a pas contrôlée, il peut être resté quelques fautes matérielles, que la collation de l'édition de 1701 permettra de reconnaître. Mais, sous cette réserve, l'édition de 1713 doit être la base d'une édition moderne, bien que Berriat-Saint-Prix, avec une sévérité outrée, la qualifie constamment d'incorrecte, de fautive, de suspecte, tout en préférant souvent ses leçons, en particulier pour la satire X. L'injuste réputation qu'il lui a faite est vraisemblablement la cause de l'omission de cette édition, pourtant capitale, dans l'excellente bibliographie de M. Lanson.

En nombre et en importance, les *fautes* véritables de 1713 ne dépassent pas la moyenne des incorrections de ce genre qui peuvent se glisser dans les meilleures éditions, et restent au-dessous de celles qu'on peut relever dans l'édition même de Berriat-Saint-Prix¹, si longuement mûrie et si soigneusement revue.

Pour le vers 21 du chant I de l'*Art poétique*, où il est question de Saint-Amant et de Faret (*Ainsi, tel autrefois*

note finale de la préface, dont on a deux rédactions autographes, et pour les titres de la poésie XV et de l'épigramme XXXVI, dans la pensée, peu vraisemblable, que ce texte représente une nouvelle rédaction par Boileau lui-même. Il relègue en note, comme « première composition », les corrections de l'auteur (que l'éditeur de 1713 n'a pas dû connaître) pour la poésie XXIII, bien que des corrections soient nécessairement postérieures au texte auquel elles s'appliquent.

1. En voici des exemples notables, relevés sur la dernière édition,

qu'on vit avec Faret...), Berriat-Saint-Prix reproche à l'édition de 1713 d'avoir « attribué à Faret ce qui concerne Saint-Amant, et à Saint-Amant ce qui concerne Faret ». Il n'en est rien. Les deux notes sont parfaitement exactes et répondent à deux appels identiques, seulement la note

1837, (plusieurs de ces fautes, même parmi celles qui figurent dans l'*errata* de l'auteur, ont passé dans les éditions modernes, où l'on s'est borné souvent à reproduire le texte de Berriat-Saint-Prix) : *Satire X*, v. 271 : *s'en trop s'enquérir* (au lieu de *sans*). — *Satire XII*, v. 220 : Aux moines *les* du joug (au lieu de *las*). — *Épître I*, v. 51 : ... *au nord* de l'Escaut et du Rhin (au lieu de *aux bords*). — *Épître XII*, v. 189 : *Le plus rigide auteur* (au lieu de *leur*). — *Art poétique*, chant III, v. 136 : ...une *pointe* ampoulée (au lieu de *plainte*). — *Le Lutrin*, chant III, v. 41 : ...les trois champions, *plein* de vin et d'audace (au lieu de *pleins*). — *Le Lutrin*, chant VI, v. 106 : Veille au *sein* de ma gloire (au lieu de *soin*). — *Stances à Iris*, attribuées à Boileau, 2^e vers de la dernière strophe : Et ne condamnent point (ce pluriel fait un non-sens). — Non moins grave est une faute de lecture dans la note manuscrite du vers 33 de la *Satire IV* : ... courtisane... que Monsieur, duc d'Orléans, promenait quelquefois *l'année* toute nue dans Paris (au lieu de *la nuit*).

Il faut ajouter quelques inexactitudes de moindre importance : *Préface* de 1701-1713, 1^{er} alinéa : âgé de *soixante-trois* ans (au lieu de *soixante et trois*). — *Même préface*, 2^e alinéa : à propos d'une *si* grande chose que le déluge (au lieu de *aussi*). — *Même préface*, avant-dernier alinéa, le texte que je donne est conforme aux éditions de 1701 et de 1713 ; les différences notables avec la préface de 1683-94, qui ne figurent pas dans les variantes de Berriat-Saint-Prix, lui avaient échappé. — *Note* qui suit la liste des œuvres, après la *Préface* : une *autre* encore plus plate (il n'y a pas *autre*)... On *veut me* marier (il y a : on *me veut* marier). — *Épître IX*, v. 64 : ... Miroir d'*amour* (au lieu d'*amours*). — *Épître XI*, v. 51 : ... même *aux discours* de la rusticité (au lieu de *au discours*).

Je profite de l'occasion pour donner quelques variantes nouvelles de la satire XII, relevées dans un exemplaire in-4 de 20 pages, où le titre manque¹, et deux éditions in-8 de 1711, s. l., l'une de 36 pages, l'autre de 15 : vers 137, « *voilà comment* », au lieu de *comme* ; vers 238, « *en tous lieux* », au lieu de *tout lieu* ; vers 274 : « *dans la chaire infernale* », au lieu de *sa*. C'est aussi, aux trois endroits, le texte de Bros-

1. Ces vingt pages sont reliées avec l'édition in-4, Paris, 1713, des *Œuvres de Boileau*, dans l'exemplaire de la Bibliothèque universitaire de Lyon.

sur Faret est, dans la marge, au-dessus de la note sur Saint-Amant, ce qui n'a aucune importance ; il était même assez naturel de parler en premier lieu de Faret, seul nommé dans le vers. Les deux notes se suivent fort bien ainsi : « *Faret..., ami de Saint-Amant. — Saint-Amant, auteur du Moïse sauvé* ». C'est là, pour Berriat-Saint-Prix, un insigne manque de soin¹ !

Il y a sans doute « faute d'impression » dans le premier alinéa de la *Préface* : « ... réplique de Louis XII à ceux de ses ministres qui lui *conseillèrent* (au lieu de *conseillaient*) » ; certainement dans l'*Art poétique*, chant III, vers 130 : *Juda* au lieu de *Juba* (mais pour le seul format in-12) ; et dans le *Lutrin*, chant II, vers 139 : « *en son nom* » au lieu de « *à son nom* ». A noter aussi, au vers 71 de l'épître IV, *cicatrisé*, participe passé du verbe « cicatriser », mis par erreur au lieu de l'adjectif aujourd'hui inusité *cicatricé*, couvert de cicatrices.

Mais nous considérons comme des corrections d'auteur les variantes suivantes :

Fin du 3^e alinéa de la Préface : « pour marquer au public...

sette. En outre, l'in-8 de 36 pages et l'in-4 ont, dans le *Discours de l'auteur*, vers la fin du dernier alinéa : « je lui ai donné entière satisfaction » au lieu de : *une* entière. (L'in-8 de 15 pages ne contient pas ce discours).

1. Une autre accusation fautive s'adresse à Boileau lui-même à propos de la note du vers 79 du chant III de l'*Art poétique*. Dans l'édition de 1713, le renvoi à Quintilien est nettement rattaché au vers 79, c'est-à-dire à l'idée de la « hauteur divine » de la tragédie grecque, et Brossette l'indique exactement. Par une erreur des éditions suivantes, ce renvoi a été transporté au vers 80, et rattaché ainsi à l'idée de la « faiblesse latine » de la tragédie, ce qui a trompé Voltaire et fait dire à Daunou et à Berriat-Saint-Prix que la citation est erronée. Ce n'est pas Boileau « vieilli » qui s'est trompé, ce sont ses commentateurs. Il ne renvoie pas à Quintilien pour le vers 80, et cependant, il aurait pu, en l'écrivant, penser au passage où Quintilien dit qu'il a manqué à Accius et à Pacuvius « *nitor et summa in excolendis operibus manus* ».

la *bonne* idée que j'ai de son goût... (la *haute* idée, en 1701) ». L'épîtète d'abord employée a pu paraître après coup excessive, en parlant du public dans sa généralité.

6^e alinéa de la Préface : « je ne l'ai communiquée qu'à deux ou trois de mes *plus intimes* amis ». Les mots en italique ont été ajoutés en 1713. « Des amis très intimes, dit Berriat-Saint-Prix, n'auraient pu inspirer à Boileau la crainte qu'il va exprimer », c'est-à-dire la crainte de voir publier sa pièce à son insu. Mais ces publications anticipées pouvaient être faites dans la meilleure intention, ou résulter d'une imprudence de l'ami, si intime fût-il. On peut supposer que Boileau a voulu insister sur l'extrême réserve avec laquelle il avait communiqué sa pièce.

Même alinéa : « ... composées dans ma *plus tendre* jeunesse (dans ma *première* jeunesse, en 1701). » Berriat-Saint-Prix : « A dix-sept ans, on n'est pas dans la plus tendre jeunesse ». Les deux expressions nous paraissent équivalentes, la seconde a pu être préférée par Boileau comme moins abstraite.

Même alinéa : « ... d'avoir osé associer à mes écrits *les ouvrages* d'un si excellent homme ». L'édition de 1701 disait : « l'ouvrage ». La correction n'est peut-être pas très heureuse, puisqu'il s'agit seulement d'une lettre d'Arnauld à Perrault, mais, d'autre part, une lettre est-elle un ouvrage ? Boileau a pu penser que le pluriel s'accordait mieux qu'un singulier avec l'expression voisine « mes écrits ». Il s'excuse de se mettre en quelque sorte, comme auteur, sur le même pied qu'Arnauld. Nous avons cru pouvoir cependant admettre ici le texte de 1701.

Satire IV, vers 90 et suivants :

90 Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.

Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés...
 Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux...
 97 Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces....

L'adjectif possessif s'explique aussi bien au vers 97 qu'au vers 91. Dans l'édition de 1701, il y avait la seconde fois « ces vers », qui se comprennent aussi. Mais, comme il y a entre les deux un intervalle de cinq vers, Boileau a pu penser que l'adjectif possessif était plus clair que le démonstratif, ce qui a entraîné la même substitution dans les vers 99 et 100 (*ses termes, ses ornements*).

Satire IX, vers 293 :
Sauvalle est le phénix des esprits relevés.

On ne saurait corriger la graphie *Sauvalle* pour la seule raison que dans les éditions antérieures, ici et ailleurs, le nom de ce personnage, qui s'appelait *Sauval*, est déformé en *Saufal* ou *Sofal*. Boileau avait l'habitude, par dérision autant que par prudence, de donner des formes variées aux noms de ses victimes.

Satire XI, vers 82.

Boileau assimile les conquérants à des brigands, justiciables du lieutenant général de police La Reynie. On lit dans l'édition de 1701 :

Du premier des Césars on vante les exploits...
 Qu'on *livre* son pareil en France à La Reynie !
 Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
 Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.

L'édition de 1713 a « Qu'on *trouve*... », que j'hésite à maintenir, parce que la correction semble incomplète, *trouver* ne s'accommodant pas très bien du complément indirect « à La Reynie », le vers est obscur¹. Mais on com-

1. Cependant *trouver* peut se construire avec un datif : « si vous lui trouvez un coupable, il sévira. »

prent fort bien que Boileau ait pu remplacer *livre* par *trouve* sur son exemplaire (sauf à remanier ultérieurement son vers), pour marquer un doute sur la possibilité de rencontrer « le pareil » en France (à moins que « son pareil » ne désigne expressément le Prince d'Orange, comme le prétent Le Verrier). La leçon de 1713 ne peut guère être attribuée à l'éditeur.

Épître V, note du vers 56. A la note de ce vers (capitale du Pérou), l'édition de 1713 a substitué par confusion les mots « Potosi, ville du Pérou », que Boileau voulait sans doute ajouter à la note du vers suivant, sur le Potose.

Épître VII, vers 93.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire, ...
Pourvu qu'ils *puissent* plaire au plus puissant des rois.

L'édition de 1701 avait : « Pourvu qu'ils *sachent*... ». Ici encore, nous voyons une correction d'auteur : les vers *peuvent* plaire, c'est le poète qui *sait* plaire.

Préface de l'épître X, 2^e alinéa : « Le public n'est pas un juge qu'on puisse *corriger*... ». L'édition de 1701 avait « corrompre ». Le changement peut fort bien être une correction d'auteur. Boileau veut dire que le public n'est pas un juge dont les discussions entre critiques et auteur puissent corriger après coup les jugements. Or « corrompre le juge », c'est le déterminer d'avance à juger contre sa conscience. L'expression était impropre ici ; Boileau l'a rectifiée, non sans quelque gaucherie, car en réalité « corriger » s'applique au jugement et non au juge.

Art poétique, chant III, vers 45.

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un *fait seul* accompli...

Cette leçon de 1713 nous paraît singulière parce que nous savons tous par cœur, depuis l'enfance, le texte de

l'édition de 1701. Mais on ne saurait admettre là ni une faute d'impression, ni un changement apporté au texte par l'éditeur. C'est, à notre avis, une correction d'auteur, dont on peut seulement contester l'opportunité, et qu'on peut négliger en supposant que Boileau serait revenu à sa première leçon, s'il avait lui-même fait l'édition. Nous en dirons autant de la variante du *Lutrin*, chant V, vers 22 :

Il voit *des* saints guerriers une ardente cohorte.

L'auteur a pu songer à substituer *des* au *de* de l'édition 1701, car les « saints guerriers » dont il s'agit sont parfaitement déterminés dans l'esprit du lecteur. Mais il eût été logique, si le vers l'avait permis, de remplacer aussi, devant *cohorte*, l'article indéfini par le défini.

—

Dans deux endroits, Berriat-Saint-Prix préfère au texte de 1713 celui de l'édition in-12 de 1701, parce que c'est la dernière revue par l'auteur : *Épître VIII*, vers 76 : « Que mon encens payé n'est plus *de* même prix. » Toutes les autres éditions ont *du*. — *Épître X*, vers 7 : « Vains et faibles enfants *de* ma vieillesse nés », dit Boileau, s'adressant à ses vers. Les autres éditions ont *dans*. — En admettant que ce soient des corrections de l'auteur en 1701, il a pu revenir ensuite à son ancien texte, et il n'y a vraiment pas de raison suffisante pour ne pas adopter dans ces deux cas la leçon de 1713 ¹.

Il en est différemment pour le vers 126 de la Satire XI, où il est question du crétien qui « croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,

Comblés de sacrements faire entrer tous les crimes.

1. Ailleurs, *Lutrin*, VI, 162 (... au héros *qui* me reste à décrire), on peut hésiter parce que les autres éditions ont : *qu'il* me reste.

La correction (au lieu de *Avec le sacrement*) a été faite par Boileau dans un carton de l'édition in-12 de 1701. Il y a donc eu propos délibéré, et le maintien de l'ancien texte, en 1713, peut s'expliquer par ce fait que l'éditeur se serait servi d'un exemplaire où le carton n'avait pas été introduit.

Dans les éditions modernes des auteurs du XVII^e siècle, l'usage s'est établi de suivre l'ortographe actuelle¹, ce qui n'offre pas d'inconvénient grave quand il s'agit uniquement de l'ortographe et non de la langue, c'est-à-dire quand la différence de grafie ne représente aucune différence de prononciation (nos classiques écrivaient *respondre*, *teste*, etc., et prononçaient comme nous). Si l'on adopte ce système, il est raisonnable de l'appliquer partout, et de ne pas maintenir par exception, comme on le fait souvent, tantôt les *oi* qui se prononçaient déjà *ai*, tantôt les pluriels sans *t* des mots en *-ant*, *-ent*, tantôt les uns et les autres².

Mais il est essentiel de conserver les anciennes formes quand elles correspondent à une prononciation différente de la nôtre. Dans certains mots la langue hésitait alors entre la diphtongue *oi*, prononcée encore *wè*, et le son *ai* ; pour ceus-là il faut évidemment adopter, à la rime, la

1. On modernise aussi la ponctuation, mais il est possible d'interpréter la ponctuation ancienne plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et de s'y conformer plus souvent, en particulier pour la fréquence des virgules avant *et* et *ou*, qui n'est pas indifférente au sens. Ainsi, le maintien de la virgule est indispensable, après *éperdus*, dans le dernier vers du chant V du *Lutrin* :

Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux éperdus, et bénis.

2. Une autre exception, qui n'est pas mieux justifiée, est celle qui consiste à respecter non pas toutes les rimes pour l'œil (car ici encore on recule devant une solution logique), mais seulement les formes verbales telles que *je di*, *voi*, *vien*, *je vien*, rimant avec des mots sans *s* final. Au moyen âge, *s* final se prononçait, et les mots avec *s* ne

forme qu'indique le mot final du vers accouplé (*paroître* avec *cloître*¹, et *paraître* avec *maître*, comme aujourd'hui encore nous faisons rimer *roide* avec *froide* et *raide* avec *aide*). On disait *naviger* et *navigation*, comme nous disons *obliger* et *obligation*. Berriat-Saint-Prix, dans son édition de Boileau, a eu parfaitement raison, au vers 162 de la satire X, de maintenir la forme *naviger*. Mais il se met en contradiction avec lui-même quand il modernise les mots « catherreux, équierre, pennache² (pour *panache*, de l'italien *pennachio*), bluâtre (semblable à *bluet*), cangrené³, le *bouis* (pour *le buis*)⁴ », tout en constatant que ces formes, qui représentent la prononciation du tens, sont, les quatre premières dans la totalité, les deux autres dans la majorité des éditions anciennes. Il remplace, sans même avertir, *beuvant* (semblable à *beuverie*) par *buvant*, *heurlant* par *hurlant* (cf. Littré), et *vuide*, *vuider*, formes constantes

rimaient réellement pas avec les mots sans *s*; par une tradition mal comprise, on a continué à éviter ces rimes, alors même que la raison d'être de l'interdiction avait disparu. C'est là l'origine principale de ce qu'on a appelé la « rime pour l'œil », pratique aussi indéfendable, disait spirituellement Puitspelu, que serait la peinture pour le nez. Quand un de nos classiques fait rimer *je tien* avec *le tien*, si le lecteur trouve *je tiens* dans un texte modernisé, il n'aura aucune peine à s'expliquer, par une différence d'orthographe, cette infraction apparente à la fausse règle de la rime pour l'œil. S'il trouve « *je tien* » à la rime, et plus loin « *je tiens* » dans le cors du vers, il sera induit en erreur, car il s'imaginera forcément qu'on *supprimait* l'*s* à la rime « par licence poétique », alors que c'était l'orthographe régulière du mot. Et quand on conserve « *je tien* » à la rime, il est illogique de ne pas maintenir aussi *les loix* rimant avec *le choix*, *Saint-Sorlin* transformé en *Saint-Sorlain* pour mieux rimer en *-ain*, etc., etc.

1. Bien que la prononciation « diphtonguée » de *paroître* fût déjà un arcaïsme.

2. Prononcé probablement par *a* nasal.

3. Même ceux qui écrivaient *gangrène* ont longtemps prononcé *cangrène*; le Dictionnaire de l'Académie, cité par Littré, n'admet que cette prononciation en plein XIX^e siècle.

4. « *Le buis* », d'après Ménage, était une prononciation dialectale.

dans les anciennes éditions, par *vide*, *vider* ¹. Enfin, il applique la distinction factice actuelle entre *anoblir* et *ennoblir*, tandis que le xvii^e siècle employait librement *anoblir* au sens figuré, aussi bien qu'*ennoblir*.

En revanche, il respecte, comme il convient, les particularités de la syntaxe du xvii^e siècle, telles que l'invariabilité du participe passé dans certains emplois où nous le faisons varier, et l'accord de l'adverbe *tout*, même devant un pluriel masculin. Pour plusieurs de ces particularités, le nouvel usage commençait à se manifester ; dans ce cas, il importe de conserver fidèlement les traces de l'hésitation de la langue que peuvent présenter les anciennes éditions ².

L. CLÉDAT.

M. Lanson, à qui j'ai communiqué une épreuve de cet article, m'a écrit qu'il considère la variante *trouve* de la satire XI (vers 82) comme un non-sens de l'éditeur. Il me paraît cependant impossible que l'éditeur se soit permis de substituer *trouve* à *livre* ; et on ne saurait admettre non plus qu'il se soit produit là une telle « faute d'impression », alors que le compositeur et le proto avaient certainement entre les mains un texte imprimé.

1. La prononciation sans *u* n'a complètement prévalu qu'au milieu du xviii^e siècle.

2. Aus différences purement *ortografiques* que nous avons signalées entre le xvii^e siècle et notre temps, il y a lieu d'ajouter les suivantes : 1^o *opera* au pluriel comme au singulier, pluriel de *loi* terminé régulièrement par *x* ; dans les verbes, *tu prens*, *tu répans*, etc. ; 2^o maintien de l'*e* devenu muet devant *u* dans les mots tels que : *seureté*, *tu lu pleus*, *il s'est teu* (comme nous écrivons : *il a eu*) ; 3^o tréma sur *e* après *u* : *la ruë*, *la veuë* ; et sur l'*u* de *ou* et *eu* avant voyelle : *il avoüe*, *loüange*, *Montreüil* ; 4^o emploi fréquent de l'*y* pour *i* : *j'ay*, *quoy*, *luy* ; 5^o *-ez* au lieu de *-és* : *infirmitez*, *jours passez*, *succez* ; *é* non tonique fréquemment inaccentué : *temerité*, *detaillé*, *precedent* ; 6^o mots isolés : *scavotr*, *tems*, *fidelle*, *stile*, *vanger*, etc.

LES MANUSCRITS DE BOILEAU

I. — LE RECUEIL BROSSETTE

Le recueil Brossette, aujourd'hui dans la réserve de la Bibliothèque de la Ville de Paris, forme deux volumes reliés en maroquin rouge et intitulés : le premier *Lettres de M. Boileau des Préaux et de M. Brossette*, le second *Manuscripts originaux de M. Boileau Des-préaux*. Ce recueil, acheté 4000 francs en 1854 par Laverdet à la vente Renouard, a été publié par lui en 1858 (Paris, Techener), sous le titre de *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, avec une préface de J. Janin. Le titre est incomplet, car le livre contient aussi les lettres et pièces diverses du 2^e volume. Laverdet, après avoir vainement tenté de revendre le recueil 6.000 francs à la Bibliothèque impériale et à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, le céda, dépouillé d'un certain nombre de pièces, à Dubrunfaut. Ce dernier essaya de rétablir le recueil dans son état primitif, et finalement la Ville de Paris, en 1892, acheta les deux volumes 3.000 francs aux héritiers Dubrunfaut, après consultation d'Anatole de Montaiglon et de Jules Guiffrey, membres de la Commission de surveillance de la Bibliothèque de la Ville (les deux lettres de Montaiglon et de Guiffrey ont été laissées dans le premier volume). Si on compare le recueil, dans son état actuel, au livre de Laverdet et à la table des deux volumes donnée dans ce livre, on constate qu'un certain nombre de pièces manquent, et que d'autres

ont été remplacées par des copies, parfois accompagnées d'un fac-similé tiré du livre de Laverdet.

Les pièces qui manquent sont : dans le 1^{er} volume, trois lettres de Boileau à Brossette, des 13 sept. 1701, 5 déc. 1702 et 4 mars 1703 ; dans le 2^e volume, un billet de Racine à Boileau, daté du 15 août (p. 432 de Laverdet) ¹.

Les pièces remplacées par des copies sont :

Dans le 1^{er} volume,

une lettre de Brossette, du 10 mars 1699, par laquelle s'ouvrait le volume, et 18 lettres de Boileau des 25 mars, 9 mai et 10 novembre 1699, 5 février, 2 juin et 29 juillet 1700, 8 août et 10 décembre 1701, 21 février 1702, 25 janvier et 4 novembre 1703, 15 juin 1704, 9 et 12 janvier, 6 mars et 15 mai 1705, 2 décembre 1706, 11 décembre 1710.

Dans le 2^e volume :

l'épître de Racine ; la même, copie corrigée par Boileau ;

deux lettres de Maucroix à Boileau des 2 novembre et 18 décembre 1683 ;

deux lettres de Boileau à Racine des 19 et 26 mai 1687 ;

la note pour la préface de l'édition de 1713 ;

une lettre de Boileau à M. de la Chapelle, du 23 avril 1699 ;

la pièce sur le fragment de l'Anthologie « Je chantais, Homère écrivait » (poésie XXX des éditions modernes de Boileau) ;

1. La plus grande partie des lettres échangées entre Racine et Boileau se trouvent à la Bibliothèque nationale, avec les manuscrits de Racine.

- l'énigme de la Puce (poésie XXIV);
- les pièces pour le portrait de Racine (poésies XIX et XX);
- l'épigramme sur le poète S*** (épigr. XIX);
- l'épigramme imitée de *Nuper erat medicus* (épigr. XX);
- l'épigramme sur une harangue d'un magistrat (épigr. XXXI);
- L'amateur d'horloges* (épigr. XXXVIII);
- l'épigramme sur « une méchante gravure » (épigr. XXXIV);
- les Vers mis dans la bouche de Boileau et la réponse de Boileau (poésies XI et XII);
- l'épitafe de M. de *** (épigr. XXXII);
- l'épigramme sur le buste de Boileau par Girardon (poésie XIII);
- la Préface pour la satire XII.

II. — LES MANUSCRITS DU

« DIALOGUE DES HÉROS DE ROMAN ».

Le volume intitulé *Manuscripts originaux de M. Boileau-Despréaux*, 2^e volume du recueil Brossette, s'ouvre par une minute autographe complète, très soignée quoique non sans ratures, du *Dialogue des héros de roman*. Nous la désignerons par *Mc*. Il y a eu certainement une minute postérieure, ou une copie corrigée, qui a servi pour l'édition 1713 des *Œuvres de Boileau* (où le dialogue a paru pour la première fois), on la reconstitue d'après l'édition (*Ed*), en corrigeant quelques fautes évidentes de l'éditeur. Nous la désignerons par *Md*, elle différerait peu de *Mc*; c'est le texte donné par les diverses éditions des œuvres de Boileau, les variantes de *Mc* étant rejetées en note¹.

1. Le texte de *Mc* est publié par Laverdet dans le volume intitulé *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, p. 331. M. Crane, à qui nous devons une bonne édition des *Héros de roman* (Boston, 1902) a rectifié sur plusieurs points les lectures de Laverdet (voy.

D'autre part, dans une lettre du 15 mars 1860, publiée par les *Nouvelles de l'Intermédiaire*, n° 10 (10 octobre 1894), Monfalcon, bibliothécaire de la Ville de Lyon, en réponse à la proposition d'achat du recueil Brossette pour 6.000 fr., déclare avoir acheté pour quinze francs, chez un épicier de Lyon, des papiers provenant de la famille Brossette, parmi lesquels « un manuscrit des Héros de roman, écrit tout entier de la main de Boileau ». La bibliothèque de la Ville de Lyon possède en effet, non pas un manuscrit entier, mais deux courts fragments de ce dialogue¹ ; on les trouvera dans le n° 1724 du fonds général (*Études littéraires de Monfalcon*), où ils forment les pages 7 et 8, superposées. Pour la suite des idées, il faut commencer par celui des deux fragments qui est en dessous (p. 8), mais ils appartiennent à deux minutes distinctes (que nous désignerons par *Ma* et *Mb*), car ils contiennent un même passage où ils diffèrent entre eux et où ils diffèrent aussi de *Mc* et *Ed*.

Ma

Cela est si vrai que ce fut de Theano sa fille encore plus galante que lui a qui l'éducation de ce même Brutus qui vient de s'en aller fut d'abord (deux lignes raturées).

Mb

Oui et ce fut de Theano sa fille encore plus galante que lui comme Herminius le raconte dans l'histoire de Brutus que Brutus apprit ce beau symbole qu'on a oublié d'ajouter aux autres...

Ed (et Mc)

Oui, et ce fut de Theano sa fille formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus, ce fut dis-je de Theano que cet illustre Romain apprit ce beau Symbole qu'on a oublié d'ajouter aux autres...

p. 167, au bas de la page). Je lui signale deux fautes d'impression : p. 45, 6^e l. av^t la fin, lire *p. 427* (au lieu de : *p. 457*) ; p. 167, 6^e l. avant la fin du petit texte, lire *l. 7* (au lieu de : *l. 6*). Berriat-Saint-Prix, qui a eu *Mc* entre les mains, a généralement évité les erreurs de lecture de Laverdet, et il avait déjà signalé un bon nombre des variantes relevées par M. Crane ; voy. son édition de Boileau, tome III.

1. M. Crane n'a pas connu ces fragments, dont l'importance est

Les quatre minutes *Ma*, *b*, *c* et *d* constituent quatre rédactions de Boileau ¹, qui se succèdent, croyons-nous, dans l'ordre que nous avons marqué par les petites lettres.

Pour les parties non communes aux quatre *M*, voici les variantes à relever dans *Mb* et *Ma* (cf. pages 62-63 du tome III de l'édition de Boileau par Berriat-Saint-Prix):

Mb :

Diogene : C'est pourtant par ces bagateles qu'ils ont faict reconnoistre..... Pluton : Pythagore galant. (au lieu de : *estoit galant* ?)

Ma :

... Que cest a pousser les beaux sentimens pour une Maïtresse et a faire l'amour *que doit a ses heures de loisir s'occuper le vrai* Philosophe. — Pluton : J'entens. Ce fut de Theano qu'il sceût que cest *a parvenir a la folie que doit s'etudier la veritable* Sagesse. O l'admirable precepte ! Mais *a propos de* Theano Quelle est cette Pretieuse renforcée que *j'apperceoi* qui vient a nous ?

Dans une lettre publiée aussi par les *Nouvelles de l'Intermédiaire*, Laverdet déclare de son côté avoir acheté cent francs une « minute originale » des Héros de roman, pour en enrichir son exemplaire de la *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*. Il semble la donner comme étant celle-là même que Monfalcon disait avoir acquise ; c'étaient peut-être d'autres fragments des minutes *Ma* et *Mb*. Il serait intéressant de retrouver cet exemplaire de Laverdet.

d'ailleurs médiocre pour le texte, mais qui valent comme exemple caractéristique du souci de Boileau de sans cesse « remettre sur le métier ».

¹. *Md*, représentée par l'édition de 1713, est identique à *Mc* pour le passage cité.

Voici le texte complet des fragments de Lyon :

M b (page 8) :

DIogene

C'est pourtant par ces bagateles qu'ils ont faict reconnoistre
lun et l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit

PLUTON

Et c'est par ces bagatelles moi que je reconnois qu'ils ont
infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi je ne scai tan-
tost plus ou j'en suis. Lucrece amoureuse ! Lucrece coquette !
et Brutus son galant. Je ne desespere pas un de ces jours de
voir Diogene lui mesme galant

DIogene

Pourquoy non Pythagore lestoit bien

PLUTON

Pythagore galant.

DIogene

Oui et ce fut de Theano sa fille encore plus galante que lui
comme Herminius le raconte dans l'histoire de Brutus que Bru-
tus apprit ce beau symbole qu'on a oublié d'adjouster aux
autres....

Ma (page 7) :

Cela est si vrai que ce fut de Theano sa fille encore plus
galante que lui a qui l'education de ce mesme Brutus qui vient
de s'en aller fut d'abord (*deus lignes raturées*) ¹ symboles de
Pythagore Que cest a pousser les beaux sentimens pour une
Maitresse et a faire l'amour que doit a ses heures de loisir s'oc-
cuper le vrai Philosophe.

1. Il y a ici un renvoi ; mais il manque la partie du feuillet con-
tenant le texte substitué, qui était sans doute : « confiée, qu'il apprit
ce beau symbole qu'on a oublié d'adjouster aux autres ».

PLUTON

J'entens. Ce fut de Theano qu'il sceût que cest a parvenir a la folie que doit s'etudier la veritable Sagesse. O l'admirable precepte ! Mais a propos de Theano Quelle est cette Pretieuse renforcée que j'appercoi qui vient a nous ?

DIOGENE

C'est Sapho cette fameuse Lesbienne qui a inventé les vers Saphiques.

PLUTON

On me l'avoit depeinte si belle. Je la trouve bien laide.

L. CLÉDAT.

LANGUE ET GUERRE

Sans entrer dans la question de la répercussion possible et de l'influence secondaire de la guerre sur notre langue, car celle de l'action du conflit actuel sur la littérature nous semble avoir été prématurément posée, nous nous sommes contentés, dans l'incertitude de ses conséquences à ce point de vue, d'enregistrer simplement les acquisitions les plus caractéristiques que nous avons rencontrées jusqu'à ce jour.

Ces nouvelles formations, si elles sont assez nombreuses, ne présentent pas en général grand intérêt, ce qui n'est pas pour surprendre puisque la vie spéculative a pour ainsi dire été suspendue et que le choc de la guerre, l'incertitude des mauvais jours, la dureté des temps, semblent avoir produit chez un grand nombre d'écrivains faciles et parmi les plus en vogue une sorte de stupeur et d'hébétéude. Beaucoup de ces mots formés à l'occasion d'un événement, créés pour désigner une disposition ou une manière de voir n'ont en effet qu'un intérêt purement circonstanciel, momentané, et par suite qu'un sens restreint et très particulier ; ils sont sans doute condamnés par cela même à disparaître rapidement de l'usage. La plupart sont nécessairement médiocres et n'ajoutent rien à la langue quand ils ne la maltraitent pas. A côté de ceus-ci, il faut noter également la réapparition de néologismes récents, de

certain provincialismes ou d'anciens termes d'argot, ce qui s'explique par le fait que la vie aux armées a amené le contact des hommes de toutes les régions et la confusion de toutes les classes sociales.

Nous sommes directement redevables à la guerre de mots tels que :

alsacisation	interventionniste
anti-allié	inopportuniste
antiententiste	jusqu'auboutiste
antiinterventionniste	kulturé, par opposition à
avant-guerre, pendant-	cultivé
guerre, après-guerre	marmitage
bleuet, diminutif de bleu,	marmité
expression militaire	marrainage
camion-rébus	munitionnette
conductorette	néo-ententiste
culturel	neutral
centre-européen	neutralisme
centre-européaniser	neutraliste
cheminotte	obusette
contre-sous-marin	obusière
débenzolage	obusite
débenzolé	pacigérant
dum-dumisé	peintre-tachiste
embusquage	peuple-apache
ententiste	peuple-hun
exterritorialiser	pré-appel
exterritorialisation	pré-appelé
inchiffonnable	pro-allié, pro-boche, pro-
interallié	entente, pro-germain
interventiste	Prusso-Allemagne

réceptionner ¹ (les muni-	surpeuple
tions) et réceptionnement	sursitaire
pour recevoir et recette	tachiste
réencaserner	tachisme
russificateur	transcarpathique
superdirigeable	usinette
superfaucon	zeppelinade
super-tanks	zeppelinerie
superzeppelin	zeppeliné, etc...
sur-guerre	

Et M. Lavisce écrivait : « Pour juger la conduite de nos ennemis, les mots ne se trouvent pas dans la langue jusqu'à présent parlée. Il en faudrait inventer une autre, où les mots seraient mis au superlatif : on dirait *sureffronterie*, *surinfamie*, encore cela ne suffirait-il pas². »

Le grand déplacement consécutif à la mobilisation des hommes de toutes les grandes villes et des faubourgs, la vie des troupes en campagne ont en outre amené une extension de l'usage de l'argot et propagé l'emploi de ses expressions. Celui-ci n'a cependant pas bénéficié de beaucoup d'acquisitions nouvelles, mais plusieurs de ses vocables oubliés ou périmés ont été remis en circulation, tels que : *as*³, *cran*⁴, *filon*, *gnole*, *pinard*⁵, *poilu*, *toto*, etc., un marchand a même donné à un produit contre les pous, le nom d'*antitoto*, etc. D'anciennes expressions populaires comme : *bourrer le crâne*, *t'en fais pas*, *en avoir marre*⁶, on les

1. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. LXXIII, col. 28, 127, 79, 318, 419; LXXIV, 280, 420.

2. *Petit Parisien*, 3 janvier 1917.

3. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. LXXIV, col. 322, 376.

4. *Ibid.*, vol. LXXII, col. 145, 270, 360; LXXIII, 79.

5. *Ibid.*, vol. LXXIV, col. 57, 133, 186, 232, 326.

6. *Ibid.*, vol. LXXIII, col. 364, 549.

*aura*¹, etc., ont été couramment employées, et la dernière, qui pendant un temps a été journallement imprimée, a figuré sur des affiches du deuxième emprunt après avoir servi de titre à une revue ; d'autres entièrement argotiques et d'origine plus récente, telles que : *bouscules pas le pot de fleurs*², *cherrer dans les bégonias*, ont, à un moment, été de nouveau en vogue³.

On a retrouvé que le mot *poilu* avait été employé dès le milieu du XVIII^e siècle avec un sens un peu différent mais analogue à celui qu'on lui donnait avant la guerre, c'est-à-dire celui d'un homme robuste, d'un mâle, comme à celui qu'il a pris actuellement et qui tient à ce que, dans les tranchées, les hommes en même temps qu'ils se trouvaient forcés de garder leur barbe devaient faire montre de force, de courage et d'endurance. Relatant une conversation qu'il eut à Londres avec Lord Chesterfield et dans laquelle le mot *poilou* avait été prononcé, Stanislas-Auguste Poniatowski, roi de Pologne, faisait dans ses Mémoires⁴ la remarque suivante : « Or, comme la même mode qui produit tant de mots nouveaux à Paris en abolit presque autant successivement, quelque philologue futur, à qui mon manuscrit pourra tomber sous les yeux, me sera peut-être très obligé de pouvoir, grâce à mes soins, augmenter son vocabulaire *obsoletorum* de la signification mystique des trois expressions ci-dessus soulignées. Or donc *poilou* en terme de chasse signifiait alors un chien d'un certain poil roussâtre ; mais dans le sens figuré les beaux diseurs désignaient par le mot de *poilou* tout homme obscur et dont surtout la naissance était peu connue, en op-

1. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. LXXI, col. 229, 346, 442.

2. *Ibid.*, vol. LXXIII, col. 480 ; LXXIV, 134.

3. *Le Temps* des 21 octobre et 4 novembre 1916.

4. Saint-Pétersbourg, Ac. des sciences, 1914, vol. I, p. 129.

position des gens *comme il faut* qui étaient tous nobles ou du moins un peu distingués dans leur sphère. » Depuis, divers écrivains, entre autres H. de Balzac dans le *Père Goriot* et le *Médecin de Campagne*, se sont servis de ce mot, et en 1893 paraissait à Paris un journal humoristique le *Poilu de Montmartre* ¹.

Parmi les termes populaires dont l'usage a été repris il faut citer en première ligne, le mot *boche* ². Léon Daudet a formé *surboches*; Léon Sazie, l'auteur de *Zigomar*, a publié dans le *Journal* un roman intitulé *Bochemar*, la désinence *mar* donnant aux expressions populaires un sens de dépréciation, de ridicule et de laideur. On a fait de même : *bochie*, *bocherie*, *bochardises*, *bochifié*, *bochisme*, *bochomanie*, *débocher*, *emboché*, *embocheur*, *embochement*, *franco-boche*, *philo-boche*, etc...

De même *teuton* a donné : *teutonnerie*, *teutonnomanie* (O. Reclus), *déteutoniser*, et de nouveau on a employé couramment *teutomanie*, *teutonie*, *teutonisme* dont Edgard Quinet s'était déjà servi.

D'autre part, M. L. Sainéan a publié une étude sur l'argot des tranchées et un glossaire ³, et la société d'ethnologie suisse a fait paraître une brochure intitulée : *Com-*

1. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. LXX, col. 181 ; LXXI, 67, 158, 297, 343, 444, 529 ; LXXII, 65, 178, 220, 270.

2. *Ibid.*, vol. LXX, col. 143 ; LXXI, 25, 296, 344, 487, 528 ; LXXII, 24, 65, 126, 360, LXXIII, 130, 320, 471, LXXIV 186.

Arnold Naville, D'où vient le mot *boche*, *le Temps*, 5 déc. 1914 ; — Robert Lestrangé, D'où vient le mot *boche*, *le Temps*, 11 déc. 1914 ; — L. Sainéan, Étymologie du mot *boche*, *le Temps*, 22 déc. 1914 ; — Paul Stapfer, Encore le mot *boche*, *le Temps*, 17 avril 1916 ; — A. Landry, Encore le mot *boche*, *le Temps*, 20 avril 1916.

3. V. *le Temps*, 29 mars 1915, et article de M. P. Souday, 24 janvier 1916.

Maurice Donnay, *Lettre à une dame blanche*, *le Figaro*, 4 avril 1916.

Maurice Barrès, Le poilu tel qu'il parle, *Écho de Paris*, 23 déc. 1915.

munications populaires sur l'existence des militaires fédéraux, où sont consignés les résultats de l'enquête qu'elle avait ouverte sur l'argot, les usages, les opinions et les chansons des soldats fédéraux avant la mobilisation et leurs transformations depuis le mois d'août 1914¹.

Peut-être les relations des hommes des différentes nationalités en campagne amèneront-ils la déformation de certains mots ou l'emprunt de quelques termes étrangers, mais il n'en a pas été relevé d'exemple jusqu'ici.

Dans la série des articles que M. G. Clémenceau a depuis le commencement de la guerre donné à l'*Homme enchaîné* et où il a quotidiennement commenté les événements selon sa manière toute directe et incisive, on trouve un grand nombre de mots expressifs, faits de verve et avec maîtrise, forgés avec un esprit aigu et mordant, soit pour stigmatiser les hommes au pouvoir, marquer d'un mot leur politique, en critiquer les tendances, soit pour exprimer des manières d'être toutes circonstanciées ou définir d'un trait les changements de la situation aussi bien en France qu'à l'étranger. A propos d'un de ces néologismes, celui d'*impréparation*, Polybe dans *le Figaro* croyait devoir faire remarquer que : « le mot n'est pas dans le dictionnaire de Littré ni dans celui de l'Académie », et dire, non sans pédanterie : « Il ne faut jamais se servir de mots qui n'ont pas été admis par Littré » ; mais il lui fallait aussitôt ajouter : « Celui-ci, d'ailleurs, si mal qu'il s'applique, ne tombe pas sous la sentence de Banville : « Savoir sa langue, c'est aussi du patriotisme » ; et il n'est pas besoin de dire qu'il ne se rencontre pas dans le discours, l'un des beaux morceaux oratoires de ce temps, que guette le *Conciones*, celui où se trouve la phrase : « Je vous attendais depuis Crécy... », ce discours qui fit refluer les pairs et les *commoners* du

1. Cf. *le Temps*, 2 février 1916.

Royaume-Uni aux pieds de la statue de Jeanne d'Arc.
Qualis artifex !¹ ».

Et M. G. Clémenceau de répondre ironiquement à M. Joseph Reinach qu'il appelle « excellent *grammaticus* » :
« Comment puis-je ignorer que les langues, au lieu d'être des créations populaires, sont métaphysiquement construites par de divins pédagogues, dont l'office est de les distribuer aux hommes, tenus de se conformer aux mystères du rudiment. Quand on ne sait pas cela, il n'y a qu'à se taire. Aussi l'image, ici, me représentera-t-elle congrûment baillonné². »

On sent que M. G. Clémenceau s'amuse à ces formations verbales et il s'y montre intarissable. Beaucoup de ces mots dont quelques-uns sont des plus significatifs et qu'il prend soin de mettre presque toujours en italique sont faits conformément au génie de la langue, et si le besoin subsistait d'exprimer les mêmes choses pour lesquelles certains d'entre eux ont été créés, il se pourrait même qu'ils restassent dans l'usage :

ajourneur	bochiquement
annexionisme	bochisant
antigiolittiste	bochisme
antitergiversateur	bochissime
antizeppeliniste	briandesque
américainement	briandiser
augagneuresque	briando-poincaresque
auto-approbation	bulgarifié
aviseur	bureaucratiser
bismarkification	calogeropouler
bochifié	calogeropoulotte

1. *Le Figaro*, 7 mars et 31 mars 1916.

2. *L'Homme enchaîné*, 30 mars 1916.

circonlocutionné	interparlementer
condamneur	irraisonnement
croc-enjamber	jocrissienne
déboussolé	judéo-turquerie
décivilisation	kaiseresque
dénégrifié	levantinisé
dépacifier	magyariser
déperruqué	mamamouchisé
désambassadé	mésinformation
désadministrant	moutonnisme
désaloniquiser	neutrissime
désembuscation	non-accoutumance
désembusqueur	non-confiance
discouré	non-coïncidence
encoquillé	non-gouvernement
enturqué	non-faire
épargneur	non-résoudre
éphébocratie	ouiouisme
giolittien	pangermanisation
giolittisme	parlementation
groupiste	philippiser
herculéennement	poincaresque
hésiteur	postvision
hyperjocrisserie	recapitant
imbécilliser	royaume-croupion
impréméditation	saloniquien
impréparation	semi-giolittien
impréparateur	sérénadeur
imprévoyable	sérénifié
inadmirer	souriquoise
incivilisation	suralambiquer
inconfiance	surallemand
indiplomatie	surarmement

surarmer	surtroubler
surchinoisé	ultra-occidentalisé
surconcentration	ultra-saloniquien
surdécoré	ultra-subtile
surhumaniser	vivianesque
surimpôt	zaïmiser, etc...
sursecret	

Il ne recule point du reste devant les expressions familières ou de métier, les mots populaires tels que : *chauffer une entrée, noyer l'affaire, rabibochage, topo*, etc... Il ne craint pas de dire « ce n'est pas l'heure de *déballer* » et « vous me faisiez même *engueuler* par des goitreux de l'autre côté de la frontière ». Il se livre à toutes sortes de fantaisies verbales ainsi qu'en témoignent plusieurs des formations qui viennent d'être mentionnées et, par exemple, il écrit, en réplique à M. Alfred Capus : « Tous ces propos ne vous feront point *clémenciser* et je ne m'*encapu*...cinerai pas davantage. »

On trouve dans les articles d'un autre polémiste M. Léon Daudet :

bochectomie	kaiserienne - Bethmannique
bochesque	libéralo-pacifiste
bochesse	libéralo-démocratique
bochôme	néofortune
bochophile	néo-suisse
bochophilie	occidentation
embochage	paciboche
enfant-charge	panneaux-pignons
enfant-riche	pseudo-alsacien
entre-deux-guerres	pseudo-pacifiste
indiscontinu	pseudo-suisse
intrafrançais	renaturalisation

salonnard	tartuffiard
simili-conditions	tchéquisme
simili-ouvertures	ultra-fétide, etc...
suisso-boche	

La politique nous a donné soit pour caractériser ses diverses tendances, soit pour qualifier celles des partis étrangers :

accambrisme	intuitionniste
activiste	italianité
affairiste	kienthalien
alliadophile	kienthalisme
antivénizeliste	néo-ententisme
antibouilleur	ottomanisation
badernat	portugaliser
bulgaromane	rotativisme
carranziste	rooseweltien
centralisme	rooseweltisme
défaitiste	semi-giolittien
démalthusianisé	serbisme
divisionnisme	skouloudiste
électoralisme	venizelisme
gounariste	venizeliste
hughiste	wilsonien
hyphenisme	zimmerwaldien
immobiliste	zimmerwaldiste, etc.

Le Parlement a fait : *péréquer*, *salonien*, etc. ; il s'est déclaré partisan de pratiquer des *abattements* à la base, en parlant des sommes diverses qui doivent au préalable être retranchées de la totalité des revenus servant à l'assiette des impôts et il continue d'employer *contingemment*, *contingenter*, *comparti-*

mentage. L'administration s'est servi de *retiraison*¹, *dératiser*, précédemment créé, qui signifie détruire les rats, et a prescrit divers moyens de *dératisation* des cantonnements, etc...

Une revue d'enseignement *L'Instituteur français* a du reste publié sous le titre « Le moratorium de la langue française » un recueil d'expressions mauvaises dont s'est enrichi le langage officiel et prises dans les circulaires du ministère de l'instruction publique. On a constaté ainsi une fois de plus que les contributions apportées à la langue par les parlementaires ou les services administratifs étaient aussi désastreuses qu'incessantes.

Il est même possible de relever une sorte de germanisme dans certaines expressions employées depuis la guerre et tout à fait contraires au génie de notre langue, comme : *notre* 75, *notre* Joffre, etc..., employées surtout au début des hostilités et peut-être par opposition aux expressions allemandes correspondantes. Cependant l'administration a écrit de même : *méfiez-vous*, *taisez-vous*, *les oreilles ennemies*, — au lieu de : *des oreilles ennemies*, — *vous écoutent*. (Prescription de la Circulaire du ministère de la guerre en date du 28 octobre 1915.)

Au point de vue de la correction de la langue, on a pu de même signaler que dans les livres diplomatiques de différentes couleurs on trouve la formule : « L'Italie (ou tout autre pays) se considère en état de guerre.. », alors qu'on devrait dire : *se considère comme étant en état de guerre*.

Depuis la guerre, sans toutefois que la formation ou la réapparition des expressions nouvelles relevées ici puisse être directement rapportée à son influence, la littérature, la critique, le journalisme, ont fait appel à quelques néo-

1. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, vol. LXXIV, col. 107, 326, 419.

logismes déjà employés ou à des mots nouveaux rentrant, ainsi qu'un grand nombre de ceus que nous venons de signaler, dans les mêmes catégories que ceus précédemment créés et que nous avons antérieurement étudiés ¹. Ce sont :

allemanité	inventivité
antikantisme	mécanisation
artialiser	néo-wotanisme
auditionné	nomenclaturé
cartellisé	passéiste opposé à futuriste
catastrophé	pleutralité par allitération
ciceronianisme	avec neutralité
chamberlainien	portefeueillite
confortisme	prolifisme
conservatisme	ravellisme
correctitude	réhumanisation
dérussifier	relationné
empaperasser	russificateur
étatiser	schlegéliser
flamandisation	sportisme
flamandisé	strawinskysme
financiation	strawinskyste
garnisonner	suisser
germanolâtrie	surmétaphysicien
grandhomanie	surnapoléonien
hexoctal	surpeuple
historicisme	taylorisme
intégrisme	taylorisant
interparlementaire	treitschkéen, etc...

On a vu apparaître le *roman-ciné* créé et *filmé* par... et

1. Gaston Gaillard, « De quelques formations néologiques récentes », *Revue de philologie française*, 1^{er} et 2^e trimestres 1911.

dans des catalogues de marchands de tous certains des appareils portent la mention « avec *variateur* de vitesses ».

Ces formations sont donc, comme on le voit, à part de rares exceptions, sans intérêt et les quelques exemples que nous venons de donner suffisent pour prouver que la guerre ne saurait avoir d'influence heureuse sur la langue. La plupart de ces néologismes qui sont inutiles et regrettables révèlent même une déformation certaine du langage. Bien que les Allemands aient prétendu faire de leur militarisme le soutien de leur *kultur*, — et nous les avons vu appeler en Belgique, en Pologne, en Alsace-Lorraine, la langue allemande à la rescousse de leur militarisme, pour germaniser ces pays ¹, — la guerre, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, ne pouvant plus, dans l'état actuel des sociétés et par suite des formes mêmes qu'elle a prises, être en aucune manière un facteur de la culture, ne paraît avoir d'une façon immédiate qu'une influence néfaste sur la langue.

Gaston GAILLARD.

1. *Id.*, Langue et Kultur, *Revue Bleue*, 27 janvier et 10 février 1917.

ESSAIS DE SÉMANTIQUE

I. — MALICE.

Malice vient de *malitia* et désigne, proprement, « l'inclination à mal faire », par opposition à *malignité* qui est « l'inclination à faire du mal » (Littré, *Malice*, Syn.). Il n'y a pas du tout, dans la valeur première du mot, l'idée d'un « plaisir que l'on trouve à faire le mal » (D. G.). Godefroy, dans le *Complément*, donne à *malice* le sens de « inclination à nuire, à mal faire, méchanceté ». C'est un sens qui transparaît dans cet exemple :

Quant li hom est si endurcis en son *malice* que l'en ne puet fléchir (God. *Cpl.*).

La *malice* est plus qu'une disposition, c'est un état, une nature. C'est en ce sens que La Bruyère semble avoir pris le mot :

« Les Nouveaux Caractères... découvrent le principe de leur malice (des hommes) et de leurs faiblesses » (La Br., *Lex.*).

— Par spécialisation, dans la langue chrétienne, le mot représente l'état de péché dans lequel se trouve l'homme, depuis la faute originelle :

« Ne nous traitez pas selon notre *malice* mais selon vos miséricordes » (Saci, L.).

— Par spécialisation, dans la langue des philosophes,

malice désigne la méchanceté de la nature humaine. (V. plus haut ex. de La Br.)

— La *malice*, dans la langue des médecins, désignait, autrefois, le caractère irrémédiable d'une maladie :

Lorsque le chancre est ja accru, il répugne par sa *malice* à tous remèdes (A. Paré, 5, 26) (L., Hist.)

— Dans la langue religieuse, *malice* désigne le caractère pernicieux d'une erreur, d'un vice :

La *malice* de cette hérésie... (Boss., *Réfut. Ferry*, 1, 2, 12) (L. 2).

Le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la *malice* même du péché (Id., 3^e sermon *Circonc.*, 1 (L., Ib.).

— Dans la langue commune, *malice* désigne le caractère malfaisant de telle ou telle chose :

La *malice* de ses discours (L.); de ses actions (D. G.).

— Par une « habitude mentale » qui fait passer de la cause à l'effet, *malice* a signifié « l'action mauvaise, malfaisante » :

Une seule tesche avait male
Dont li sodomite sont pale.
Ne sot l'en en lui aultre vice
Ne ne faisoit aultre *malice*.

Brut., f° 102 d. Lacurne. (L. Hist.)

On sait toutes les *malices* dont il est capable (L. 3).

Ce sens est fréquent dans la langue commune. Il ne figure pas dans le D. G. Par extension, le mot s'est dit des choses :

Aux *malices* du sort enfin dérobez-vous.

Rac., *Esth.*, 3, 1 (L. ib.)

Le D. G. rattache ce sens à celui de *malice* désignant « le caractère pernicieux d'une chose ». (Cf. *supra*.) Mais il semble qu'ici *malice* signifie « coups pernicieux du sort » et désigne une action, non un état, un caractère.

— Par extension, le mot s'est dit de l'inclination à dire ou à faire des méchancetés » ; la *malice* est alors ce qui nous pousse à médire, ou à taquiner. Ce sens même est allé en s'affaiblissant, et par *malice* on n'entend plus guère qu'une sorte de badinage ou de plaisanterie leste ou frivole.

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par *malice*.
(La Roch., *Max.*, 483.)

Que ces hommes, voyez ! sont fins au prix de nous ;
Ils songent dès l'abord toujours à la *malice*.

(La Font., *Lex.*)

et, en parlant des choses, *malice* signifie action dite ou faite avec intention méchante, ou plaisante et légère.

Les entretiens oisifs et téconds en *malices*.

(La Font., *Lex.*)

Qui, cherchant, dans ses vers, la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes *malices*.

Dans certaines locutions familières le mot prend une valeur un peu différente : « *Ne pas entendre malice à* » signifie avoir de la simplicité d'esprit, être niais.

D. ZÉVACO.

La distinction étimologique établie par Littré entre *malice* et *malignité* est bien exacte. Toutefois *malice* signifie proprement « mauvaise nature » ; de tout état de nature peut résulter une « inclination », mais l'idée d'inclination est absente de la valeur propre du mot aussi bien

que l'idée de « plaisir », comme le remarque M. Zévaco. *Malignité* contient le verbe latin *gignere*, engendrer, produire ; la malignité consiste à produire du mal, à faire du mal, comme la bénignité à faire du bien.

L'évolution du sens de *malice* tient beaucoup à ce que ce mot, d'origine savante mais d'usage populaire, tendait à se substituer à *malignité*, d'origine et d'usage savants¹, comme substantif correspondant à l'adjectif *malin*. C'est ainsi que Boileau rapproche les deux mots, tout en les opposant :

Fit, sans être *malin*, ses plus grandes *malices*.

De celui qui n'est pas *malin*, on dit qu'il n'entend pas *malice*.

Sans doute, du sens propre de *malice* peut se dégager une idée d'habileté, on a quelques exemples où le latin *malitia* paraît exprimer cette nuance ; mais l'adjectif *malin* a dû contribuer à l'évolution du substantif *malice*. Or *malin*, dont le sens propre est « qui fait du mal », servait fréquemment au moyen-âge à désigner le diable, — on disait « l'esprit malin, le malin », — et l'imagination populaire attribuait au personnage mille finesses et mille ruses pour se moquer des hommes et perdre les âmes. De même qu'on dit, en parlant d'un enfant turbulent,

1. Il est remarquable, d'après les exemples donnés par le D. G., qu'une idée d'hipocrisie s'était introduite dans la signification du mot *malignité*, vraisemblablement sous l'influence du sens de « rusé » attribué, comme nous le verrons ci-dessous, à *malin*. Dans son sens primitif, *malignité* a été remplacé par *mechanceté* qui lui-même signifie originellement « malechance », d'où, la malechance rendant souvent mauvais, « tendance à faire du mal ». — A noter que le mot *méchanceté* est très mal fait ; l'ancienne langue disait *méchant* et *méchance*, comme *vaillant* et *vaillance*. Pour faire un substantif en *-té*, il aurait fallu dire « méchanteté », comme *sainteté* d'après *saint*. La forme *méchanceté* est aussi défectueuse que serait *vaillanceté*.

« c'est un *diable* » (par allusion à l'agitation légendaire des diables), on disait aussi d'un homme habile et rusé : « c'est un *malin* » ¹. Le sens est resté, mais l'allusion au Malin s'est effacée, parce que cette appellation du diable a disparu de l'usage courant. Il en est resté aussi : 1° la nuance d'hipocrisie dont s'était teintée la signification propre du substantif *malignité* (voy. la note ci-dessus), et 2° pour ce même substantif et pour *malice* un nouveau sens, correspondant au sens nouveau de *malin* ², mais gardant du sens primitif, en l'atténuant, l'idée de « méchanceté », qui est aujourd'hui absente de la signification ordinaire de *malin* ; les malices sont de petites méchancetés.

L. CLÉDAT.

II. — QUERELLE.

Querelle vient du latin **querella* (class. *querela*) dérivé de *queri*, « se plaindre ». Le sens étimologique est donc « plainte ». Ce sens est attesté en vieux français :

La gente Philomèle,
Lamentant... son antique *querelle*
Marc-Ant., 2,329 (D. G. 1.)
Car j'ai laissé Marion explorée,
Dedans son parc, où l'humble pastourelle
Fait (j'en suis seur) lamentable *querelle*.
Marot, I, 313 (L. Hist.)

Le mot, en ce sens, se trouve dans la locution « faire

1. Ce qui a pu encore contribuer à donner cette valeur à l'adjectif *malin*, c'est qu'on l'appliquait à des animaux tels que le singe, dont la malfaisance s'agrémentait de finesse et de ruse ; nous disons « malin comme un singe ».

2. C'est la valeur que donne Pascal à *malignité* quand il écrit : « L'homme aime la malignité. »

querelle », qui signifie « adresser des plaintes à », et, par extension, « faire des reproches, des remontrances à » :

J'ose *faire* au ciel une injuste *querelle*.

Corn., *Pl. Roy.*, 425 (*Lex.*)

... et m'alloit *faire* une longue *querelle*.

Id., *Théod.*, 428 (*Lex.*)

Alcippe, cependant, m'accuse d'inconstance,

Me *fait* une *querelle* où je ne comprends rien.

Id., *Ment.*, 3, 3 L. 1^o.)

Car vous aimez les gens pour leur *faire querelle*.

Mol., *Mis.*, 2, 1 (Ib.)

C'est lui qui *fait querelle* à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer (La Br., *Théophr.*, 6).

Littré rapproche cette expression de « chercher querelle à », qui signifie « provoquer ». Il est impossible de voir ce sens dans les exemples que nous avons cités. Le D. G. semble faire la même confusion. Il cite « Vous aimez les gens pour leur faire querelle » après « Faire, chercher querelle à quelqu'un, le provoquer ». — Livet, dans son *Lexique*, commet la même erreur ; voici les exemples qu'il donne :

Ne vous parlent jamais que pour vous *faire querelle*.

(Mol., *Fâch.*, 2, 4.)

Il ne manquerait pas de me *faire querelle*.

(Regn., *Légat. univ.*, 4, 6.)

Mais ce n'est pas à lui qu'il faut *faire querelle*.

(Id., *Joueur*, 1, 2.)

Ces exemples ne nous paraissent pas comporter le sens d'entamer une querelle avec quelqu'un, de le provoquer, mais celui de « faire des réprimandes à »¹.

1. [Je crois en effet que c'est faire un contresens que d'interpréter *faire querelle* par *chercher querelle*, bien qu'il ait pu se produire une con-

— Par spécialisation, le mot, dans la langue judiciaire, a pris le sens de « plainte en justice » et, par extension, « procès ».

Et souvent avient que les simples gens qui ont bonnes *querelles* et loiaus laissent perdre lor *querelles*... (Beaum., I, 4, dans L., *Hist.*)

puis cause, intérêt :

Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire...

Trahit donc ma *querelle* et ne fait rien pour moi.

(Corn., *Cid.*, I, 7, dans L. 2°).

La *querelle* des Grecs à la sienne est liée.

(Rac., *Andr.*)

Le mot, en ce sens, est employé dans plusieurs locutions :

Chimène, *remets-tu* ta *querelle* en sa main ?

(Corn., *Cid.*, 4, 5, dans (L. 2°).

Voilà donc quels vengeurs *s'arment* pour ta *querelle*.

(Rac., *Ath.*, 3, 7, Ib.)

fusion accidentelle entre les deux locutions. *Faire querelle à quelqu'un*, au sens de « lui adresser des reproches », c'est en somme *lui faire son procès* ; dans les deux expressions on a un emploi figuré des mots *procès* et *querelle* au sens « judiciaire ». Mais je ne crois pas que *querelle* ait signifié couramment « défi », ni même « provocation » ; dans *chercher querelle*, l'idée de provocation vient uniquement du verbe *chercher*. — Du sens général de « plainte », on passe, par restriction, au sens de « plainte en justice » (au figuré, reproches en forme, dans *faire querelle*), d'où : 1° par connexion, « parti du plaignant » (au figuré, parti en général, dans *embrasser la querelle de quelqu'un*) ; 2° par une autre connexion, de cause à effet, « plaintes réciproques, procès » (au figuré, dispute). Le verbe *quereller* a eu des sens analogues : *quereller quelqu'un*, lui faire son procès, au propre et au figuré ; *quereller une chose*, la réclamer, d'abord la réclamer en justice ; *se quereller*, se disputer. *Querelleur*, aujourd'hui chercheur de querelles, a eu le sens de plaignant.] — L. C.

Si quelque audacieux *embrasse sa querelle*

(Id., *Ibid.*, 5, 6, Ib.)

De ses amis, tout prêts à *prendre sa querelle*

(Id., *Brit.*, 4, 3, Ib.)

Par extension, le mot a désigné le différend qui donne lieu à un débat et à un combat, et il a signifié « dispute ; guerre » ¹.

1. ...Autrefois, ils étaient toujours en *querelle* au sujet de la primauté (Boss., 2^e *serm. Pentec.*, 2, dans Liv. 1^o).

Les *querelles* ne dureraient pas si longtemps si le tort n'était que d'un côté. (La Roch., *Max.*, 496, dans D. G. 2).

... Souffrez qu'on vous appelle

Pour vous faire entre nous juge d'une *querelle*.

(Mol., *Fâch.*, 2, 4, dans Liv.)

2. Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint

Cette *querelle* envenimée,...

Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.

(La Font., *Fab.*, 7, 13, dans Liv. 3^o.)

Trois en ce même jour sont morts pour sa *querelle*.

(Corn., *Hor.*, 5, 3.)

Le mot est usité dans plusieurs locutions :

Tu *cherches querelle* (Fén., *Dial. des Morts*, 14, dans Liv. 1^o) = « tu provoques ».

Prendre querelle = « s'engager dans une dispute ».

Il passa par Poitiers où nous *primes querelle*.

(Corn., *Ment.*, 4, 1.)

Il a *pris querelle* contre quelqu'un.

(Mol., *Mar. forcé*, 4, dans Liv.)

1. Le latin nous offre une correspondance sémantique. *Jurgo* a signifié d'abord « plaider », puis « quereller ». — Du sens de débat judiciaire ces mots ont passé au sens de contestation en général (Bréal, *Dict. Ety. lat.*, p. 143). Ici aussi le sens a changé par suite d'un emprunt de la langue commune à la langue spéciale des tribunaux.

Son valet de chambre avait *pris querelle* dans la place Saint-Pierre (Sév., 10, dans Liv.).

Il serait assez vain pour me *faire querelle* (Corn. *Illus. com.*, 2, 2) = ici « provoquer, défier ».

« Querelle d'Allemand » = « dispute sans motif » :

En me faisant, mais très injustement,
Quoique Français *querelle d'Allemand*.

(Scarron, dans L. 1°).

Vous ne me faites cette *querelle d'Allemand* que pour vous donner tout entier à M^{lle} de la Vergne. (Sév., cit. dans *Lex.*).

Ainsi *querelle* (**querella*, plainte) : I. 1. plainte (vieilli). 2. par extension reproche ; faire *querelle* à (vieilli). 3. par spécial. plainte en justice ; procès (vieilli). 4. par extension, parti, cause, intérêt (vieilli), prendre, embrasser, s'armer pour *la querelle* de quelqu'un. — II. différend, dispute. — *a.* débat, contestation (vieilli). — *b.* provocation, défi (vieilli, sauf dans *chercher querelle*). — *c.* combat, guerre (vieilli).

D. ZÉVACO.

REMARQUES LEXICOGRAPHIQUES

(Suite) ¹

***hoor :**

« Le cheval de Phidias n'est pas un beradin, c'est un hoor, un buveur d'air, un cheval gazelle. »

Cherbuliez, *Un cheval de Phidias*, p. 98 ; cf. p. 117.

***hoplomachie, *hoplomaque :**

« Ils (les sophistes) enseignent ainsi la stratégie, l'hoplomachie, la lutte, sans être ni lutteurs, ni hoplomaques, ni stratèges. »

A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, t. IV, p. 49.

— Cf. Renan, *Saint Paul*, p. 186.

hospitaliser :

D. G. ne le donne qu'au sens propre ; on lit dans Lasserre : « J.-J. Rousseau porte son cœur devant lui comme pour enrichir ses semblables ; ne nous y trompons pas, c'est pour qu'on le lui hospitalise. »

Romant. français, p. 32.

1. Voir notre *Revue*, 1912, p. 253 ; 1913, p. 100, 209, 260 ; 1914, p. 132, 243 ; 1915-16, p. 60, 147, 202, 260. — Les mots qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire général* sont marqués d'un astérisque.

***hostoyer :**

« En plaine, ces hommes (les Barbares) hostoyaient éparpillés ou formés en coin ou roulés en masse. » Chateaubriand, cité par Canat, *M. ch.*, p. 434.

On se rappelle qu'à la fin du xvii^e siècle La Bruyère regrettait déjà la substitution d'*armée* à *ost* ; ce dernier mot est aussi dans Chateaubriand, *Mém. d'O.-T.*, III, 320, cité par Canat, *M. ch.*, p. 319.

huchier :

D. G. donne seulement *hucher* « pour *huchier* », dit-il. J.-M. de Hérédia a repris la forme arcaïque :

« Le bon maître huchier, pour finir un dressoir,
« Courbé sur l'établi, depuis l'aurore ahane. »

Les Trophées, le Huchier de Nazareth, p. 93.

hue :

V. Hugo écrit *hu* ! :

Luc prenait une oreille, Euler empoignait l'autre ;
Hu ! braillait le chiffreur, Dia ! beuglait l'apôtre. »

L'Ane, I, v. 219-220. — Cf. sur *hu*, Clédât, *Chrest*, du *M. Age*, lexique, p. 502.

huée :

« Cri de dérision contre quelqu'un. » D. G.

Je lis dans F. Brunot ce qui suit : « Pourquoi Hugo se permet-il de changer plusieurs fois le sens de *huées* ?

« Qui pourrait dire au fond des cieux pleins de huées
« Ce que fait le tonnerre au milieu des nuées ? »

P. de Julleville, *Hist. de la litt. fr.*, t. VIII, p. 796.
— Cf. même page, note 1.

***hugotique :**

« On a souvent remarqué l'analogie du vice cornélien, dans la rhétorique du langage et du vice hugotique. »

Renouvier, *V. Hugo, le poète*, p. 338.

***huguenotiser :**

« Vous croyez donc, messieurs les hérétiques huguenots huguenotisant, ... que c'est pour vous délivrer de l'enfer que notre Sauveur a bien voulu se laisser mettre en croix ? »

Mérimée, *Chr. de Charles IX*, ch. V, p. 65.

***humanisation :**

Guignebert parle de « ce procédé d'humanisation des dieux et de personnification des idées que nous retrouvons dans l'histoire évangélique. »

Le problème de Jésus, p. 110. — Cf. Boutmy, *L, Parthénon*, p. 107 et 119.

humanisé :

V. *supra* v° décaséinifié.

***humanisme :**

I. « Ensemble des doctrines des humanistes (de la Renaissance) », dit D. G. Il me semble que Faguet

n'accepterait pas d'emblée cette définition, lui qui écrit : L'humanisme... n'est pas la Renaissance. La Renaissance c'est la résurrection des idées antiques, l'humanisme c'est le goût de l'art antique... L'humanisme n'a point, du reste, la même date que la Renaissance. » *XVI^e siècle*, Avant-propos, p. xv-xvi. Pour de plus amples développements, v. *ibid.*, p. xv-xxiv.

II. Renan entend autre chose par *humanisme* : « Ma conviction intime est que la religion de l'avenir sera le pur *humanisme*, c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme, la vie entière sanctifiée et élevée à une valeur morale. » *Avenir de la Science*, p. 101.

Proudhon le prend au sens d'*anthropomorphisme* dans *Les Évangiles*, p. 385, n.

humaniste :

Subst. masc., dit D. G. Renan l'emploie comme *adjectif* : « L'éducation prétendue humaniste qu'on donne à notre jeunesse ressemble à celle de cette triste époque (les derniers temps de l'empire romain).

Av. de la Science, p. 72.

humanitaire :

Adj., dit D. G. Renan l'emploie comme *subst.* « Dante, dans son livre *de Monarchia*, a eu sur l'humanité des idées presque aussi avancées que les plus hardis humanitaires. »

Av. de la Science, p. 494, n. 5.

***humanitarisme :**

« Le patriotisme s'appuie sans doute sur une illusion... mais l'humanitarisme ne repose-t-il point lui-même sur une série d'illusions ? »

Guyau, *Irrél. de l'avenir*, p. 164.

humeur (mauvaise) :

Je relève dans J. Lemaître le curieux emploi de ce mot au pluriel. « Sans cette vanité qui ne se repose jamais, on l'aimerait mieux;... on n'aurait point contre lui de mauvaises humeurs. »

Châteaubriand, 9^e conférence, p. 288.

***humph :**

« L. : Vingt génovines d'or. — Le G. : Humph!
— L. : Veux-tu ? — Le G. Je veux bien. »

V. Hugo, *Marion Delorme*, III, VIII, v. 12.

***hun :**

« M. de Cossé, menaçant Triboulet avec colère :
« Hun ! — Triboulet : Messieurs, l'animal est vrai-
[ment curieux.
« Voilà le cri qu'il fait quand il est furieux :
« Hun ! »

V. Hugo, *Le Roi s'amuse*, A. III, sc. III. — Cf. D.
G. vis *bon* et *bon*.

hussard ou housard :

Ce mot ne désigne ni « cavalier hongrois », ni

« soldat de cavalerie légère » dans ce passage : « On voit sous le nom d'abbés beaucoup de petits housards, sans rabat ni calotte, ... étaler une frisure impertinente et des airs efféminés. »

Mercier, *Tableau de Paris*, ch. XIII, Abbés, p. 30.

***hutin :**

I. « J'ai le marteau et le clou, et ce ne sont pas outils plus formidables dans mes mains qu'un hutin aux mains d'un taillandier. » V. Hugo, *N.-D. de Paris*, VII, IV, p. 197.

Le mot *hutinet* désigne encore aujourd'hui un petit maillet de tonnelier.

II. « En avant, fils, cria (le roi des Thunes). A la besogne, les hutins! — Trente hommes robustes, ... à faces de serruriers, sortirent des rangs. » Et un peu plus loin : « Les hutins... abandonnèrent la porte. » V. Hugo, *N.-D. de Paris*, X, IV, p. 308 et 309.

III. « Louis X le Hutin ou le Querelleur... ne porta que dix-huit mois la couronne. »

V. Duruy, *Hist. de France*, t. I, p. 381.

***hybridation :**

« L'hybridation, procédé de jardinier-fleuriste, n'a rien à démêler avec la poésie ni avec la sculpture. »

Cherbuliez, *Un cheval de Phidias*, p. 100-101.

hydrogène :

D'une note de Pierron à propos d'un vers d'Homère

j'extrais ce qui suit : « La terminaison *γενής* a toujours le sens de *natus*; et nos chimistes du dernier siècle se sont trompés du tout au tout quand ils ont fait ces mots *oxygène* et *hydrogène* pour dire *engendre-acides* et *engendre-eau*. » *Iliade*, éd. sav., t. II, chant xv, v. 171.

Avant Pierron, J. de Maistre — à propos, il est vrai, du mot *oxygène*, mais la critique vaut contre l'un comme contre l'autre, — avait dit en termes plus sévères : « La nomenclature chimique... débute par un solécisme de basses classes, *oxigène* (*sic*) au lieu d'*oxigone*. » *Soirées de Saint-Pét.*, II^e entr., p. 99-100.

D'après D. G., *hydrogène* est « composé avec le radical du grec ὕδωρ, *eau*, et celui de γεννᾶν *engendrer* ». D'autre part, je note, en passant, qu'*hidrogene* (*sic*) « dû à G. de Morveau (1787) », d'après D. G., est, si l'on en croit Brachet (*Dict. étymol.*), un « mot forgé en 1776 par Cavendish. »

*hydrogénation :

« M. Paul Sabatier a poursuivi et complété, avec le secours de la catalyse et de l'hydrogénation, cette œuvre de reconstitution chimique. »

R. Poincaré, Discours prononcé à Toulouse, le 13 septembre 1913.

*hydrolâtrie :

« Nous empruntons à la mythologie... de G. de Rialle, le tableau de l'hydrolâtrie africaine. »

A. Lefèvre, *La Religion*, p. 101 ; cf. p. 116.

***hylobate :**

« Le Pithécanthrope est donc l'intermédiaire qui relie les gibbons ou hylobates avec l'homme le plus inférieur actuellement connu. »

G. de Mortillet, *Formation de la nation française*,
cité par de Lanessan, *Triomphe du transformisme*,
p. 158.

hylopathique :

« On lit dans D. G. v^o *atomiste* : « athées atomistiques, Diderot dans *Encyclopédie*, *hilopathianisme*. » Ce dernier mot ne se retrouve pas dans D. G. à la lettre H, je ne l'ai pas rencontré dans mes lectures et je n'ai pas l'*Encyclopédie* à ma disposition ; mais je lis dans le *Dictionnaire des sc. philosophiques* : « Cudworth distingue (en dehors de l'athéisme mécanique), trois autres genres d'athéisme, à savoir : l'athéisme hylopathique ou le système d'Anaximandre... l'athéisme hylozoïque... et l'athéisme cosmoplastique. »

Franck, *Dict. de sc. phil.*, v^o Cudworth, p. 608,
1^{re} éd.

hyménée :

« 1^o Divinité qui préside au mariage, 2^o mariage », dit D. G. Croiset emploie *hyménée* au sens d'*épithalame* : « Alcée et Sappho firent soit des hymnes, soit des hyménées, dont il nous reste des fragments. » A. et M. Croiset, *H. de la litt. gr.*, t. II, p. 214. Ailleurs (p. 241) Croiset remplace *épithalame* par *chant d'hyménée*. Cf. A. Croiset, *Poésie de Pindare*, p. 105, n. 3. — Bailly (*Dict. grec-fr.*) donne comme 1^{er} sens du mot

ὕμνενος (ὅ), *hyménée* ou *chant nuptial*, et comme 2^e sens, *mariage*.

***hymnologue :**

« Le Callimaque admiré par Properce et Ovide possédait d'autres qualités que l'hymnologue officiel. »

K. Kuiper, *Revue des études grecques*, t. XXV, 1912, p. 319.

***hyoïdien :**

« L'appareil hyoïdien subit des modifications très nombreuses depuis les poissons... jusqu'à l'homme. »

De Lanessan, *Tr. de transf.*, p. 88.

hyperacuité :

« Les traits caractéristiques (du somnambulisme) sont l'occlusion des yeux... quelquefois l'hyperacuité ou le développement exagéré et anormal de tel ou tel sens. »

A. Bertrand, *Mes vieux médecins*, p. 234.

hyperbolique :

D. G. dit : « *Foi hyperbolique*, Rabelais, III, 38. » Il faut lire *fou*. Mais s'il n'y a pas de *foi hyperbolique*, il y a un *doute hyperbolique* : « Cette considération (que Dieu n'est pas trompeur) seule nous doit délivrer de ce doute hyperbolique où nous avons été. »

Descartes, *Princ. de philosophie*, l. I, par. 30, p. 51, éd. Liard.

***hyperboliser :**

« Autant ils (les Évangélistes) exagèrent sa doctrine (de Jésus) et ses miracles, autant ils hyperbolisent ses lamentations. »

Proudhon, *Les Évangiles*, p. 181-2, note à v. 33-41.

hypercritique :

« *S. m.* Critique très sévère », dit D. G. F. Brunot l'emploie dans un autre sens et, sans doute, comme *s. fém.* : « L'autre centre d'hypercritique était *la Société grammaticale*, fondée par Domerque. »

P. de Julleville, *Hist. de la litt. française*, t. VIII, p. 712 ; cf. p. 750.

hyperdulie :

« Adoration de la Sainte Vierge », dit D. G. Cette définition est contredite par ce qu'on lit plus loin v° *latrie* = « adoration. » D. G. ajoute : « *culte de latrie*, qui n'est dû qu'à Dieu. » En fait l'hagiographie distingue la *dulia minor* ou *culte des saints* en général et la *dulia major* = hyperdulie ou *culte particulier de la Vierge Marie*.

V. *Dict. de théol. cathol.*, tasc. XXV, v° *culte*, col. 2407, éd. Letouzey et Ané. — Cf. *supra* v° *adoration*.

***hyperesthésie :**

« Peut-être ne faut-il voir dans cet acte que l'effet d'une hyperesthésie, disposition si fréquente chez les aliénés. »

L. Carrau, *La Consc. psych. et morale*, p. 70.

***hyperesthésié :**

« Jean-Jacques arrive à Paris, l'esprit hyperesthésié par cette débauche. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 31 ; cf. p. 388.

hypertrophie :

D. G. ne le donne qu'au sens propre. Taine écrit : « Si l'on examine l'âme moderne on y rencontre... des hypertrophies de sentiment et de facultés dont son art est la contre-épreuve. » *Phil. de l'Art*, IV^e p., ch. II, III, t. II, p. 157.

« Nous souffrons d'une sorte d'hypertrophie de l'intelligence. »

Guyau, *Irrél. de l'av.*, p. 405. — Cf. : « hypertrophie du Moi. » Brunetière, *Év. des genres*, p. 168, et *Études critiques*, 7^e série, p. 14.

***hyphen :**

« On ne se servait de l'hyphen... que pour marquer à l'œil l'unité des composés d'usage... De plus, l'hyphen des Bysantins unifie quelquefois des expressions qui avaient conservé chez les Alexandrins leurs parties distinctes, et dont les Alexandrins signalaient même la vraie nature par le signe opposé à l'hyphen, l'hypodiastole, la virgule séparative. »

Pierron, *Odyssée*, t. I, p. xxxix. — Cf. *Il.*, t. II, p. 500.

***hypnagogique :**

« Ce sont de simples hallucinations hypnagogiques »

qui deviennent le point de départ d'une accusation. »

Guyau, *Éduc. et Hérité*, p. 17, n.

***hypodiastole :**

V. *supra* v° **hyphen**.

***hypoethral, ale :**

« La procession des adorateurs apercevait l'immense statue inondée par des flots de lumière hypoethrale. »
Boutmy, *Le Parthénon*, p. 261-2 ; cf. p. 282.

D. G. ne donne pas *hypoethral*, mais il donne et écrit : *hypèthre*.

L. Ménard écrit *hypoethre*, *Polyth. hellénique*, p. 113.

***hyporchème :**

« Les anciens avaient parfois quelque peine à distinguer un péan d'un dithyrambe ou d'un hyporchème. »
A. et M. Croiset, *H. de la litt. gr.*, t. II, p. 357.

hypostase :

D. G. donne à ce mot deux sens, I (méd.), II (théol.). Proudhon l'entend d'une façon plus générale :
« Le droit de la force a aussi son principe... dans la personne humaine, manifestée sous l'hypostase de la force. »

Guerre et Paix, t. I, p. 200.

***hypotrophie :**

« Le Dr Landouzy a insisté beaucoup dans ses cours

sur ces hypotrophies constitutionnelles... qui commandent les localisations morbides. »

Dr A. Bresard, *Rôle de la diathèse veineuse*, thèse de doctorat, 1912.

***hystérisme.**

« Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. »

Diderot, *Sur les femmes*, *Œ. ch.*, t. I, p. 122.

***ichthyomancie :**

« Plutarque nous apprend... que dans un coin de la Lycie, se pratiquait l'ichthyomancie, la divination fondée sur l'observation des mouvements des poissons. »

Decharme, *Crit. des trad. relig. chez les Grecs*, p. 483.

***icône :**

« Phidias répudiait les icônes grossières parce que leur aspect contrastait avec l'idée de perfection divine. »

Fougères, *Les Villes célèbres : Athènes*, p. 81.

***iconique :**

« L'athlète couronné une fois a droit à une statue, et, s'il est couronné trois fois, à une statue iconique. »

Taine, *Phil. de l'Art*, t. I, p. 72.

***iconostase :**

« La plupart des saints qui figurent dans l'iconostase d'une maison grecque sont souvent des êtres fantastiques. »

Renan, *Saint-Paul*, p. 207. — Cf. V. Cherbuliez, *Le Comte Kostia*, p. 96.

***idéalisation :**

« Privée de son idéalisation, la vie est devenue quelque chose de profane, de vulgaire, de prosaïque. »

Renan, *Avenir de la science*, p. 10. — Cf. *Ét. d'hist. relig.*, p. 212, et Renouvier, *V. Hugo, le philos.*, p. 216.

idéalisme :

On pourrait assez facilement identifier avec la définition donnée par D. G. la définition que donne Guyau de l'*idéisme* au sens philosophique : « le système qui ramène la réalité à la pensée, à l'existence psychique, si bien qu'être c'est être pensé ou penser, être senti ou sentir, être voulu ou vouloir. » *Irrél. de l'avenir*, p. 423. — Il serait plus difficile d'y ramener celle de « l'idéalisme à l'allemande » telle qu'on la trouve dans Lasserre : « Cette ingénuité à accommoder la vérité universelle aux désirs du cœur est ce que les Allemands nomment idéalisme. »

Rom. fr., p. 480.

idéaliste :

« Idéaliste, c'est-à-dire ne distinguant pas l'esprit et

la matière, Jésus... ne rassura jamais complètement les puissances de la terre. » Renan, *Vie de Jésus*, p. 404.

Confondre l'esprit et la matière, ce n'est pas évidemment n'admettre « comme réel que ce qui ne tombe pas sous les sens », cf. D. G. v^o *idéalisme* ; c'est, comme le veut le Monisme, considérer l'esprit (ou la force) et la matière comme de simples manifestations différentes, mais non moins réelles l'une que l'autre, d'une même essence universelle, la substance.

***idéalité :**

« Je suis sorti de la spiritualité pour rentrer dans l'idéalité. »

Renan, *Souv. d'enfance*, p. 361.— Cf. P. de Saint-Victor, *Les Deux Masques, Eschyle*, p. 89 et 318.

***idéat :**

« Les idées qui par rapport aux idéats, c'est-à-dire à leurs objets, étaient appelées essences objectives, sont, prises en elles-mêmes,... des essences formelles. »

Brunschvicg, *Spinoza*, 2^e éd., p. 34 ; cf. *ibid.*, p. 47, et Renouvier, *Manuel de phil. moderne*, préface, p. IX, n. 1.

***idéation :**

« Pour notre réformateur (M. Pierre Marie), le langage, composé de deux fonctions, articulation et idéation, a deux sièges. »

Dr Fr. Helme, Menus propos de médecine, *le Temps*, 6 juin 1914.

idée :

A propos de ce texte de La Bruyère : « Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe : ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes... en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due. » *Caractères*, ch. xii, des Jugements; l'éd. Servois-Rébelliau attribue au mot *idée* la signification de *sens*, *valeur*, qui n'est pas dans D. G.

;

***idéel, elle :**

« Toutes les représentations dont s'occupe l'esprit humain se divisent en deux grandes catégories : la première que nous nommerons des séries idéelles, la seconde, des séries réelles. »

Proudhon, *Création de l'Ordre*, p. 264.

***idéisme :**

« On a voulu, dans ces derniers temps, distinguer l'*idéisme* ou doctrine des idées de l'*idéalisme* et faire servir le premier de ces deux mots à nommer la doctrine de l'idéal. »

Renouvier, *Manuel de phil. moderne*, préf. p. ix, n. 1.

***identifiable :**

« Les noms (du Vendîdâd) qui sont identifiables apparaissent sous une forme moderne. »

V. Henry, *Le Parsisme*, p. 94.

***idéogénie :**

« Cette action et réaction mutuelle de la sensibilité et de l'activité est la base de l'idéogénie, quatrième partie de la psychologie. »

A.-M. Ampère, *Phil. des sciences*, t. I, préface, p. LVI; cf. t. II, p. 15.

***idéogramme :**

« Le mot sémitique était un véritable idéogramme au-dessous... duquel on lisait le terme éranien. »

V. Henry, *Le Parsisme*, préf., p. VIII

***idéolâtrie :**

« Cette déification des concepts dont le début apparaît dans les spéculations de Socrate... mérite le nom d'*idéolâtrie*. »

Espinas, *Rev. des Études grecques*, t. XXVII, 1914, p. 126, n. 1.

***idéo-électrique :**

« Les hommes... ne changent point ce nom (ambréité) à mesure qu'ils découvrent d'autres substances idéo-électriques. »

J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 242.

idiotisme :

Rare, dit D. G. au sens d'*idiotie*. L'exemple,

emprunté à Voltaire, me semble peu probant. La lettre du 28 juin 1773 à M. Lejeune de Lacroix est ironique, et j'incline à penser que Voltaire réputait barbare *idiotisme* = état d'un idiot, aussi bien apparemment que *fatuisme*, *tolérantisme* et *analogisme* qu'on peut lire au cours de la même lettre. — Cf. Deschanel, *Déform. de la langue franç.*, p. 29.

On pourrait toutefois objecter que Voltaire s'était lui-même servi du mot *tolérantisme* (v. ce mot dans D. G.) dans son Épître à l'auteur du livre *Les trois imposteurs*, qui est de 1769. — Cf. Renan, *Av. de la Science*, p. 351.

idoine :

Vieilli (Droit), dit D. G. On lit dans L. Veuillot :
« Je n'y suis pas idoine, pour employer un mot qu'il faut maintenir français. »

Ça et là, t. I, p. 155.

*idylliste :

« Théocrite n'est pas, comme tant d'autres après lui, un idylliste de salon. »

Croiset, *H. de la litt. gr.*, t. V, p. 195.

*ignivome :

« Le Typhon ignivome qu'Hippomédon a fait graver sur son bouclier ne peut être... qu'un patron funeste à son protégé. »

P. de Saint-Victor, *Les deux Masques*, Eschyle, p. 396.

***îlette :**

« Nous regardions la vaste mer semée d'îlettes et de hauts rochers. »

L. Veuillot, *Ça et là*, t. II, p. 340.

***illimitation :**

« *Illimitation* égale *occlusion*. »

Renouvier, *V. H., le philos.*, p. 45.

***illogicité :**

« Il y a danger que le lecteur rie... sous l'impression d'un certain comique procédant de l'illogicité de la situation. »

Renouvier, *V. Hugo, le philosophe*, p. 237.

***illogisme :**

« La vie est... confusion, désordre, illogisme, irrégularité. »

Brunetière, *Ét. crit.*, 7^e série, p. 300. — Cf. Brieux-Luguet, *Les Remplaçantes*, p. 190.

***illuministe :**

« La réformation (de Quinet) devait aboutir... à faire de la France un pays d'illuministes et de sectaires. »

Lasserre, *Romant. français*, p. 514. — Cf. J. de M., *S. de Saint-Petersbourg*, t. II, pp. 196, 213 sq., 217, 232-3.

***illusionisme :**

:

« Je ne force point le tableau de cette espèce de délire où la littérature romantique puisa ses grands moyens d'illusionisme. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 228. — Cf. Guyau, *Irrél. de l'av.*, p. 77.

***illustrateur :**

« Il (Michelet) me frappe... comme illustrateur, souvent même comme prodigieux miniaturiste. »

Lasserre, *R. fr.*, p. 376.

illustre :

I. « Dont le renom est éclatant », dit D. G. — Jacquinet fait observer que ce mot a, chez Bossuet, le sens de : *éclatant de lumière*, et il cite, outre trois passages du *Discours sur l'H. U.*, p. 31, 434, 451, cette phrase du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, par. 14 : « Nous avons quelque espérance de cette vie bienheureuse, lorsque quelque vérité illustre nous apparaît. » Il ajoute : « Illustre, c.-à-d. brillante d'évidence, lumineuse. Sens conforme à celui du latin *illustris*. Est plus aliquanto illustre quam dilucidum. Cic., Part. 6. » *Disc. sur l'H. Un.* Belin, éditeur, 1876, p. 451.

II. Au sens donné par D. G., A. France a employé *illustre* comme substantif : « Ces illustres, qui semblent avoir mené le monde, étaient eux-mêmes le jouet de la nature et de la fortune. »

Opinions de J. Coignard, p. 43.

imaginaire :

« Qui n'existe que dans l'imagination », dit D. G., et il cite sans commentaires, à la fin de l'article, ces trois mots de Pascal : « les sages imaginaires. » Peut-être est-il bon de citer ici le texte complet de l'auteur : « tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature », avec la note de Havet : « *Les sages imaginaires*, c.-à-d. sages par l'imagination ; — *des juges de même nature* : qui jugent par l'imagination. »

Pascal, Havet, 1^{re} éd., p. 32.

iman :

Montesquieu écrit *immaum* (*Lettres Persanes*, 18, 94, 124). Je relève dans l'édition Lefèvre (1839) cette définition qui complète celle de D. G. : « *immaum* ou *iman* signifie *vicaire de Dieu, chef des peuples*. Réservé d'abord aux douze premiers successeurs de Mahomet, ce titre se donne aujourd'hui aux chefs des mosquées et aux gardiens des tombeaux et autres lieux sacrés. »

Montesquieu, *Œuv. compl.*, t. II, p. 26.

imboire :

Je ne cite qu'à titre de curiosité ce texte de Richelieu : « Le parti des bons Français c'est celui... où chacun peut se rendre recommandable quand il conserve son prince et sa patrie contre ceux qui, pour leurs seuls intérêts, imbuent les Français de fausses maximes. »

Dans les papiers du cardinal de Richelieu, cité par L. Battifol, Feuilleton du *Temps*, 22 mars 1914.

imbriquer :

D. G. ne donne que l'adj. *imbriqué, ée*. A. Lefèvre écrit : « Dans le panthéon égyptien, tous les oiseaux se jouent, s'entrelacent, imbriquent leurs plumes. »

La Religion, p. 42.

***immaculation :**

« Ce grand amour... parfumait de tendresse l'atmosphère d'immaculation où elle voulait vivre. »

Flaubert, *Madame Bovary*, p. 238.

***immanence :**

« L'image de l'immanence est dans le langage de V. Hugo l'idée d'une force obscure, irrésistible, inhérente dans tous les temps aux êtres, et les maîtrisant. » Renouvier, *V. Hugo, le philosophe*, p. 226.

Renouvier a cité plus haut (p. 32 et 45) deux textes, l'un des *Travailleurs de la mer*, l'autre de *L'Homme qui rit*, où se trouve le mot *immanence*.

***immanité :**

« Puis-je me livrer à l'ascétisme... quand j'ai devant moi le spectacle des immanités ? »

Lettre de Proudhon citée par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Appendice au t. III, p. 613.

immanquable :

Est employé au sens d'*infaillible* dans le texte sui-

vant : « Comme elles (les Parisiennes) ont un tact fin et immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conseils. »

Mercier, *Tableau de Paris*, LXXXV, Amitié des femmes, p. 243.

***immatérialiser :**

« L'essence de la démocratie... n'établit pas la liberté, mais, comme le dit Tocqueville dans une admirable formule, elle immatématise le despotisme. »

Faguet, *Polit. et Moral.*, t. III, p. 78. — Cf. Roujon, *Galerie des bustes*, p. 46, et Guyau, *Irrél. de l'avenir*, p. 337.

***immatématisme :**

« Il semble bien qu'il (Berkeley) ait borné son système à l'immatématisme. »

Penjon, *Étude sur Berkeley*, p. 414.

***imméconnaissable :**

« Dans le système de Spinoza, l'existence de Dieu est imméconnaissable ; elle est sentie, touchée par nos idées. »

Sabatier de Castres, *Apol. de Spinoza et du spinozisme*, p. 48.

immédiat, ate :

« Qui se produit sans intermédiaire », dit D. G., et il cite parmi d'autres exemples celui-ci : « toutes choses étant causées et causantes, médiate et immé-

diates » (Pascal, *Pensées*, I, 1). Havet précise le sens de ces deux adjectifs : « Pascal paraît appeler les choses *médiates* quand elles sont considérées comme effets, *immédiates* quand elles sont considérées comme causes. » p. 15.

Plus loin, à propos de ce passage : « Sa sanctification (de Jésus-Christ) a été immédiate de son oblation », Havet écrit en note : « *immédiate*, c.-à-d. inséparable, ne faisant qu'un avec son oblation. » p. 409, n. 5.

immémorialement :

« Toutes les vertus et même toutes les délicatesses que l'Europe n'a connues que plus tard étaient immémorialement passées dans leurs mœurs (des Arabes). »

Lamartine, cité par Caro, *Variétés littéraires*, p. 253.

***immensurable :**

« La hauteur d'une étoile... est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*. » La Bruyère, *Des esprits forts*, p. 437, éd. Hémardinquer.

Les commentateurs de La Bruyère sont unanimes à regretter que ce mot, qui se rencontre, dit Godefroy, au XIV^e siècle, ne soit pas entré dans l'usage. « *Incommensurable*, dit Hémardinquer, n'a pas le même sens et se dit de deux lignes comparées l'une à l'autre, et qui n'ont point de mesure commune... Le côté du carré est *incommensurable* avec sa diagonale, la distance

qui nous sépare de la voie lactée est *immensurable*. »
En fait, *incommensurable* a pris par extension (v. D. G.) le sens de : « qu'on ne peut mesurer ».

Immensurable a été repris par E. Egger, *L'Hellénisme en France*, t. II, p. 367.

***immobilisme :**

« L'idée d'une souveraineté universelle... serait l'immobilisme de l'humanité. »

Proudhon, *Guerre et Paix*, t. II, p. 70; cf. p. 399 et 405.

***immodifiable, immodifié :**

« L'être qui n'est pas conçu sous l'idée claire de l'être immodifiable et sans ombre de restriction est nécessairement... un être distingué réellement de celui qui est essentiellement immodifié et immodifiable en tout sens. »

Fénelon, Lettre au père Lamy dans l'*Athéisme renversé*, p. 525, citée par Renouvier, *Manuel de philos. moderne*, p. 255.

***immortaliste :**

« Les associations d'idées les plus familières devaient suggérer pour cette *réapparition* et ce *là-haut* un sens immortaliste. »

Renouvier, *V. Hugo, le philos.*, p. 275.

***impensable :**

« Toutes deux (la science et la religion), si on

approfondit leurs principes, impliquent l'inconnais-
sable, l'impensable. » Boutroux, *Science et religion*,
p. 86.

« L'objet de la religion, l'absolu, en tant que l'on
essaie de se le représenter comme existant, est incom-
préhensible, impensable : *unthinkable*. »

Id., *ibid.*, p. 84; cf. p. 113, 177, 381, et Las-
serre, *Rom. fr.*, p. 98 et 460.

***impérialisme :**

« La politique démagogique (d'Athènes), par l'ou-
trance de son impérialisme, rendait le peuple tyran-
nique et quelquefois cruel. »

M. Croiset, *Aristophane et les partis à Athènes*, p. 43.

***impériorité :**

« Son visage lumineux... prit un air d'impériorité
voluptueuse dont je fus accablé. »

Barrès, *Jardin de Bérén.*, ch. XI, p. 104; cf. p. 115.

:

imperméable :

D. G. ne le donne qu'au sens propre; Faguet écrit :
« Le jeune H. Beyle, vers 1798, était imperméable. »

Pol. et Mor., t. III, p. 2; cf. p. 42, 52, 61.

impersonnaliser (s') :

Cette faculté de s'impersonnaliser pour ainsi dire est

ce qui restera de plus durable dans les religions et les philosophies. »

Guyau, *Irrél. de l'avenir*, p. 337.

impie :

D. G. distingue le *sens propre* et le *sens figuré* de ce terme ; Renan fait de ce sens figuré le sens propre et unique dans ce qui suit : « L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son activité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà l'homme religieux ; l'homme frivole, superficiel, sans haute moralité, voilà l'impie. »

Études d'hist. religieuse, Préface, p. xv.

***impiteux :**

« On trouve encore dans les poésies de Benserade... *impiteux* pour *impitoyable*. »

E. Deschanel, *Déform. de la langue franç.*, p. 77.

***implacabilité :**

« Cette sincérité... lui donne aussi cette implacabilité d'un sectaire qui, en frappant ses ennemis, croit frapper les ennemis de Dieu. »

Lamartine, *Cromwell*, ch. xc, p. 261, éd. M. Lévy.

— Cf. Caillemer, *Dict. des antiq.* (Darembert et Saglio), art. *Aréopage*.

implication :

« Terme : 1° de logique, 2° de droit », dit D.G. C'est aussi un terme de métaphysique : « L'implication de

tout, l'enveloppement de Dieu, est la raison de l'éternité. »

● Brunschvicg, *Spinoza*, p. 194.

impliquer :

:

« *Vieilli*, dit D. G., au sens de *compliquer* », et il n'en donne pas d'exemple après le xvii^e siècle. Le mot a été repris par Ed. Droz : « L'ouvrage (la *Théologie familière* de Saint-Cyran)... était à l'usage des enfants et, pour cette raison, les raisonnements impliqués n'y trouvaient pas de place. »

Sceptic. de Pascal, p. 92.

***implosif, ive :**

« Dans un groupe tel que *appa*, les deux *p* étant prononcés, le premier est occlusif ou implosif, le second explosif. »

V. Henry, *Gr. comp. de grec et de latin*, p. 21. —
Cf. D. G. v^o *explosif*.

impollu, ue :

Vieilli, dit D. G., qui n'en donne pas d'exemple après Corneille ; Hérédia l'a repris :

« (Hermès) Préfère à la splendeur du temple et de
[l'autel

La main pure immolant la victime impollue. »

Les Trophées, à Hermès Criophore, p. 49.

imposer :

D. G. dit, avec plusieurs exemples à l'appui, que

imposer ou *en imposer à quelqu'un* = tantôt *lui imposer le respect*, tantôt *le tromper*.

A la page 103 de l'éd. class. de La Bruyère (Servois et Rébelliau), je lis cette note : « Il n'y a guère qu'un siècle que l'usage s'est établi de dire *en imposer* quand le mot *imposer* signifie commettre une imposture, et simplement *imposer* quand il signifie inspirer du respect. » Conformément à cet usage, Faguet écrit : « L'humanité... ne lui imposait (à Sainte-Beuve), ni ne lui en imposait. Il n'était pas dupe. Il était très peu respectueux. » *Pol. et Mor.*, t. III, p. 213. Cf. *Journal des Débats*, F. dram. de Faguet, 20 fév. 1899, 12^e col. : « Les classiques n'ont jamais, *jamais* fait la moindre différence entre l'un et l'autre. »

imprégnation :

D. G. ne le donne qu'au sens propre. On lit dans Lasserre : « S'il fallait résumer d'un seul mot ces diverses manifestations de l'imprégnation romantique de Lamartine, je dirais : paresse. »

Romant. fr., p. 177; cf. p. 317. — Renouvier, *V. Hugo, le philosophe*, p. 202. — Bergson, *Le Rire*, p. 136.

***impressif, ive :**

« Elle (l'architecture en Grèce) n'aspire plus à être expressive, mais *impressive*. »

Boutmy, *Le Parthénon*, p. 135.

***impressionnisme :**

« Tandis que le naturalisme poursuit une vérité

objective... l'impressionnisme prétend interpréter la nature et non la reproduire. »

P. de Julleville, *Hist. de la litt. franç.*, t. VIII, p. 183-4. — Cf. Lasserre, *Rom. fr.*, p. 172.

impressionniste :

« Cette langue (des Goncourt) par... sa nervosité vibrante comme celle des peintres impressionnistes, se distinguera du parler courant. »

P. de Jullev., *H. de la litt. fr.*, t. VIII, p. 16 ; cf. p. 183.

***imprévisible :**

« Il (Tocqueville) voit dans l'histoire du nécessaire, du probable, de l'imprévu, de l'imprévisible et de l'accidentel. » Faguet, *Pol. et Mor.*, t. III, p. 174.

Faut-il citer, à côté d'*imprévisible*, l'adjectif *imprévoyable*, risqué par J. de Maistre ?

Soirées de Saint-Petersbourg, 1^{er} entr., t. I, p. 34.

***improgressif, ive :**

« Les *noirs*, presque toujours opprimés par d'autres races, sont restés, par eux-mêmes, à peu près improgressifs. »

Martine, *Hist. du monde oriental dans l'antiquité*, p. 17.

impromptu :

D. G. dit que cet adverbe peut s'employer adjectivement ; mais il ne le cite qu'avec des substantifs mas-

culins. On lit dans L. de Couvray : « Est-ce bien la marquise que j'entends maintenant... faire à M. de Lignolle une fable impromptue ingénieuse et vraisemblable ? » *Les aventures de Faublas*, t. III, p. 381, éd. Rosez, Bruxelles.

A rapprocher : *faire une fable*, de *faire un mensonge*.
V. *supra* v° *faire*.

***impropice :**

« Enfants perdus de l'art sur ce sol impropice...
« Les sculpteurs n'ont point fait le lâche sacrifice
« De l'austère idéal aux mœurs des temps nouveaux. »

Sully-Prudhomme, *Devant la Vénus de Milo*, Le Prisme, p. 33.

***improuvable :**

« Quand Spinoza se serait trompé sur la qualité de la substance divine, ce qui paraît improuvable, mériterait-il l'infâme qualification d'athée ? »

Sab. de Castres, *Apol. de Spinoza*, p. 37.

improvisade (à l') :

D. G. remarque v° *improvisation* que « J.-B. Rousseau emploie *improvisade*, à l'*improvisade*, qui n'ont pas passé dans l'usage ». Toutefois Rostand fait dire à Cyrano :

« En ferraillant je vais — hop ! à l'improvisade,
« Vous composer une ballade. »

C. de Bergerac, I, IV, p. 45.

impugner :

Vieilli, dit D. G. Repris par Renouvier : « La notion de responsabilité est directement impuignée dans le passage suivant. »

V. Hugo, le philosophe, p. 176.

***impulsivité :**

« D'une génération à l'autre, un principe d'impulsivité débordante réapparaît sous forme de timidité, fébrilité, angoisse. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 20 ; cf. p. 171.

***impunissable :**

« Une condition de cette force, c'est que le prince... soit déclaré inviolable, irresponsable, et même, quoi qu'il fasse, impunissable. »

Proudhon, *Guerre et Paix*, t. I, p. 191.

***imputatif, ive :**

« On commence seulement alors à connaître, parmi les Suisses, la justice imputative. »

Bossuet, *Hist. des Variations*, l. X, par. 60, t. II, p. 48.

***inachèvement :**

« Cette inégalité littéraire tient-elle à l'état d'inachèvement où l'œuvre de Thucydide est restée ? »

A. Croiset, *Thucydide*, l. I-II, éd. sav., p. 100 ; ou *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 152.

***inadaptation :**

« Le comique exprime avant tout une certaine inadaptation particulière de la personne à la société. »

Bergson, *Le Rire*, p. 136.

***inadéquat, ate :**

« L'idée inadéquate est une partie de l'idée adéquate ; l'idée adéquate est comme une totalité, elle est la *totalisation* des idées inadéquates. »

Brunschvicg, *Spinoza*, p. 39.

***inanalysable :**

« Respecte toujours comme quelque chose d'inanalysable le sentiment qui conduit une bande de massacreurs. »

Renan, *Dr. phil.*, Le Prêtre de Nemi, V, 1, p. 382. —

Cf. Rauh et Revault d'Allonnes, *Psychologie*, p. 55.

***inassignable :**

« Ceci peut encore resserrer l'empire du mal jusqu'à des bornes... inassignables. »

J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, 4^e entretien, p. 185.

***inatteignible :**

« Ayant surmené à cette poursuite de l'inatteignible... sa force morale, sa dialectique, que lui restait-il à nous confier ? » Lasserre, *Rom. fr.*, p. 83.

N'insistons pas sur le mot *inatteignable* qu'au dire d'Em. Deschanel « a cru pouvoir forger un critique éminent, sévère pour autrui, distrait quelquefois pour lui-même. »

Déform. de la langue française, p. 123.

***inaudible :**

V. Henry parle de « ce phénomène inaudible, que certaines écritures désignent parfois par un signe particulier, l'esprit doux des Grecs, l'*h* française ou espagnole. »

Gramm. comparée du grec et du latin, p. 19.

***inaverti :**

« Le nombre *trois*... est écrit dans les astres, sur la terre... dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie*. »

J. de M., *Soirées de Saint-Petersbourg*, 8^e entretien, t. II, p. 92.

incapable :

D. G. donne des exemples de *incapable de*, non de *incapable à* ; cependant *incapable à* s'emploie du moins dans la langue du Droit, comme ici : « *droit d'accroissement*, en vertu duquel la part des cohéritiers s'augmente de celle... de l'incapable à hériter. » D. G. v^o *accroissement*.

A signaler, dans Pascal, un singulier emploi du mot incapable : « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables

ni de certitude, ni de bonheur. » *Pensées*, VIII, 3, p. 130, Havet, 1^{re} éd.

C'est, selon la remarque de Havet, « comme s'il y avait, en détachant la négation renfermée dans le mot *incapables*, nous ne sommes capables ni de certitude, etc. »

incapacités :

D. G., qui cite comme des néologismes : *les célébrités*, *les sommités*, pouvait citer aussi *les incapacités*. « De toutes parts les incapacités ambitieuses s'élèveront du fond des bourgades aux premiers emplois de l'État. »

An. France, *Opinions de M. J. Coignard*, p. 125.

***incarcérable :**

« Nous étions la gent corvéable, taillable et tuable à volonté ; nous ne sommes plus qu'incarcérables. »

P.-L. Courier, 1^{re} lettre au réd. du *Censeur*, p. 19, 1^{re} col.

***incidentellement :**

« Les sentiments qui accompagnent les activités déployées... ne sont qu'incidentellement reconnus. » Guyau, *Probl. d'esthétique*, p. 16. — Ce texte est une traduction d'H. Spencer ; peut-être n'y a-t-il là qu'un lapsus qui s'expliquerait par la présence de l'adverbe anglais *incidentally*.

Cf. Fouillée, *L'Art, la Morale, la Religion*, d'après Guyau, p. 89, n. 2.

***incirconscriit :**

« Spectacle singulier que celui d'un prince qui, dans l'immensité de son pouvoir incirconscriit, se surveille, se limite, se jalouse! »

Martha, *Moral. sous l'Emp. romain*, p. 225, éd. in-8°.

***incivilisable :**

« S'il y avait en face l'une de l'autre deux races d'hommes, l'une civilisée, l'autre incivilisable, la seule politique devrait être d'anéantir la race incivilisable. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 339.

***incivilisé, ée :**

« Ils (les gens des basses classes) demeureraient sans industrie au milieu des prodiges des arts, et incivilisés dans un monde tout brillant de lumière. »

A. de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 196-7.

inclination (faire une) :

« Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi, je n'y songe point avec vous. »

Marivaux, *La surprise de l'amour*, II, 10.

***incohésion :**

« L'incohésion des parties révélerait l'imperfection de l'ouvrier. »

Monsabré, *Carême* 1873, p. 34.

incommensurabilité :

« Il y a nécessairement, entre ces deux termes, une sorte d'incommensurabilité logique. »

Boutroux, *Science et Religion*, p. 343.

***inconditionnel, elle :**

« Une *loi morale*... est par hypothèse inconditionnelle, irresponsable, et est censée nous parler du fond de l'absolu. »

Guyau, *Esquisse d'une morale*, p. 238.

***inconnaissabilité :**

« Spencer n'a pu maintenir cette... inconnaissabilité du premier principe où ses déductions le conduisaient. »

Boutroux, *Sc. et Rel.*, p. 114.

***incontradiction :**

« Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité. »

Pascal, *Pensées*, III, 17, p. 49, Havet, 1^{re} éd.

A. JOURJON.

CRONIQUE

Le présent fascicule devait s'ouvrir par un article important de géographie linguistique, où M. Dauzat étudie les noms de la guêpe et de la fourmi. Mais, comme cet article comporte des cartes en couleurs, les circonstances nous obligent à en ajourner la publication.

— Nous nous permettons de signaler à nos lecteurs les articles suivants :

Questions de grammaire : I. Compléments essentiels et compléments circonstanciels. — II. Le subjonctif après « si » (*Revue pédagogique*, avril 1917, p. 411).

Nomenclature grammaticale (*Revue universitaire*, juin 1917, p. 12).

— A la brève annonce que j'ai faite, dans le fascicule précédent, du *Traité pratique de prononciation française* de Maurice Grammont, j'ajoute que les chapitres sur l'accent et sur le rythme forment la partie tout à fait neuve du livre. Les questions qui y sont abordées sont étudiées là pour la toute première fois. On lira avec un vif intérêt l'analyse rythmique de plusieurs pages célèbres de grands écrivains, notamment de l'exorde de l'oraison funèbre de Henriette de France.

Stanislaw STRONSKI. — *La légende amoureuse de Bertràn de Born* (Paris, Champion, 1914, viii-201 p. in-8). —

Étude critique approfondie de la partie de l'ancienne biographie provençale des troubadours qui se rapporte à Bertran de Born. Dans mon « Rôle historique de Bertran de Born », j'avais cru pouvoir placer en 1179 le départ de Guillaume IV Taillefer pour la Terre Sainte ; un acte du cartulaire de Dalon, signalé par M. Stronski, p. 83, en note, confirme cette hypothèse. D'autres dates sont utilement rectifiées.

J. DÉSORMAUX. — *Allobroge* (Annecy, imprimerie Abry, 15 p. in-8). — Étude intéressante et bien documentée sur la signification jadis péjorative du mot *Allobroge*.

Paul CARRU. — *Le dialecte bressan et nos écrivains patoisants* (Bourg, imprimerie du « Journal », 1916, 15 p.), et *Tienno Grosset, récit historique en patois de Treffort*, texte patois et traduction (Extrait du *Bulletin de la Société des Naturalistes de l'Ain*, 1917, 11 p.).

L. CLÉDAT. — *Manuel de phonétique et de morphologie historiques du français* (Paris, Hachette, 1917, 282 p. in-16).

Bertha RUETSCHI. — *Die präfixbildung in Patois von Blonay* (Dissertation de l'Université de Bâle, 1917, 87 p. in-8).

Clovis BRUNEL. — *Documents linguistiques du Gévaudan* (Extr. de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, année 1916). — Abondante récolte de documents bien présentés et dont les particularités grammaticales sont méthodiquement classées.

Kr. NYROP. — *Nouvelles remarques syntaxiques sur le pronom indéfini « on »*. (Extr. du *Bulletin de l'Académie de*

Danemark, 1916, n° 4, p. 321-327.) — Fait suite aux Remarques signalées dans notre dernier fascicule.

A. JEANROY. — *Bibliographie sommaire des chansonniers provençaux, manuscrits et éditions* (Paris, Champion, 1916, VIII-89 pages, petit in-8). — Ce livre fait partie de la 2^e série (*Manuels*) des *Classiques français du moyen âge*. Préparé avec tout le soin dont l'auteur est coutumier, il est destiné à remplacer le manuel de K. Bartsch, incomplet et arriéré. C'est un grand service rendu aux études provençales.

L. CLÉDAT. — *Dictionnaire étymologique de la langue française* (Paris, Hachette, 1917, XVIII-686 p. in-16). — Nouvelle édition, entièrement revue, et contenant plusieurs centaines de mots qui ne figuraient pas dans les éditions précédentes.

Joseph ANGLADE. — Publications récentes de M. Anglade : *Poésies religieuses du XIV^e siècle en dialecte toulousain* (48 p. des *Annales du Midi*, 1917). — *Rapport sur l'institut d'études méridionales, années 1915-1916* (10 p. des *Annales du Midi*, 1917). — *Quatre poésies du troubadour Peire Guilhem de Tolosa, texte et traduction* (Toulouse, impr. Gay, 18 p., 1917). — *Las flors del Gay Saber* (19 p. du *Recueil de l'Académie des Jeux floraux*, 1917). — *Bibliographie de la Grammaire provençale* (Barcelone, Tip. l'Avenç., 23 p., 1917). — Sous presse : *Grammaire élémentaire de l'ancien français* (Paris, Colin).

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT, FRÈRES, IMPRIMEURS.

VERBES PRONOMINAUS

Les verbes dits pronominaus sont souvent appelés verbes réfléchis, mais une partie seulement méritent ce nom, ceus où l'action est vraiment « réfléchie », c'est-à-dire exercée sur lui-même par le sujet. C'est donc l'expression « verbes pronominaus » qui convient comme terme général.

En réalité il n'y a même pas de « *verbes pronominaus* », il n'y a que des verbes qui peuvent avoir un ou plusieurs *emplois* pronominaus. *Se mourir* n'est pas un autre verbe que *mourir* ; mais le verbe « mourir » s'emploie pronominalement avec une nuance particulière de signification. Il faut seulement remarquer que certains verbes, tels que *s'évader*, ont perdu aujourd'hui leur emploi non pronominal, ils sont non pas essentiellement mais uniquement pronominaus.

Au point de vue de la forme, l'emploi pronominal consiste à construire le verbe avec un pronom réfléchi, c'est-à-dire avec un pronom complément se rapportant à la même personne que le sujet (toujours *se* quand le sujet est de la 3^e personne) ¹.

Au point de vue du sens, il faut distinguer entre la vois pronominale des verbes transitifs et l'emploi pronominal des verbes intransitifs.

1. Les « locutions verbales », constituées par les verbes *laisser*, *faire*, etc., suivis d'un infinitif, peuvent aussi s'employer pronominalement. Quand on dit de quelqu'un « il s'est fait applaudir », il ne s'est pas fait, il ne s'est pas applaudi, il s'est « fait applaudir », le pronom réfléchi ne s'applique ni à l'un ni à l'autre des deux verbes, mais à la locution. Cf. ci-dessous, II, les locutions telles que « se croire malade ».

LA VOIS PRONOMINALE DES VERBES TRANSITIFS

(Valeurs *a*, *b*, *c*, *d*, du pronominal).

On distingue dans les verbes transitifs trois *vois* ou expressions de l'action (dans son rapport avec le sujet), la *vois* active, *il estime*, la *vois* passive, *il est estimé*¹, et la *vois* réfléchie ou pronominale, *il s'estime*.

La *vois* dite réfléchie se rapproche de la *vois* passive, car le sujet y est passif en même temps qu'actif : quand on *se vante*, on *vante*, et on *est vanté* ; l'idée passive domine même, et c'est ce qui explique d'une part l'emploi de l'auxiliaire *être* (*il s'est vanté*, au lieu de *il s'a vanté*²), d'autre part la réduction du sujet à un rôle purement passif dans certaines valeurs données à cette forme : quand le feu *s'éteint*, quand le blé *se vent*, le feu et le blé subissent l'action sans la produire ; l'agent de l'action reste indéterminé, l'action, au lieu de se réfléchir, est concentrée dans le sujet qui la subit (le feu *s'éteint*) ou n'est envisagée qu'en ce qui concerne ce sujet passif (le blé *se vent*).

La forme pronominale d'un verbe transitif marque donc que le sujet subit l'action, mais avec des modalités diverses :

a. L'action est subie par le propre fait du sujet, c'est la valeur normale, la valeur réfléchie : *il s'est baissé*, il *a baissé* lui-même, il a subi l'action qu'il a lui-même produite.

Un réfléchi peut être : direct, quand il est formé sur un transitif direct, *il se compromet* ; indirect, quand il est formé sur un transitif indirect, *il se nuit* ; direct ou indirect, sui-

1. Il y a des transitifs indirects qui peuvent s'employer au passif : vous *serez obéi*, vous *serez pardonné*.

2. L'emploi de l'auxiliaire *être* s'est étendu au verbe dont dépend le réfléchi à l'infinitif, quand le pronom précède ce verbe : il *a voulu se venger*, ou il *s'est voulu venger*.

vant le contexte, quand le verbe se construit avec deux compléments comme *donner* (quelque chose à quelqu'un), *il se donne* à tous, *il se donne* du bon temps ; enfin réciproque direct ou indirect, *ils se compromettent* l'un l'autre, *ils se nuisent* l'un à l'autre ¹.

Dans les pronominaus réciproques on introduit parfois le préfixe *entre-* pour préciser l'idée : *s'entr'aider*, *s'entre-choquer*, *s'entre-déchirer*, *s'entre-tuer*, etc. ².

a bis. Un pronominal réciproque peut engendrer, par corruption, un pronominal intransitif. On a dit d'abord « Pierre et Paul se battent (entre eux) », puis « Pierre *se bat* avec ou contre Paul » et absolument « Pierre *se bat* ». Dans ces derniers emplois, *se battre* n'est ni réciproque, ni réfléchi, Pierre ne se bat pas lui-même, le pronominal a la valeur d'un intransitif tel que *lutter*. Ainsi s'expliquent un certain nombre de pronominaus intransitifs ou transitifs

1. Un verbe non pronominal dont le sujet est au pluriel peut exprimer une action réciproque : « *nous usons* l'un de l'autre ». Mais, dans les *pronominaus réciproques*, l'idée de réciprocité résulte de la forme pronominale ; en ajoutant « l'un à l'autre » à *ils se nuisent*, on ne fait que développer l'idée exprimée par le pronom réfléchi, qui dès lors pourrait être supprimé : ils nuisent l'un à l'autre. (En revanche, le pronom réfléchi ne suffit pas quand il ne résulte pas nettement du contexte qu'il y a réciprocité et qu'il ne faut pas comprendre *l'un et l'autre à eux-mêmes*). Par conséquent, lorsqu'on dit « ils se plaignent l'un de l'autre », où *se* est indispensable et ne fait pas double emploi avec *l'un de l'autre*, le cas est tout différent. *Se plaindre de* est un pronominal tiré d'un ancien intransitif (valeur *e*), ce ne peut pas être un *pronominal réciproque*, bien qu'en fait, dans l'exemple donné, l'action soit réciproque comme dans « ils médisent l'un de l'autre ». Au contraire le réfléchi direct *se plaindre* (avoir de la pitié pour soi-même), tiré d'une valeur transitive de *plaindre*, peut exprimer la réciprocité en tant que pronominal lorsqu'on dit : « ils se plaignent l'un l'autre ».

2. Mais *s'entremettre*, quoique uniquement pronominal aussi, n'est pas un réciproque, c'est un simple réfléchi : se mettre entre, et non se mettre l'un l'autre.

amusé à cette représentation, il a éprouvé de l'amusement. On *se lasse* de l'attendre, on éprouve de la lassitude. Quand on *s'endort* et quand on *s'éveille*, on ne s'endort ni ne s'éveille soi-même, on entre dans l'état de sommeil ou on en sort.

Dans tous ces exemples le sujet est purement passif et il n'y a pas d'agent de l'action, personne n'éteint le feu qui « s'éteint », ni ne fane la fleur, ni ne tue le couvreur. L'action que subit le sujet est de celles qui peuvent être rendues par un intransitif pur et simple, comme lorsqu'on dit que le feu baisse ou meurt, que la fleur pâlit, etc.¹. Comparez avec les vrais réfléchis : il *s'est couvert* (de son chapeau), il s'est bien couvert lui-même ; il *s'est tué* de désespoir (ou en déchargeant maladroitement son arme) ; dans un accès de neurasthénie il est allé *se noyer* ; il *s'est amusé* à taquiner son camarade ; « *se lassant* à polir une rime » (Boileau), etc.

Il faut distinguer les réfléchis métaphoriques des pronominaux intransitifs : le soleil, qui *se lève* et *se couche*, se lève et se couche lui-même par figure ; mais le front qui *se couvre* de sueur ne se présente pas à notre esprit comme se couvrant lui-même, on a là un pronominal intransitif.

Toutefois, lorsque le pronominal est formé avec un verbe qui exprime l'idée de mettre quelqu'un dans tel ou tel état (moral), le sujet du pronominal intransitif est à moitié actif : celui qui *s'irrite* éprouve de l'irritation, mais il y contribue, il *se met* dans l'état de colère ; de même *s'inquiéter*, *s'attrister*, *s'offenser*, *se courroucer*, *se frapper*

1. Toutefois une même action peut être considérée de deux façons différentes : le plat qui tombe à terre *se casse* « tout seul », mais on dit aussi, en élargissant le sens du verbe, que la personne qui l'a laissé tomber *l'a cassé*.

(s'impressionner), etc. Ce sont des intransitifs mi-réfléchis ¹.

A noter que le participe passé des pronominaus est identique au participe passé des transitifs avec lesquels ils sont formés : *effeuillé* peut signifier « qu'on a effeuillé » ou « qui s'est effeuillé ».

c. L'action est subie non par le propre fait du sujet, mais par le fait d'un agent indéterminé, lorsqu'on dit : les moutons *se sont bien vendus*. Ils n'ont pas vendu eux-mêmes, ils ont subi l'action sans la produire, et par le fait d'agents qu'on ne veut pas indiquer ; on signale uniquement la vente elle-même, en négligeant les vendeurs et les acheteurs, comme lorsqu'on dit : la vente a été bonne.

C'est seulement cette valeur qui équivaut tout à fait à un passif : les moutons, qui *se sont vendus*, *ont été vendus*, tandis que, d'un feu qui *s'est éteint* (valeur *b*, intransitive) on ne peut pas dire qu'il *a été éteint*, ce qui impliquerait une intervention, l'existence d'un agent de l'action.

Un pronominal à valeur de passif peut toujours être remplacé, aux tens composés, par un passif proprement dit, mais l'inverse n'est pas vrai. La vois pronominale ne peut, aujourd'hui du moins, se substituer à la vois passive que lorsqu'on laisse indéterminés les agents de l'action, lorsque, en tournant par l'actif, le sujet serait *on* : *on a vendu les moutons*.

La forme pronominale du passif est particulièrement utile au présent, à l'imparfait et au futur, pour toute une catégorie de verbes ² ; en effet, tandis que *il est aimé* n'a

1. *S'ennuyer* est un pur intransitif, car il n'est pas formé sur le transitif *ennuyer*, mais sur l'ancien impersonnel « il m'ennuie », voy. ci-dessous, I.

2. Les verbes exprimant une action non prolongée, cf. notre *Revue*, tome XVII, page 23.

qu'une valeur temporelle, celle d'un présent passif, *il est vendu* peut signifier qu'on le vent actuellement (le programme *est vendu* à la porte, présent passif) ou qu'on l'a déjà vendu (participe passé passif joint au verbe *être*), dès lors il est commode de pouvoir rendre le présent par la forme pronominale *il se vent*, qui est nécessairement un passif (et non un réfléchi) quand le sujet n'est pas une personne ¹. Et de fait, quand la signification n'est pas précisée par un complément, *il est vendu* indique toujours qu'on a vendu l'objet ; si on le vent présentement, c'est la forme pronominale qui est employée.

Cette forme du passif est particulièrement usitée avec un sujet neutre : tout s'achète, tout se sait, cela se fait, se peut, se comprend, se voit, se connaît, se dit, se raconte, etc.

Comme le passif, le pronominal passif prend souvent la forme impersonnelle : *il s'est vendu* beaucoup de vin cette année.

c bis. On peut passer de la valeur passive du pronominal à la valeur intransitive : « cet objet *se trouve* à tel endroit » a d'abord signifié « *on trouve* cet objet », puis l'idée passive s'est effacée, et nous comprenons aujourd'hui : cet objet *est* à tel endroit.

d. Exceptionnellement, et par analogie avec les pronominaux formés sur des intransitifs (valeur *e*), la forme pronominale d'un verbe transitif direct peut avoir, avec une simple nuance de signification, la même valeur *active* que le verbe transitif. Il est normal qu'un transitif comme *éteindre* prenne, sous la forme pronominale, le sens de

1. Quand le sujet est une personne, la confusion possible avec un réfléchi empêche le plus souvent d'employer le pronominal passif.

« subir l'action sans la produire » (sens *b* ci-dessus) ; mais il est extraordinaire qu'un transitif comme *moquer*, qui signifiait « tourner en dérision », ait conservé sous la forme pronominale sa valeur active, en devenant simplement transitif indirect : *se moquer de*. Il doit y avoir là une analogie avec des verbes tels que *jouer*, dont la forme pronominale active, *se jouer de*, tout en provenant du transitif indirect « jouer de », paraît se rattacher à l'emploi transitif direct « jouer quelqu'un ». Par imitation de « il s'est joué de lui » à côté de « il l'a joué », on a pu dire « il s'est moqué de lui » comme « il l'a moqué ».

LES PRONOMINAUS FORMÉS AVEC DES VERBES INTRANSITIFS

(*Leur ressemblance avec les transitifs pronominaus à valeur intransitive*).

e. On a souvent donné aux intransitifs une conjugaison pronominale, particulièrement lorsqu'ils sont précédés de l'adverbe *en* ou lorsqu'ils commencent par le préfixe *es*, *é* (latin *ex*).

En aller, en fuir, en voler, l'impersonnel *en suivre, en retourner, en revenir, en courir* sont devenus : *s'en aller, s'enfuir, s'envoler, s'ensuivre, s'en retourner, s'en revenir, s'en courir*.

On dit *crier*, mais *s'écrier* ; *crouler* mais *s'écrouler* (à noter que dans les plus anciens exemples *crouler* et *écrouler* sont transitifs). On dit *jouer*, mais on a dit *s'élouer*, d'où *se réjouir* ; on dit *s'évader, s'évanouir* (ici le simple n'existe pas en français ¹). L'adverbe *en* (joint à des verbes de mouve-

1. Sauf cependant, pour *évader*, dans l'indicatif présent d'origine populaire *je vais*. *Évanouir* intransitif, sur lequel s'est formé le pronominal, a engendré en vieux français un transitif *évanouir*, au sens de « faire évanouir » ; mais ce n'est pas à ce factitif, quoi qu'en dise Ayer, qu'il faut rattacher le pronominal.

ment) et le préfixe *é* marquent le point de départ de l'action, et le pronom réfléchi, qui est une sorte de complément circonstanciel équivalant approximativement à « par soi », peut être considéré comme exprimant une idée qui s'accorde bien avec celle de point de départ : la mise en train de l'action par le sujet ; ainsi l'action du sujet peut être mise en relief dans les pronominaux issus d'intransitifs, tandis qu'elle s'efface en général dans les pronominaux intransitifs issus de transitifs. On peut donc interpréter *il s'écrit* par : il *se* met à crier (les dictionnaires définissent : pousser un cri *soudain*, mais l'idée de soudaineté vient du préfixe) ; *s'enfuir* = prendre la fuite, *se* mettre à fuir.

Il se meurt signifie : « il est en train de mourir » (et non pas sur le point de mourir, comme disent Littré et le Dictionnaire Général). L'idée est ici nettement incoative, et c'est pourquoi le pronom réfléchi qui l'exprime ne se joint qu'au présent et à l'imparfait, c'est-à-dire aux tenses par lesquels on se place pendant la durée de l'action ; cette idée, exprimée dans ce verbe par le pronom réfléchi et ailleurs par la syllabe incoative, est inconciliable avec l'idée du parfait : *il mourut, il est mort* n'ont pas de forme pronominale, pas plus qu'on ne trouve la syllabe incoative au parfait des verbes incoatifs latins et des verbes français qui en dérivent. Les verbes français n'ont pas non plus la syllabe incoative, ni *mourir* la forme pronominale, au futur.

Dans le pronominal intransitif et impersonnel « il s'en suit », *se* représente l'idée exprimée par *de soi* dans « il va de soi » (et *en* l'idée exprimée par *de là* dans « il suit de là »).

Les cas où le pronom réfléchi ¹ a une valeur appréciable

1. Bien entendu le pronom réfléchi est non seulement *se*, mais encore *me*, *te*, *nous*, *vous*, quand le sujet est de la même personne et du même nombre que ces pronoms.

sont plutôt rares. On peut seulement dire d'une façon générale que le pronom réfléchi joint à un verbe intransitif a une fonction de complément circonstanciel, insistant en quelque sorte sur le rôle du sujet, sur son intervention active ou passive. Mais il serait malaisé d'établir sans subtilité une nuance de signification entre l'ancien intransitif *taire*, par exemple, et notre pronominal intransitif *se taire* (le transitif *taire* est tiré de l'intransitif, sans avoir aucun rapport avec le pronominal). Les pronominaux formés sur des intransitifs étaient plus nombreux dans l'ancienne langue qu'aujourd'hui ; on trouve au moyen-âge *se dormir*, *se penser*, *se vivre*, *se gésir*, etc. et encore au XVII^e siècle : *se disparaître*, *s'éclater* (*éclater* était aussi transitif), etc.

Il n'y a aucune raison de séparer les intransitifs devenus pronominaux des transitifs pronominaux à valeur intransitive, car, au point de vue de leur signification, peu importe que le verbe soit par nature transitif (comme dans la valeur *b* de la vois pronominale, ci-dessus) ou intransitif.

La question de savoir si le pronominal intransitif a l'une ou l'autre de ces deux origines n'a qu'un intérêt historique et ne peut se résoudre que par les textes, qui, parfois, ne sont pas assez nombreux et assez anciens pour imposer une solution. *Se flétrir*, malgré les apparences actuelles, a sans doute été formé sur une ancienne valeur intransitive de *flétrir*. Avec, d'une part, une racine exprimant une qualité physique ou morale, et, d'autre part, un même suffixe verbal, la langue peut faire un verbe exprimant l'idée soit de recevoir cette qualité, soit de la donner : *blanchir* signifie à la fois devenir blanc et rendre blanc ¹, *baisser* signifie

1. Les deux valeurs peuvent s'être constituées indépendamment ou provenir l'une de l'autre. A l'origine, *croître* signifie exclusivement « devenir plus grand », sens qui a prévalu, mais après avoir engendré

devenir bas et rendre bas, et si des pronominaux intransitifs s'étaient greffés sur ces verbes, ils pourraient théoriquement provenir aussi bien de la valeur transitive que de la valeur intransitive. On a souvent le transitif, l'intransitif et le pronominal intransitif, par exemple les transitifs *finir*, *terminer*, *achever*, mener à sa fin, à son terme, au bout, les intransitifs *finir*, *terminer* (la chose *termina* en paix, COMMYNES, L.), *achever* (le 3^e acte ne peut *achever* chez Pulchérie, CORNEILLE), et *se finir* (vieilli), *se terminer*, *s'achever*, arriver à sa fin, à son terme, au bout. *Affaiblir*, rendre faible ; *affaiblir* intransitif (dans l'ancienne langue) et *s'affaiblir*, devenir faible ¹. *Noircir*, rendre noir ; *noircir* intransitif et *se noircir* (vieilli), devenir noir ².

Les pronominaux intransitifs sont souvent appelés essentiellement pronominaux ou, moins bien encore, essentiellement réfléchis, alors qu'ils ne sont réfléchis d'aucune façon. Le fait qu'un verbe aujourd'hui ne s'emploie pas autrement que sous la forme pronominale n'a rien de caractéristique, puisqu'en réalité il a toujours eu préalablement soit un emploi transitif, soit une valeur intransitive sans le secours du pronom réfléchi. On range aussi dans les essentiellement pronominaux ceus qui aujourd'hui

le sens factitif de : faire qu'un objet devienne plus grand, le rendre plus grand (M'ordonner du repos, c'est *croître* mes malheurs, CORNEILLE). Nous avons conservé les deux valeurs pour *casser* : casser la branche, et la branche casse ; ici c'est la valeur transitive qui est la plus ancienne ; la valeur intransitive a une extension moindre que le réfléchi intransitif *se casser*, car elle ne s'applique qu'à une rupture par tension ou pression (rectifier la définition des dictionnaires), une assiette qui tombe *se casse*, mais ne *casse* pas.

1. *S'affaiblir*, avec un nom de personne comme sujet, peut aussi être un véritable réfléchi ou un réciproque : il *s'affaiblit* en se privant de nourriture ; ils *s'affaiblissent* l'un l'autre en se faisant la guerre.

2. On a un pronominal passif dans « les souliers *se noircissent* avec du cirage », un réfléchi dans « il *se noircit* lui-même », un réciproque dans « ils cherchent à *se noircir* l'un l'autre ».

encore peuvent s'employer autrement, mais avec un sens plus ou moins éloigné ; c'est une complication de plus.

CONCLUSION

En réalité, il n'y a que trois catégories de pronominaus :

1° les réfléchis (dans lesquels entrent les réciproques), valeur *a* ci-dessus ;

2° les passifs, valeur *c* ci-dessus ;

3° les intransitifs¹. A noter que le pronominal intransitif (c'est-à-dire où le pronom réfléchi n'est pas complément d'objet) peut équivaloir à un transitif indirect, non pronominal, quand il appelle par sa signification un complément (indirect) d'objet : *se repentir de*², *se jouer de*, etc.

Les pronominaus intransitifs, quelle que soit leur origine, ont parfois un participe présent sans pronom régime, employé comme adjectif : un pécheur *repentant*, un homme *bien portant*. Il faut rapprocher de ces formes certains participes passés employés adjectivement : une fille *repentie*, un cheval *échappé*, un prisonnier *évadé*, un homme *évanoui*.

D'autre part, on a constaté souvent l'ellipse du pronom réfléchi à l'infinitif, après le petit nombre de verbes tels que *faire*, *laisser*, qui peuvent se construire avec un infinitif n'ayant pas le même sujet qu'eus : il faut l'envoyer *promener*, pour « l'envoyer *se promener* », il l'a fait *taire*, pour « il l'a fait *se taire* ». Dans ces locutions, rien n'indique *a priori* si l'infinitif appartient à un intransitif non pronominal ou à un pronominal qui a subi l'ellipse du pronom

1. Les intransitifs ou une partie d'entre eus sont dits parfois « pronominaus propres » ou « subjectifs », mais ces appellations sont équivoques.

2. On ne voit pas comment Ayer peut faire de *se repentir* un verbe originellement transitif.

réfléchi, ce qui peut induire en erreur sur la nature du verbe, et aussi contribuer à la formation d'un intransitif non pronominal (ci-dessous III).

Dans leur emploi pronominal les verbes subissent souvent des modifications de sens très intéressantes au point de vue sémantique, mais qui doivent être étudiées à part pour chaque verbe, en raison de leur grande diversité. Il y a lieu cependant de signaler quelques faits d'ordre général.

I. Des impersonnels exprimant un phénomène intellectuel ou moral comme le souvenir, l'ennui — *il me souvient*, *il m'ennuie* au sens de « j'éprouve de l'ennui », — peuvent se transformer en pronominaux, par imitation instinctive de locutions telles que *je me rappelle*, réfléchi indirect, *je m'inquiète*, intransitif mi-réfléchi, où la personne, siège du phénomène, est présentée à la fois comme active et passive. De là « je me souviens, je m'ennuie »¹, qui ont été à l'origine d'aussi graves incorrections que serait aujourd'hui « je me tarde de le voir » au lieu de « il me tarde de le voir ». Ces verbes rentrent ainsi dans la catégorie des pronominaux intransitifs.

II. Dans les expressions telles que « *il se dit* malade », si l'on isole le verbe avec les pronoms, l'analyse de la forme pronominale est impossible, ce n'est assurément ni un intransitif ni un passif, et on ne saurait y voir non plus un réfléchi, car que dit-il ? Il ne dit pas lui-même, il dit « soi être malade », le compliment direct de *dire* est une proposition infinitive elliptique dont le pronom réfléchi est le sujet. Il faut dès lors considérer le verbe comme formant avec l'adjectif (prédicat de la proposition infinitive elliptique) une locution verbale, la locution « dire malade ».

1. On a les deux formes chez Molière : « Vous ennuyait-il ? — Jamais je ne m'ennuie ». (*Femmes savantes*, II, 6).

C'est cette locution, et non le verbe isolé, qui peut être qualifiée de réfléchie quant on y joint le pronom réfléchi : qui *dit-il malade* ? Soi-même. On dit de même : se déclarer satisfait, se confesser coupable, se savoir connu, se croire menacé, se rendre sympathique, etc.

Cf., page 82, note 1, les locutions telles que « se laisser entraîner ».

III. De même qu'un intransitif peut produire un pronominal, un pronominal peut de son côté engendrer un intransitif non pronominal. *Partir* est à l'origine un transitif qui avait le sens de séparer ; le réfléchi direct *se partir de* (= se séparer de), par l'oubli de son mode de formation, a pris la valeur d'un pronominal intransitif, et, par imitation des couples du vieux français *dormir* et *se dormir*, *penser* et *se penser*, etc., on est arrivé à dire aussi *se partir* et *partir* intransitif, et ce dernier a fini par se substituer complètement au pronominal qui lui avait donné naissance. *Se promener* (voy. *a quater*) a engendré de même l'intransitif vieilli *promener*, peut-être aussi sous l'influence des locutions *faire promener*, *envoyer promener*, signalées plus haut.

Nous donnons ci-dessous, dans l'ordre alphabétique, la liste des pronominaux intransitifs de diverses origines¹ dont il a été question dans les considérations générales qui précèdent :

s'achever (*e*), s'affaiblir (*e*), s'agrandir (*b*), s'amuser (*b*), s'attrister (*b*),

se battre (*a bis*),

se casser (*b*, cf. *e* en note), se cogner (*b*, en note), se conduire (*a quater*), se confesser, devant adj. (II), se courroucer (*b*), se couvrir (*b*), se croire, devant adj. (II),

1. Origines *a bis*, *ter* ou *quater*, *b*, *c bis*, *d*, *e*, I, II, III. — Quant aux valeurs *a* et *c*, ce sont les significations normales, qu'il est superflu de relever.

se déclarer, devant adj. (II), se dire, devant adj. (II),
 se diriger (*a* quater), se disparaître (*e*), se dormir (*e*),
 s'éclater (*e*), s'éclore (*e*), s'écrier (*e*), s'écrouler (*e*), s'ef-
 feuiller (*b*), s'égoutter (*e*), s'en-aller (*e*), s'en-courir (*e*), s'en-
 dormir (*b*), s'enfuir (*e*), s'ennuyer (I, et *b* en note), s'en-
 retourner (*e*), s'en-revenir (*e*), s'ensuivre (*e*), s'entendre
 avec (*a* bis), s'entretenir avec (*a* bis), s'éteindre (*b*), s'éva-
 der (*e*), s'évanouir (*e*), s'éveiller (*b*),
 se fâcher avec (*a* bis), se faner (*b*), se finir (*e*), se flétrir
 (*e*), se frapper (*b*),
 se gésir (*e*),
 s'inquiéter (*b*), s'irriter (*b*),
 se jouer (*d*),
 se lasser (*b*),
 se moquer (*d*), se mourir (*e*),
 se noircir (*e*), se noyer (*b*),
 s'obscurcir (*b*), s'offenser (*b*),
 se partir (III), se penser (*e*), se porter (*a* ter), se pro-
 mener (*a* quater et III),
 se quereller avec (*a* bis),
 se rencontrer avec (*a* bis), se rendre, dev. adj. (II), se
 répandre (*b*), se repentir (*e*), se rouiller (*b*),
 se savoir, devant adj. (II), se servir de (*a* ter), se sou-
 venir (I),
 se taire (*e*), se terminer (*e*), se troubler (*b*), se trouver
 (*c* bis), se tuer (*b*),
 s'user (*b*),
 se vivre (*e*), se vouër (*b*).

L. CLÉDAT.

DE L'ANALOGIE

DANS LA LANGUE DE CORNEILLE ¹

BUT DE CETTE ÉTUDE

La langue de Corneille a été, de tout temps, l'objet de nombreuses et de vives critiques. Les unes portaient sur les termes dont Corneille passait pour être le créateur ; d'autres sur la syntaxe ; d'autres enfin sur les alliances de mots et sur le style. Nous savons aujourd'hui que penser de Corneille créateur de mots : une étude plus approfondie de notre langue au Moyen Age, au xvi^e siècle, et au commencement du xvii^e, a permis de retrouver dans les œuvres de ses prédécesseurs la plupart de ceux dont on lui attribuait la paternité : Corneille, en ce qui concerne le vocabulaire, a peu, voire même n'a rien créé ; il n'a fait que ressusciter. Quant aux particularités de sa syntaxe, elles sont signalées dans l'Introduction et la Préface qui précèdent

1. Ce travail est un « mémoire » présenté en 1906 par M. L. Vuillard à la Faculté des Lettres de Besançon pour l'examen du diplôme d'études supérieures, et qui m'avait été signalé à juste titre par mon collègue M. Droz comme digne de l'impression. J'avais prié l'auteur, devenu étudiant de l'Université de Lyon, puis professeur de l'enseignement secondaire, d'y faire quelques retouches dont il n'a pas eu le loisir de s'occuper. Je me ferais scrupule d'y rien changer, aujourd'hui que le jeune maître a disparu comme tant d'autres sur le champ de bataille. S'il nous revient un jour, car tout espoir de le retrouver n'est pas perdu, il verra dans notre empressement à faire profiter le public de son étude un légitime hommage à sa vaillance et à son labeur.

L. C.

le *Lexique de la langue de Corneille*, par Marty-Laveaux (Corneille, Edition des Grands Écrivains, t. XI et XII), dans la préface du *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue au XVII^e siècle en général* par Godefroy. Voir aussi les remarques disséminées dans ce même ouvrage ; les renseignements que l'on y pourra puiser sont précis, et, croyons-nous, à peu près complets.

Il n'en est pas de même des alliances de mots propres à Corneille et si fréquentes dans ses œuvres. Elles n'ont jamais été, à notre connaissance, l'objet d'une étude spéciale, et c'est cette lacune que nous nous proposons de combler ici.

Parmi les reproches que l'Académie, dans ses « Sentiments sur le *Cid* » a adressés au style de Corneille, il en est qui présentent, à ce propos, un vif intérêt :

Epargne ma honte.

« Cela ne signifie rien, dit-elle, car honte n'est pas bien pour pudeur ou modestie. »

(*Cid*, IV, 3.)

Rétablit leur désordre.

« On ne dit point rétablir le désordre, mais bien rétablir l'ordre. »

(*Cid*, IV, 3.)

Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.

« Résister contre un mot n'est pas *bien parler* français ; il eût pu dire s'obstiner contre un mot. »

(*Cid*, III, 6.)

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

« Il (Corneille) passe mal d'une métaphore à une autre et ce verbe rompre ne s'accommode pas avec feux. »

(*Cid*, III, 4.)

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre. Celles-ci, pensons-nous, suffiront à nous montrer quel a été l'un des principaux griefs de l'Académie contre la langue de Corneille. Jaloux du rôle que lui avait confié son fondateur, soucieuse de conserver à notre langue toute sa pureté, elle conteste la propriété des termes employés par l'auteur du *Cid*. La langue de ce dernier ne lui paraît pas assez saine, ni assez polie ; elle n'est pas celle d'un honnête homme qui se plie aux caprices de l'usage ; pour employer une expression de Vaugelas, elle n'est pas assez « chaste en ses locutions » ; elle est originale, libre, hardie. Nous dirions volontiers, sans vouloir faire un jeu de mots, qu'elle n'est pas suffisamment « académique ».

Dans le « Commentaire » de Voltaire, mêmes reproches, mêmes condamnations, lancés au nom du même principe, portant parfois sur les mêmes expressions ou sur des expressions analogues, et concernant non plus une seule pièce mais l'œuvre presque entière de Corneille : « Barbarisme (de phrase) ; — solécisme ; — cela n'a jamais été français ; — cela n'est pas d'un français pur ; — expression impropre et vicieuse », tels sont les jugements que l'on rencontre à chaque page. Une dernière critique enfin, qui explique et comprend les précédentes : « tel mot ne convient pas à tel autre mot ».

Certes, il est à ces condamnations si nombreuses plusieurs raisons. Il serait possible, par exemple, d'invoquer le caractère composite de la langue de Corneille, qui contient des latinismes de substantifs, d'adjectifs, d'adverbes, de prépositions, de syntaxe ; — des archaïsmes ; — des emprunts fréquents aux écrivains du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e, aux auteurs italiens et espagnols ; — des provincialismes aussi. Mais la cause principale est à nos yeux que Corneille a été l'un des écrivains les plus personnels de

notre littérature classique. Ses œuvres présentent les caractères distinctifs de notre langue au xvii^e siècle ; elles renferment aussi, semble-t-il, de nombreux idiotismes cornéliens. L'Académie d'abord, Voltaire ensuite, ont jugé ces idiotismes d'après l'usage, la première d'après celui de la bonne société au xvii^e siècle, le second d'après celui du xviii^e. Ils y ont vu tous deux des tournures irrégulières, incorrectes, obscures, causées par l'ignorance ou produites par le caprice du poète, et ils en ont blâmé le plus grand nombre sans en rechercher l'explication ou la clef.

Cette clef cependant nous paraît exister. En examinant de près quelques-uns de ces idiotismes cornéliens, il nous a semblé que s'ils étaient les fruits spontanés du génie de Corneille, ils n'avaient pas été créés au hasard, mais pour la plupart dérivait d'un même procédé ou d'une même loi de formation : l'analogie.

C'est ce procédé que nous avons l'intention d'étudier dans ce mémoire. Nous ne nous faisons pas illusion sur le caractère des conclusions auxquelles nous pourrions arriver. Nécessairement elles seront relatives. Si complète que soit la connaissance de notre langue au Moyen Age et au xvi^e siècle, si avancés que soient sur ces époques les travaux lexicographiques, il est bien difficile, il serait bien téméraire d'attribuer avec assurance à un écrivain une expression, un tour, qu'on n'a pas encore rencontré.

Nous ne prétendons pas non plus retrouver toujours la marche de la pensée du poète dans les rapports analogiques que nous avons essayé d'établir entre les locutions consacrées et celles qui nous ont paru propres à Corneille. Une métaphore est une sorte de raisonnement qui repose sur l'analogie ; elle est, peut-on dire, à l'art de parler ce que le syllogisme est à l'art de penser. Mais si, pour reconnaître la justesse d'un jugement un peu compliqué, il est

possible de le réduire à la forme d'un raisonnement simple, il n'est pas toujours facile de ramener une métaphore aux différentes parties qui la composent. Les métaphores peuvent, en effet, se présenter sous de nombreuses figures ; un ou plusieurs des termes primitifs ont pu être transformés ou supprimés et les rapports entre les extrêmes n'apparaissent pas clairement. Ici encore, nous ne pourrions être affirmatifs ; les explications que nous donnons sont, croyons-nous, les plus vraisemblables et les plus naturelles ; vraisemblable aussi et naturelle, la loi que nous en inférons. Mais là s'arrête notre ambition.

Quant aux exemples que l'on trouvera réunis dans cette étude, nous avons, pour les recueillir, dépouillé toutes les œuvres de Corneille. Nous l'avons fait avec conscience, sinon toujours avec bonheur. Ajoutons toutefois que les lexiques de Godefroy et de Marty-Laveaux, en particulier, nous ont été d'un grand secours ; nous y avons trouvé un certain nombre d'exemples que nous avons omis, mais qui étaient semblables à d'autres déjà rencontrés et notés ; ils nous ont aussi et surtout puissamment aidé en nous permettant, grâce aux nombreuses citations qu'ils contiennent d'écrivains antérieurs ou contemporains, de rapporter à Corneille avec plus de sûreté les tours et les locutions qui lui sont propres. Mais la lecture de ses œuvres est et reste le fond même de ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de P. Corneille (Édition des Grands Écrivains, publiée sous la direction de A. Régnier), par Marty-Laveaux. Paris, Hachette, 1862.

Lexique de la langue de Corneille, par Marty-Laveaux (t. XI et XII de l'édition précédente).

Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général, par Godefroy. Paris, 1862.

Somaize, *Dictionnaire des Précieuses* (1661), édition Livet. Paris, 1856.

Furetière, *Dictionnaire universel*. Rotterdam, 1690.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, Coignard, 1694, in-8°, réimpression (1901) en fac-simile, par Paul Dupont.

Dictionnaire universel français-latin de Trévoux. Paris, 1752.

Littré, *Dictionnaire de la langue française*. Paris, 1873.

Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*. Paris.

Génin, *Lexique de la langue de Molière*. Paris, 1846.

Livet, *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps*. Paris, 1895, in-8°.

Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Racine* (Edition des Grands Ecrivains).

Vaugelas, *Remarques sur la langue française* (1647), Edition Chassang. Paris, in-8°, 2 vol.

Abbé d'Olivet, *Remarques sur la langue française*. Paris, 1783, Barbou, in-12.

Lafaye, *Synonymes français*. Paris, Hachette, 1841.

Livet, *Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs littéraires du XVII^e siècle*. Paris, 1859, in-8°.

Livet, *La Grammaire française et les Grammairiens au XVII^e siècle*. Paris, 1859, in-8°.

Haase, *Syntaxe française au XVII^e siècle* (traduction Otbert). Paris, 1898, in-8°.

Vernier, *Voltaire grammairien et la grammaire au XVIII^e siècle*. Paris, 1888 ; thèse.

Roy, *La Vie et les Œuvres de Ch. Sorel*. Paris, 1891 ; thèse.

I

LE ZEUGMA, PREMIER STADE DES IDIOTISMES CORNÉLIENS

Il est dans toutes les langues des éléments morts, des tours, des expressions, consacrés et figés. L'usage, en effet, a peu à peu délimité le sens des mots ; il a séparé ceux qui étaient voisins et semblaient se confondre ; chaque terme a fini par avoir sa propriété, son emploi spécial, connu et convenu, sa fonction particulière, sa valeur constante et bien définie. Tel verbe, par exemple, ne peut avoir comme complément que tel substantif abstrait qui ne saurait être remplacé par un synonyme ou un analogue éga-

lement abstrait ; tel autre ne se construit qu'avec un nom abstrait et n'admet pas un nom concret de sens analogue, ou inversement ; etc.

On dit : prendre jour ;
on ne peut dire, ou du moins l'usage n'admet pas que l'on dise : prendre journée.

On dit : tirer de péril ;
ce ne serait pas bien parler français que de dire : ôter de péril.

Il existe toutefois une figure de syntaxe, le zeugma, dont les auteurs de toutes les époques et de tous les pays se sont servis et se servent encore, et grâce à laquelle ils peuvent atténuer la rigidité de la langue dans laquelle ils écrivent.

Le zeugma consiste à employer deux ou plusieurs termes dans un rapport qui convient seulement à l'un de ces termes ; c'est une sorte d'ellipse par laquelle, dans une proposition, on sous-entend non pas un mot exprimé dans une autre, mais un mot de sens analogue, le mot exprimé ne convenant en réalité qu'à la proposition dans laquelle il se trouve.

Les exemples de zeugma sont fréquents dans l'œuvre de Corneille. Les suivants sont particulièrement intéressants, parce que plus hardis ; ils ne nous permettent de saisir sur le vif le procédé de Corneille :

« Prêter l'œil et l'oreille » :

Même notre grand roi, ce foudre de la guerre
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil et l'oreille au théâtre français.

(*Illus. comique*, V, 5.)

« Faire la loi à un devoir et à une perte » :

Mon devoir est trop fort et ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi,
Que celle du combat et le vouloir du roi.

(*Cid*, V, 4.)

« Un espoir qui abandonne un cœur et un bras » :

Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.

(*Psyché*, II, 4.)

« Ouvrir à quelqu'un son âme et ses déplaisirs » :

Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.

(*Cid*, III, 3.)

Comme on le voit, dans toutes ces locutions, l'un des deux compléments est le terme ordinaire, consacré, l'autre est un synonyme ou un analogue abstrait ou métaphorique.

C'était là un premier stade. Corneille est allé plus avant dans cette voie ; il a poussé plus loin ce procédé, et a supprimé celui des termes qui, semblait-il, était nécessaire, celui qui amenait et sauvait l'autre. Il a ainsi brisé ces faisceaux que l'usage ne permet ni de rompre ni de modifier dans leurs éléments ; il a étiré, ployé sa langue. Et il l'a fait, le plus souvent, en observant les règles de la raison et de la logique, sans s'éloigner du génie de notre race, sans manquer à la loi qui a toujours présidé et préside encore à la formation ainsi qu'à l'évolution de toute langue.

Il est possible, en effet, d'expliquer la plupart des idiosmes cornéliens, quand on s'est rendu compte de ceci :

Corneille emploie librement, dans toutes les locutions et toutes les tournures, aussi bien que le terme propre et accrédité, et selon les mêmes rapports, les équivalents, les synonymes et les analogues.

Tel est l'ordre que nous nous proposons de suivre dans ce travail. Inutile d'ajouter que les divisions que nous y avons apportées ne sont pas absolues, et que les différents chapitres qui composent cette étude ne sauraient être comparés à des compartiments que séparerait des cloisons étanches et qui n'auraient aucun rapport entre eux. Souvent, peut-être, tel exemple que nous avons fait rentrer dans telle catégorie pourrait, sinon tout aussi bien, du moins avec quelque raison, appartenir à une autre.

· II

ÉQUIVALENTS

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant le ou les termes accrédités par un équivalent :

a) Substantif remplacé par infinitif ou proposition infinitive.

b) Infinitif ou proposition infinitive remplacé par un substantif.

a)

Substantif remplacé par infinitif ou proposition infinitive :

On dit: courir à sa vengeance.

Corneille: courir à se venger.

Ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion couraient à leur vengeance.
(*Hér.*, V, 6.)

Si je ne puis fléchir, je cours à me venger.
(*Andr.*, V, 1.)

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorsqu'on s'y voit forcer par son propre danger.
(*Pompée*, V, 1.)

On dit en parlant d'une personne qu'elle est un exemple de courage, de vertu. On dit aussi : J'ai pour me diriger de nombreux exemples de... (+ substantif).

Corneille :

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point.

(*Don Sanche*, Epître.)

Cf. Bossuet, *Hist. Univ.*, I, 7 : « Les Mèdes donnèrent à tous les sujets de ce prince efféminé l'exemple de le mépriser. »

b)

Infinitif ou proposition infinitive remplacé. par substantif :

« Donner lieu de » (+ substantif).

... Ce malheur me rend un favorable office
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service.
(*Menteur*, I, 2.)

Voltaire : « Lieu d'un service » n'est pas français. On donne « lieu de rendre service ».

Il n'est aucun de nous à qui sa violence.
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance.
(*Hér.*, IV, 6.)

Voltaire : « Solécisme ». — Godefroy (*Lexique de la langue de Corneille*) : « L'analogie n'a-t-elle pas pu autoriser le poète à compléter l'idée de « donner lieu de » par un substantif comme on la complète par un infinitif, lequel au fond équivaut à un substantif ? »

« Avoir lieu de » (+ substantif) :

Je n'aurai plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'était que je ne puis sortir d'ingratitude.
(*Soph.*, II, 2.)

Nous avons donc bien lieu d'une douleur profonde.
(*Imitation*, IV, 253.)

Il serait possible aussi d'expliquer cette locution par l'analogie de : avoir *l'occasion* de...

« Trouver lieu de » (+ substantif) :

Dans les délibérations d'Etat où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue.
(*Corneille*, 1^{er} discours.)

On dit : sur le point de combattre.
Corneille : sur le point du combat.

Du moins de Lélius la prudence inquiète
Sur le point du combat nous envoie un trompette.
(*Soph.*, I, 1.)

Cf. Massillon (*Panégyrique de saint Louis*) : « Comme autrefois Moïse sur le point de sa mort. »

III

SYNONYMES

a)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant un substantif par un synonyme.

On dit : prendre jour.

Corneille : prendre journée ¹.

... Quand elle (Camille) sut qu'on avait pris journée
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

(*Horace*, I, 1.)

On dit : prendre querelle.

Corneille : prendre débats.

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont pris quelques soldats.

(*Pompée*, IV, 2.)

Variante : « ... ont eus ... »

On dit : gagner une bataille.

Corneille : gagner un combat.

Chaque jour, chaque instant, entasse pour ma gloire
Lauriers dessus lauriers, victoire sur victoire.
Le Prince pour essai de générosité
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

(*Cid*, I, 4, variante. Edit. 1637 à 1656.)

1. Voltaire : « On prend jour et on ne prend point journée, parce que jour signifie temps et que journée signifie bataille. »

Scudéry avait critiqué ce tour; l'Académie confirma son jugement: « L'observateur, dit-elle, a repris cette façon de parler avec quelque fondement, parce qu'on ne saurait dire qu'improprement: gagner des combats. »

Corneille, dans l'édition de 1660 (et non, comme le dit Godefroy, dans la 2^e édition, 1637), sacrifia l'expression « gagner des combats » et changea ainsi le passage tout entier :

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le Prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.

On dit: livrer un combat.

Corneille: livrer une guerre.

Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre.
(*Pol.*, IV, 2.)

On dit: mettre en lumière.

Corneille: mettre en jour.
mettre en lustre.

Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser !
Et que, pour mettre en jour ces compliments frivoles,
Il sait bien ajuster ses vœux à ses paroles.
(*Gal. du Pal.*, IV, 1.)

Cf. La Motte-Houdard: « Pour mettre encore mieux en jour notre impuissance à juger de l'expresssion d'Homère... »

(*Disc. sur Homère.*)

Il semble que ce soit un maître qui ait voulu mettre en lustre les efforts de son écolier.

(*Poés. div.*)

Corneille dit aussi « mettre en éclat », pour signifier mettre dans une position brillante :

Je lui dis qu'en éclat j'avais mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom et ma patrie.
(*Œd.*, V, 2.)

Godefroy : « L'expression paraît singulière » :
Celle-ci paraît plus singulière encore :

Mettre en éclat = célébrer avec pompe.

Allons mettre en éclat cette grande journée
Et montrer à ce peuple heureusement surpris
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.
(*Perth.*, V, 5.)

On dit : couvert de gloire.

Corneille : couvert de louange.

Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.
(*Hér.*, IV, 3.)

Voltaire : « Cela n'est pas français... ; on ne peut dire couvert de louange comme on dit couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte. Pourquoi ? C'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers semblent environner un homme, le couvrir. La gloire couvre de ses rayons ; les lauriers couvrent la tête ; la honte, la rougeur couvrent le visage ; mais la louange ne couvre pas. » En réalité, le mot louange, ainsi employé au singulier, avait, au XVII^e siècle, un sens très rapproché du mot gloire ; il signifiait non seulement les éloges, mais aussi la réputation, la renommée ; latin *laus*. Cf. Nicot : « Louange qu'on acquiert par bien faire, gloria. » Dès lors, pourquoi

ne pas dire : couvert de louange, comme on dit : couvert de gloire ?

On dit : agir de ruse.

Corneille : agir d'industrie.

Voyez s'il faut agir de force ou d'industrie.

(*Soph.*, II, 2.)

On dit : agir de force.

Corneille dit aussi : agir de puissance absolue.

Sa mère peut agir de puissance absolue.

(*Mélite*, II, 4.)

Agissez donc, Seigneur, de puissance absolue.

(*Perth.*, IV, 3.)

b)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant un verbe par un synonyme.

On dit : forcer quelqu'un à :....., pour signifier contraindre par la force, par la violence.

Corneille dit d'une manière plus énergique :

violenter quelqu'un à...

Je ne puis m'y résoudre, un reste de pitié

Violente mon cœur à des traits d'amitié.

(*Clit.*, III, 1.)

Et d'une manière analogue :

se violenter à...

Mais ce qui m'en déplaît et qui me désespère,

C'est de perdre la sœur pour éviter le frère,

Et me violenter à fuir ton entretien,

Puisque te voir encor, c'est m'exposer au sien.

(*La Place Royale*, I, 1.)

Non qu'à trahir l'amour je ne me violente.

(*Tite*, I, 2.)

Exiler quelqu'un, c'est l'éloigner de son pays avec défense d'y rentrer.

Corneille dit :

S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet insolent vainqueur.

(*Toison*, IV, 2.)

c'est-à-dire : éloigne de mes yeux et qu'il ne m'apparaisse plus.

Tous nos vieux différends de leur âme exilés.

(*Rod.*, V, 1.)

Racine a dit d'une manière analogue :

Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(*Bér.*, V, 5.)

Cf. aussi Voltaire :

Je verrai les soupçons exilés de mon cœur

(*Mérope*, III, 6.)

On dit : employer, et, avec un sens plus fort, exercer son éloquence, son esprit à ... On dit aussi : employer ses soins à....., mais non pas les exercer.

Corneille : exercer ses soins à...

N'exerce plus tes soins à me faire endurer.

(*Gal. du Pal.*, IV, 4.)

On dit : précipiter un roi d'un trône.

Corneille : le jeter d'un trône.

Il (Auguste) peut faire trembler la terre sous ses pas,
Jeter un roi d'un trône et donner ses États.

(*Cinna*, III, 4. Editions 1643-1660.)

Les éditions de Corneille portent à partir de 1663 :

Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône et donner ses États.

Voltaire : « Mettre hors est moins énergique que jeter... Pourquoi ne dirait-on pas : jeter du trône ? On dit bien : jeter du haut du trône ; en tout cas « chasser » eût été mieux que mettre hors. Quelquefois en corrigeant on affaiblit. »

On dit : mettre quelqu'un en fuite.
Corneille : jeter en fuite.

Tous ont fondu sur lui sans le jeter en fuite ;
À peine en m'y jetant moi-même je l'évite.
(*Clit.*, II, 1.)

On dit : mettre en péril.
Corneille : exposer en péril.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour nous venger des moyens plus aisés.
(*Clit.*, II, 3.)

Heureux couple d'amants que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble !
(*Clit.*, II, 6.)

Cf. Fénelon, *Téléme.*, IV : « Je lui dis ingénument en quel danger ma jeunesse avait été exposée. »

On dit : livrer un combat, une bataille.
Corneille : donner combat, donner bataille.

Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;
 Il lui donna bataille où mille beaux exploits...
 (*Rodog.*, I, 1.)

Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
 Si justement acquis à son premier vainqueur !
 (*Pol.*, V, 3.)

Du Ryer avait déjà dit :

Résous-toi donc, Porsenne, en ce péril extrême,
 De donner chaque instant des combats pour toi-même.
 (*Scévole*, IV, 6.)

Et M^{me} de Maintenon dira plus tard :

Si les ennemis veulent une bataille, elle est donnée présentement.

Une personne sur le point de choisir entre deux objets ne sait pour lequel se décider. On dit qu'elle hésite entre ces deux objets. L'hésitation dans l'acte provient du doute dans la pensée.

Corneille dira : douter entre.

Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi
 Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
 (*Attila*, II, 1.)

Racine a dit aussi par analogie : douter de... (suivi d'un infinitif), comme on disait : hésiter de...

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter.
 (*Athalie*, III, 4.)

IV

ANALOGUES

a)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant un substantif abstrait par un analogue abstrait.

On dit : épargner la faiblesse, la douleur, la peine de quelqu'un. L'homme qui éprouve de la honte est affligé, il peine. D'où :

Corneille : épargner la honte.

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte.

(*Cid*, IV, 3.)

Académie (Sentiments sur le *Cid*) : « Cela ne signifie rien, car honte n'est pas bien pour pudeur ou modestie. »

On dit : apaiser la colère de quelqu'un.

Corneille : apaiser la crainte :

Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.

(*Polyeucte*, I, 1.)

Voltaire : « On apaise la colère et non la crainte. »

Corneille dit aussi : abaisser sa haine, sa colère.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité ;

De moment en moment son âme plus humaine

Abaisse sa colère et rabat de sa haine.

(*Médée*, III, 1.)

On dit : quitter un espoir.

Corneille : quitter un refus.

Quittez pour votre bien ces fantasques refus.

(*Gal. du Pal.*, IV, 10.)

On dit : dompter sa colère, ses passions.

Corneille : dompter sa vengeance ; car la vengeance est un sentiment, une passion ; on s'y abandonne, on y résiste, on la dompte ; parfois après avoir été comprimée, elle éclate.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'un ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher ;
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate.
(*Psyché*, II, 4.)

On espère un bien ; on craint un mal ; espérance et crainte se rapportent à l'avenir. On dit qu'un espoir est déçu ; une frayeur pourra l'être aussi :

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue
Cette frayeur mortelle heureusement déçue.
(*Psyché*, II, 2.)

« Trompé » s'emploie en parlant de sentiments qui ne réalisent pas leur objet. On dit en particulier : un espoir trompé, une attente trompée.

Corneille dit : une haine trompée.

La conjuration s'en allait dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée.
(*Cinna*, III, 4.)

Il dit aussi et dans le même ordre d'idées : tromper une envie.

Mon âge a trompé ma généreuse envie.
(*Cid*, I, 5.)

une peur qui se trompe.

Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper.
(*Pol.*, III, 1.)

On dit : rendre la paix.

Corneille : rendre le salut public.

Le péril dont Rodrigue a su vous retirer
Et le salut public que vous rendent ses armes
A moi seule aujourd'hui souffrent encor des larmes.

(*Cid*, IV, 2.)

On disait au xvii^e siècle qu'un désir, un souci tournaient de tel ou tel côté.

Corneille a dit d'une façon qui semble particulière : des frayeurs qui tournent.

Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

(*Psyché*, III, 2.)

On dit : condamner à la mort, au supplice. Respirer une haleine empoisonnée est un supplice. D'où Corneille : condamner à une haleine empoisonnée.

Le ciel m'a seule condamnée
A son (= du monstre) haleine empoisonnée.

(*Psyché*, II, 2.)

Remettre une chose au choix d'un autre, c'est en quelque sorte la mettre en sa puissance. D'où :

Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée.

(*Pol.*, II, 2.)

La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix.

(*Attila*, V, 5.)

On dit qu'une personne a du pouvoir, de l'influence sur une autre. Corneille dit par analogie : avoir de la croyance sur quelqu'un, pour signifier : inspirer de la confiance.

Si j'avais eu sur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'aurait livré ce précieux dépôt.

(*Toison*, I, 5.)

On dit : couvrir quelqu'un d'injures.

Corneille : couvrir d'indignités.

Quoi ! j'ai su jusqu'ici cacher tes lâchetés,

Et tu m'oses couvrir de ces indignités.

(*La Veuve*, V, 9.)

b)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant un substantif concret par un analogue concret, un substantif concret par un analogue abstrait, ou réciproquement.

Dictionnaire de l'Académie (1694) : « Conclure une affaire, un traité, un marché, un mariage, une paix. »

Corneille : conclure une guerre.

Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre.

(*Horace*, I, 2.)

conclure un dessein.

Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.

(*Cinna*, I, 3.)

Voltaire (*Commentaire sur Corneille*) : « Le mot dessein ne convient pas à conclure. On conclut une affaire, on consomme un dessein, on l'exécute, on l'effectue. » Et Voltaire propose de remplacer le verbe conclure par le verbe remplir. — Critique juste, mais correction malheureuse, ainsi que le remarque Marty-Laveaux.

Déchoir, c'est tomber d'un rang, d'un état supérieur : On déchoit d'un privilège, d'un droit.

Corneille dit par analogie : être déchu d'une espérance,

car on espère un bien que l'on ne possède pas, une situation supérieure à celle que l'on occupe.

Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

(*Attila*, I, 2.)

Cf. autres exemples de Hamilton (*Gramm.*, 10) ; — de Segrais (*Chansons*, 47) ; de Racine (*Brit.*, II, 2).

On dit : ouvrir la chasse, le feu.
Corneille : ouvrir la guerre.

Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.

(*Horace*, I, 1.)

On dit : dresser un piège, des embûches. Une supercherie consiste à faire prendre à quelqu'un une personne ou une chose pour ce qu'elle n'est pas ; une supercherie est une tromperie, et, peut-on dire, constitue souvent un piège.

D'où : dresser une supercherie.

Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie ¹.

(*Don Sanche*, Epître.)

Corneille dit aussi par analogie : dresser des apprêts comme on dit dresser des jeux.

1. Cf. Molière : *Misanthrope*, dresser un artifice :

Que pour avoir vos biens on dresse un artifice.

Le même, *Amants magnifiques*, III, 4 : « Mais pour lequel des deux princes au moins dressez-vous tout cet artifice ? » — Voltaire : « On use d'artifice, on ne le dresse pas. »

Si de ces grands apprêts pour la cérémonie
Que depuis si longtemps on dresse à si grand bruit.
(*Tite et Bér.*, I, 3.)

On se dérobe à ce qui nous attend et que l'on veut éviter, à un honneur, à des applaudissements. Corneille : se dérober à un rang.

Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu.
(*Hér.*, II, 2.)

On force un obstacle. Comme un obstacle, un péril arrête, par exemple, ou retarde un homme dans sa marche, dans l'accomplissement d'une action ou la réalisation d'un désir. D'où : forcer un péril.

Et bientôt à leur tête on m'y verrait courir,
Si j'aimais assez mal pour essayer mes armes
A forcer des périls qu'ont préparés mes charmes.
(*Toison*, II, 2.)

Cf. Molière, *L'Etourdi*, II, 11 : forcer un malheur.
On essuie une tempête (Cf. *Poés. div.*, 249), le feu d'un ennemi. Ce sont là des moments fâcheux, durs à traverser. Corneille dit : essuyer un moment fâcheux.

Et c'est pour essuyer de très fâcheux moments
Que les soudains retours de son âme inégale.
(*Psyché*, I, 2.)

On dit en parlant d'une fonction, d'un poste, que celui qui les occupe les remplit bien, pour signifier qu'il les occupe dignement. Une dignité est une fonction qui donne à quelqu'un un rang éminent. D'où : remplir une dignité.

Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna, parmi nous, est le seul dont le sang
Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang.
(*Sertorius*, II, 2.)

Il dit aussi :

remplir un nom = s'en montrer le digne héritier.

Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais, s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.
— Je crois bien le remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république.
(*Sertorius*, III, 1.)

Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous.
(*Nic.*, I, 2.)

Un grand prince vous laisse un grand nom à remplir.
(*Poés. div.*, 6.)

remplir un rang.

Et fais nous voir par un heur accompli
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.
(*Andr.*, V, 7.)

remplir un trône.

Pour aimer un Romain vous voulez qu'il commande,
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
(*Sert.*, IV, 2.)

Corneille dira encore par analogie : remplir un honneur.

... Pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudrait un roi de titre et de puissance.
(*Sert.*, II, 2.)

De même qu'il avait dit : dresser une supercherie, Corneille a dit aussi : préparer une impudence.

Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

(*La Veuve*, III, 1.)

On se dédit d'un engagement, d'une promesse, d'une parole donnée. Corneille : se dédire d'un souhait.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrons dédire.

(*La Veuve*, III, 1.)

On dit : rejeter un soupçon sur quelqu'un.

Corneille : rejeter des alarmes (= faire que ce qu'on éprouvait soit éprouvé par d'autres).

La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes.

(*Rod.*, I, 1.)

Voltaire : « On ne rejette point des alarmes, comme on rejette une faute ou un soupçon ». — Godefroy : « expression hardie, regardée à tort comme une impropriété par Voltaire. »

On raconte un fait passé, une histoire.

Corneille : raconter des vœux.

..... Mon artifice

Lui raconte des vœux que j'envoie à Clarice.

(*La Veuve*, II, 6.)

On dit : conduire des négociations.

Corneille : conduire un traité.

..... Géronte m'a tout conté.

C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

(*La Veuve*, II, 6.)

Il faut toutefois considérer l'acception de ce mot au xvii^e siècle, beaucoup plus large que de nos jours. Cf. en particulier (*Poés. div.*, 20) : conduire des veilles.

Ne te lasse donc point d'enfanter des merveilles,
De prêter ton exemple à conduire nos veilles.

On dit : défendre quelqu'un contre un danger. Le danger apporte le malheur, l'infortune. D'autre part, une consolation ne peut-elle pas être comparée à un soutien, à une aide, à une défense ? D'où : consoler quelqu'un contre une infortune.

Ne nous consolez point contre tant d'infortune ;
La pitié parle en vain, la raison importune.
(*Horace*, III, 5.)

Voltaire : « Cela n'est pas français. On console du malheur, on s'arme, on se soutient contre le malheur. »

Variante :

Ne nous consolez point : contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune.

On arme quelqu'un contre un ennemi, pour aller combattre cet ennemi. Corneille dit : armer quelqu'un contre un crime, c'est-à-dire pour aller combattre celui qui a commis le crime et pour en tirer vengeance.

Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime.
(*Cid*, III, 4.)

Expression énergique, obscure tant elle est concise.

Corneille d'ailleurs a fait de cette préposition « contre » un emploi aussi heureux que varié. Il éprouvait le besoin de donner à sa pensée la forme la plus énergique possible, au risque parfois de tomber dans le pléonasme.

On dit : être coupable envers une loi.

Corneille : être coupable contre une loi, car celui qui a enfreint une loi a été l'ennemi de cette loi, est allé contre elle.

Je soupire comme elle et déplore mes frères :
 Plus coupable en ce point contre tes dures lois
 Qu'elle n'en pleurait qu'un et que j'en pleure trois.
 (*Horace*, IV, 7.)

On dit : résister à quelqu'un.

Corneille dit, au figuré : résister contre un mot.

Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.
 (*Cid*, II, 6; variante.)

Académie (Sentiments sur le *Cid*) : « Résister contre un mot n'est pas bien parler français ; il eût fallu s'obstiner contre un mot. »

Littre (*Dictionnaire*, v° Résister) : « Locution blâmée ce semble à tort. »

Une victoire suppose nécessairement une lutte. Ce n'est qu'après avoir combattu contre quelqu'un, qu'on le surpasse, qu'on le vainc.

D'où : vaincre contre quelqu'un.

Et quand il me verra commander une armée
 Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
 Il se rendra facile à conclure une paix
 Qui faisait dès tantôt ses plus ardents souhaits.

(*Sert.*, V, 4.)

Corneille dit aussi : s'intéresser contre quelqu'un, pour signifier : chercher à lui nuire.

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse...
 (*Cid*, I, 6.)

Je crains la violence et non votre faiblesse,
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

(*Nic.*, I, 1.)

Qu'ai-je fait que le Ciel contre moi s'intéresse
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse.

(*Toison d'Or*, V, 6.)

Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.

(*Psyché*, V, 4.)

Cette alliance de mots peut surprendre. Cette expression toutefois ne se comprend-elle pas ? Ne doit-on même point regretter qu'elle n'ait pas été conservée ? Comment aujourd'hui, autrement que par une périphrase, exprimer cette idée ?

On dit : se commettre avec quelqu'un.

Corneille : se commettre contre quelqu'un.

... Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

(*Don Sanche*, I, 5.)

Cf. toutefois *Don Sanche*, préface : « Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui. »

En d'autres termes (c'est du moins ce qui ressort de cette courte digression), dans toute proposition où l'idée d'hostilité se trouve exprimée ou sous-entendue, Corneille emploie de préférence la préposition « contre », comme étant plus énergique que celles admises par l'usage dans ces locutions ou dans des locutions analogues.

On disait au XVII^e siècle « donner croyance à quelqu'un »

pour signifier : l'écouter, le croire. On disait aussi : donner croyance à un discours, à des paroles.

Cf. Corneille, *Cid*, I, 2 (Variante, éditions 1637 à 1656) :

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance.

Corneille dit aussi par analogie : donner croyance à une passion.

Donnez moins de croyance à votre passion.

(*Cid*, IV, 3.)

Puis, accumulant les abstractions :
donner croyance à l'extravagance d'un songe.

Je sais ce qu'est un songe et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance.

(*Pol.*, I, 1.)

donner croyance aux mouvements d'une défiance :

Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance.

(*Menteur*, III, 1.)

Le verbe « pousser » (= proférer, exhiler, émettre) avait au XVII^e siècle un emploi beaucoup plus large qu'aujourd'hui. On disait par exemple et Corneille disait : pousser un souhait (cf. *Don Sanche*, I, 1) ; — pousser une menterie (*Menteur*, III, 5) ; — pousser un désir (*Cinna*, II, 1 ; *Imitation*, III, 490) ; — pousser un sonnet, une ode (*Clitandre*, préface) ; — pousser des harmonies (*Menteur*, I, 5) ; — pousser un bruit (*Pompée*, V, 4).

Corneille, toutefois, semble avoir écrit d'une manière à lui particulière :

pousser un mouvement.

Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

(*Cid*, III, 1.)

pousser un éclat.

..... Et que fit Hypsipile
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?

(*Médée*, I, 1.)

pousser un transport.

Un moment pousse et rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude.

(*Pompée*, IV, 1.)

Godefroy : « expression singulière ; mais image vive et énergique ».

pousser une suite.

... Brisons-là ; je crains de trop entendre
Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.

(*Pol.*, IV, 5.)

pousser un embrasement.

Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux ;
Des tourbillons de feux s'élançaient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain poussait par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine.

(*Médée*, II, 2.)

pousser un jour.

Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres.

(*Hor.*, III, 1.)

pousser une fureur (= la mettre complètement à effet).

Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.

(*Perth.*, III, 3.)

L'emploi suivant du verbe « prêter » semble aussi remarquable :

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire.
Nous saurons vous servir, seigneur et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire et qu'il faut qu'elle craigne.

(*Perth.*, II, 3.)

Et j'aurais cette honte, en ce funeste sort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

(*Æd.*, I, 4.)

Et quoi qu'étale ici le monde,
Ce n'est qu'avec dédain que l'œil s'y doit prêter.

(*Imit.*, II, 1.)

« Trancher » signifiant « couper court à, terminer rapidement, brusquement », était d'un usage fréquent au XVII^e siècle. On disait, par exemple, et Corneille disait : trancher un discours (*Cid*, I, 1).

trancher des jours (*Ædipe*).

trancher une destinée (*Horace*, II, 4).

trancher un sort (*Pompée*, II, 2).

trancher un destin (*Sertorius*, I, 2).

Corneille, toutefois, a écrit d'une façon qui lui semble particulière : trancher un cours.

Et pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions.

(*Don Sanche*, I, 2.)

Laissez vivre du peuple un pitoyable reste
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.

(*Œdipe*, II, 4.)

Godetroy : « Il paraît y avoir ici une impropriété : on arrête, on ne tranche pas un cours. » Cette critique, juste au fond, n'est-elle pas trop rigoureuse ?

Comparez d'ailleurs :

Et si ce n'eust esté ung page
Qui nous vint trencher le chemin...

(*Monologue du franc Archier*.)

La locution « dégénérer d'un rang » semble également avoir été spéciale à Corneille :

Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.

(*Hér.*, V, 2.)

Voltaire : « On dégénère d'un père, d'un fils ; on ne dégénère point d'un rang. »

Il faut toutefois remarquer qu'au XVII^e siècle, et même au début du XVIII^e, l'usage admettait que l'on fit suivre le verbe « dégénérer » d'un nom de chose ou d'un substantif abstrait.

Les Grecs dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

(Fénelon, *Tél.*, 17.)

Ne dégénérons point de leur vertu, si nous voulons être estimés de leurs véritables descendants.

(Molière, *Don Juan*, IV, 4.)

(*A suivre*.)

REMARQUES LEXICOGRAPHIQUES

(Suite) ¹

***inconvertissable :**

« Le fétichiste est inconvertissable. » Renan, *L'Avenir de la Science*, p. 47. — « En tout cas, les gens d'esprit seront inconvertissables. »

Renan, *Marc-Aurèle*, p. 560.

***incorrompu :**

« Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la paresse. » Pascal, *Pensées*, XII, 3, p. 179.

« Ce pouvoir étant trompé ou à tromper, il en faut inférer qu'il est resté incorrompu dans son essence. »

Ed. Droz, *Sceptic. de Pascal*, p. 190.

incrédulité :

« État de celui qui est incrédule », dit D. G. On lit dans Bossuet : « Ce grand homme (Moïse)... n'eut point de honte d'écrire qu'il en était exclu (de la terre

1. Voir notre *Revue*, 1912, p. 253 ; 1913, p. 100, 209, 260 ; 1914, p. 132, 243 ; 1915-16, p. 60, 147, 202, 260 ; 1917, p. 41. — Les mots qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire général* sont marqués d'un astérisque.

promise) par une incrédulité qui, toute légère qu'elle paraissait, méritait d'être châtiée. » *Disc. sur l'Hist. univ.*, II^e p., ch. III, p. 228, éd. Belin. Jacquinet écrit en note : « Ce mot *incrédulité* s'emploie ordinairement pour exprimer un état, ou une disposition, non un acte, et n'est pas susceptible du sens distributif. »

***incultivable :**

« Que d'espaces, sur la partie solide de la planète, incultivables, inhabités ! »

Proudhon, *G. et P.*, II, p. 127.

***indéchiffré, ée :**

« Je parle seulement des inscriptions médiques, assyriennes ou babyloniennes, que ceux même qui y ont consacré de laborieuses heures reconnaissent indéchiffrées. »

Renan, *Av. de la Sc.*, p. 217.

***indépendu, ue :**

« Attila... ravageait les peuples indépendus pour donner de la terreur aux autres. »

Corneille, Préface d'*Attila*.

***indéterminisme :**

« La notion adéquate de l'activité divine, ce n'est ni le prédéterminisme qui fait déchoir Dieu de sa divinité, ni l'indéterminisme, qui brise son unité. »

Brunschwicg, *Spinoza*, p. 82. — Cf. Guyau, *Mor. d'Épicure*, p. 101, *note*, et *Irrél. de l'avenir*, p. 429.

***indianiste :**

« Des immenses travaux déjà accomplis par les indianistes modernes, quelques atomes à peine sont déjà devenus de droit commun. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 295-6.

***indifférenciation :**

« Il (P. Leroux) détruisait la hiérarchie de la nature humaine et tendait à la ramener à l'indifférenciation psychologique de l'animal. »

Lasserre, *Romant. fr.*, p. 503.

***indifférentisme :**

« La théorie *libérale* de l'indifférentisme est superficielle ; il faut de la doctrine à l'humanité. »

Renan, *Avenir de la Science*, p. 348-9. — Cf. *Essais de morale et de critique*, p. 160, et Brunetière, *Ét. crit.*, 5^e série, p. 108.

***indigérer (s') :**

« L'étude du latin... occupait le temps qu'on emploie maintenant à s'indigérer de notions prétendues scientifiques. » Brunetière, *Éducation et instruction*, p. 21, n. 1.

« On reproche aux hommes de la Révolution... de s'être indigérés de réminiscences antiques. »

Bouché-Leclercq, *Leçons d'Hist. romaine*, Introd.,
p. VI,

***individualisme :**

« Nos pères n'avaient pas le mot d'*individualisme*, que nous avons forgé pour notre usage, parce que, de leur temps, il n'y avait pas, en effet, d'individu qui n'appartînt à un groupe et qui pût se considérer absolument seul; mais chacun des mille petits groupes dont la société française se composait ne songeait qu'à lui-même. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'individualisme collectif, qui préparait les âmes au véritable individualisme que nous connaissons. »

A. de Tocqueville, *L'Ancien Régime*, p. 143. — Cf. Faguet, *XVI^e siècle*, p. xxix, xxx, xxxi, 147; Lasserre, *Rom. français*, p. 294; A. Croiset, *Démocr. antiques*, 173, 250; M. Croiset, *Aristophane*, 53; Brunetière, *Évol. de la poésie lyrique*, 4^e leçon, t. I, p. 141 sq.

***individualiste :**

« Montaigne déiste... moraliste et individualiste par caractère, n'est pas proprement un esprit religieux. »

Faguet, *XVI^e siècle*, p. 391. — Cf. *Mor. et Polit.*, t. III, p. 163, et A. Croiset, *Dém. antiques*, p. 73, 113, 140.

***individualité :**

Cf. *supra* v^o *incapacité*. « Le romantisme français

n'avait guère été jusque-là que l'attitude de quelques individualités poétiques hautement curieuses, mais isolées. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 189.

***individer (s') :**

« Au lieu de m'individer, j'eusse été ravi de me plonger dans le courant de mon époque. »

Barrès, *Jardin de Bérénice*, ch. xi, p. 109. — Cf. Lasserre, *Rom. fr.*, p. 522.

indivisible :

P. de Saint-Victor a employé cet adjectif comme synonyme d'*inséparable* et l'a fait suivre d'un complément : « Eschyle... les montre (les dieux), comme à leur naissance, indivisibles des éléments, qu'ils personnifient. »

Les Deux Masques, Eschyle, p. 99-100.

***industrialiser :**

« Il en avait profité pour industrialiser de plus en plus ce qui n'était d'abord qu'une exploitation individuelle. »

Brieux et Luguet, *Les Remplaçantes*, p. 179.

***industrialisme :**

« Notre industrialisme a été, quant à ses résultats, une œuvre méritoire et sainte. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 81. — Cf. Proudhon, *Guerre et Paix*, t. II, p. 33 ; V. de Laprade, *Baccal. et Ét. classiques*, p. 10 et 47, et Brunetière, *Raisons act. de croire*, p. 39.

***industrialiste :**

« La liberté, dans notre société industrialiste, c'est pour l'individu faible de corps et d'entendement... quelque chose de pis que l'esclavage, le prolétariat. »

Proudhon, *Guerre et Paix*, t. I, p. 277.

***inécouté :**

« Ce Jésus, fils d'Ananus, inécouté comme Cassandre... parcourt, pendant sept ans, les rues de Jérusalem en criant : Malheur ! »

P. de Saint-Victor, *Les Deux Masques*, t. I, p. 459.

***inéducation :**

« S'il nie l'éducation, Jean-Jacques systématise en quelque sorte l'inéducation. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 68 ; cf. p. 219.

***inégalable :**

« Hugo... dans tous les genres, a fait preuve de la même souveraine maîtrise ou de la même inégalable virtuosité. »

Brunetière, *Ét. crit.*, 7^e série, p. 220.

***inélasticité :**

« Imaginons une certaine inélasticité native des sens et de l'intelligence. »

Bergson, *Le Rire*, p. 11.

***inesthétique :**

« L'art primitif est issu de fonctions éminemment inesthétiques par elles-mêmes. »

Lalo, *Introd. à l'esth.*, p. 119, cité dans *Rev. des Ét. gr.*, 1913, p. 18. — Cf. Brunetière, *Ét. crit.*, 7^e série, p. 292.

***inévaluable :**

« Qu'est-ce qu'un poids qui ne se laisse pas peser et une quantité inévaluable numériquement? Des mots.»

Lasserre, *Rom. français*, p. 519.

***inexhaustible :**

« C'est en épuisant toute quantité donnée qu'elle (l'intelligence) arrive à se représenter l'inexhaustible.»

Guyau, *Irrél. de l'avenir*, p. 435.

***inexorabilité :**

« Leur popularité (des tribuns du Parlement) imposait à leur ambition l'inexorabilité et la promptitude devant le peuple. »

Lamartine, *Cromwell*, p. 43.

***inexprimé, ée :**

« Il (Baudelaire) arrive à faire une langue abondante aux plus inexprimées jusque-là des sensations, par exemple celles des parfums. »

Brunot, *apud* P. de J., *Hist. de la lit. fr.*, t. VIII, p. 789.

inexpugnable :

Ce mot semble, d'après les exemples que donne D. G., s'appliquer — sauf *au figuré* et *famil.* — exclusivement aux choses; cependant P. de Saint-Victor écrit : « Il (le Grand Roi) a l'œil sanglant du Dragon; des chefs inexpugnables lui servent d'appui. »

Les Deux Masques, Eschyle, p. 204.

***inféodale (dîme) :**

« Les dîmes inféodales ne peuvent s'estimer à moins qu'au denier 25. »

A. de Tocqueville, *L'Ancien Régime*, p. 438.

infini, ie :

I. Cet adjectif au sens de *qui ne finit pas* s'applique généralement aux choses, cf. D. G.; toutefois on lit dans Bourdaloue : « Je serais infini si j'entreprenais de produire ici tous les exemples que l'usage de la vie nous fournit. » *Sermons choisis*, éd. Hatzfeld, p. 367.

II. A propos d'un passage de La Bruyère où se trouvent rapprochés les mots *infini* et *indéfini*, l'édition Servois et Rébelliau définit l'*indéfini* : ce qui n'a point de limites certaines et déterminées, et l'*infini* ce qui n'a point de fin; elle ajoute : « Descartes voulait qu'on dît : la bonté *infinie* de Dieu, et une quantité *indéfinie* d'étoiles. »

Les Caractères, ch. XI, p. 306, n. 2.

infinitésimal, ale :

« Cette opposition (de l'Académie des sciences) fut

utile en forçant les *géomètres infinitésimaux* à donner une forme nette aux principes contestés. »

J. Bertrand, cité par A. Rebière : *Mathématiques et Mathématiciens*, p. 217. — Cf. *supra*, *Rev. de Philol.*, 1913, p. 230, v^o comparé.

infinitième :

« (En faisant disparaître une souffrance), on change... d'un infinitième la somme totale de la douleur dans l'univers. »

Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 178.

*infinitiste :

« L'habitude du langage et des systèmes infinitistes est telle... que l'infini n'est plus qu'un mot... pour ceux qui le prononcent. »

Renouvier, *V. Hugo, le philos.*, p. 98-99.

*infinitude :

« Les descriptions de *La fin de Satan* dénotent un effort d'agrandissement vers l'infinitude toujours fuyante. »

Renouvier, *V. Hugo, le philos.*, p. 81. — Cf. Faguet, *XVI^e siècle*, p. 167 et 179.

*infixation :

« Quant à l'infixation, on la rencontre dans un seul type, celui des verbes à nasale. »

Meillet, *Introd. à l'ét. comp. des l. indo-eur.*, p. 1211

infliction :

Vieilli, dit D. G. Renouvier l'a repris : « Cette pitié et cette répugnance doivent être combattues pour autant qu'elles s'attacheraient... à l'infliction d'une peine. »

V. Hugo, le philos., p. 203.

***infrangible :**

« En ce filet magique, infrangible, invincible,
« Inextricable, aux yeux des Dieux même invisible,
« Il est aisé d'entrer. »

J. Lemaître, *Poésies*, la Vengeance de Vulcain, p.
105.

***infra-rationnel, elle :**

« Le raisonnement dans l'abstrait est impuissant...
à rendre compte d'une force infra-rationnelle dans son
principe même. »

Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 105.

***ingagnable :**

« L'aristocratie est de sa nature ingrate et ingagnable, quand on n'est pas né dans ses rangs. »

Châteaubriand, *M. d'O.-T.*, 1^{re} p., l. V, cité par
Canat, *M. ch.*, p. 52.

***inglorieusement :**

« Cette voie rationnelle et scientifique n'est qu'une

étroite, courte et sale impasse, au fond de laquelle on se casse le nez inglorieusement. »

A. France, *Opinions de J. Coignard*, p. 101-2.

***ingouverné, ée :**

« La vie intérieure (chez Jean-Jacques) n'a pour ainsi dire pas de centre, elle est ingouvernée. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 41.

***inhibiteur, trice :**

« Avec la puissance inhibitrice de l'attention, les conditions de la persistance et du rappel des images, partant, de la mémoire, ont fait défaut. »

J. Soury, *Les fonctions du cerveau*, p. 359. — V^e Babé, éd., 1892.

inhibition :

I. « *Vieilli* (Droit). Action d'inhiber = *mettre opposition à*), dit D. G. — Nisard l'a encore employé dans ce sens : « Un ménétrier faisait danser tout le monde, malgré les inhibitions du Consistoire. » *H. de la litt. franç.*, l. II, ch. III, par. IV, t. I, p. 315.

II. C'est un terme non plus de droit mais de médecine dans le texte suivant : « Le pouvoir d'inhibition motrice est, on le sait, un caractère d'organisation supérieure. »

J. Soury, *Fonctions du cerveau*, p. 362.

inique :

« Qui manque à l'équité », dit D. G. A propos de

ce passage de Bossuet : « Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée... indignés d'un jugement si inique, étaient prêts à s'en venger par les armes », Person fait remarquer qu'il faut entendre « *inique* avec quelque chose du latin *iniquus*, *défavorable*, plutôt que contraire à l'équité : du moins la logique veut qu'on l'entende ainsi. »

Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, éd. Garnier, p. 197.

***injudicieux :**

« Avec ces esprits injudicieux, il ne faut s'étonner de rien. »

Sainte-Beuve, *Port-Royal*, l. III, ch. vi, t. III
p. 32, n.

***inlassable :**

« Il (Benjamin Constant) aima généralement là où il se trouvait, avec... une inlassable complaisance à se laisser torturer. »

Lasserre, *Rom. français*, p. 124. — Cf. V. Henry,
Le Parsisme, p. 276.

***innascible :**

« Le Père, innascible, est le principe du mouvement vital, la racine de la famille divine. »

Monsabré, *Carême 1873*, 1^{re} conf., p. 14.

***innominable :**

« Du moment où ils sont consacrés, les initiés deviennent anonymes, innominables. »

Talbot, trad. de Lucien : *Lexiphane*, 10, t. I, p. 506.

***innumérable :**

« Le monde... c'est cet infini, à la fois le symbole et la réalité de tout ce qui est insondable, innumérable, obscur, soustrait à la connaissance. »

Renouvier, *V. Hugo, le poète*, p. 354.

***innutrition :**

« Dans la *Préface de l'Olive*... nous trouvons enfin la véritable théorie de l'imitation littéraire, c'est-à-dire la théorie de l'innutrition. » Faguet, *XVI^e s.*, p. 214.

On se rappelle que J. du Bellay explique que les Romains ont presque égalé leur langue à la grecque en « imitant les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant ; et, après les avoir bien digérés, les convertissant en sang et en nourriture. »

Déf. et Illust., I, VII, p. 14, éd. B. de Fouquières.

***inopérant, ante :**

« Comment se donne-t-il (Hugo) l'illusion de déployer une psychologie profonde ? En mettant dans la bouche des personnages des considérations... inopérantes sur eux-mêmes et sur la situation où ils se trouvent. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 240.

***inorganisation :**

« Incapable par l'inorganisation de son propre esprit... de se représenter la vigueur intellectuelle et morale... il (Michelet) guette partout la folie. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 383.

***insatisfaction :**

« Sa nature même (de la femme) porte de vagues et profondes sensations d'insatisfaction, d'instabilité, d'attente. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 161.

***insatisfait, aite :**

« Déplorable passe-temps que de demander au clair de lune des promesses de bonheur pour cœurs insatisfaits. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 128.

***insensibilisateur :**

« Même certains ferments peuvent être atteints par les agents insensibilisateurs et... semblent s'endormir. »

Renan, *Disc. de réc. à l'Acad. française*, p. 10.

***insexuel, elle :**

« Étrangère (Pallas Athéné) à la femme par sa naissance insexuelle, les tendresses... du sein qui nourrit lui sont inconnues. »

P. de Saint-Victor, *Les Deux Masques*, Eschyle, p. 527.

***insincère, insincérité :**

« Je voudrais montrer ce qu'il y a le plus souvent... d'insincère et d'artificiel sous les beautés du lyrisme de Hugo. » Lasserre, *Rom. fr.*, p. 252 ; cf. p. 276.

« La raison générale (qui fait qu'on n'aime pas Hugo) réside dans son insincérité. »

Lasserre, *R. fr.*, p. 275.

***instruisant, ante :**

« Toute religion qui n'en rend pas la raison (de Dieu caché) n'est pas instruisante. »

Pascal, XI, 5, p. 164.

***insubstantiel, elle :**

« Ces organisations... substituent aux prétendus *droits primordiaux* inviolables mais parfaitement insubstantiels de l'individu des droits nés de la communauté des intérêts. »

Lass., *Rom. fr.*, p. 359.

insurger :

Rare, dit D. G. qui n'en donne qu'un exemple et avec un nom de chose pour sujet. Je lis dans *Lamartine* : « Environné par l'armée du Parlement d'Écosse avant d'avoir insurgé toutes ses tribus, il (Montrose) fut vaincu, blessé, enchaîné. »

Cromwell, M. Lévy, éd., p. 164-5. — Cf. *Thucydide*, trad. Bétant, I, 81.

***insurrectionner :**

« Une doctrine, qui réduit Dieu et nos âmes à n'être que des négations, n'est propre qu'à insurrectionner les bons esprits. »

Sabatier de Castres, *Apologie de Spinoza*, p. 62.

intangible :

« Il signifiait *qui échappe au sens du toucher*, avant d'avoir pris le sens de : *inviolable*. »

Schérer, *Réc. gr. et litt.*, p. 133, n.

***intégraphe :**

« Les planimètres, les totalisateurs dynamométriques, etc., ne donnent que le résultat final de l'intégration. Abdank-Abaconowicz est allé plus loin : ses intégraphes donnent, sous forme d'un tracé graphique, la loi complète qui régit la sommation. »

Rebière, *Math. et Math.*, p. 142.

***intégrateur :**

« Les intégrateurs sont des instruments qui effectuent mécaniquement la sommation d'une série infinie de grandeurs infiniment petites. »

A. Rebière, *Mathématiques et Mathématiciens*, p. 142.

intégration :

Cf. supra v° *désassimilation*.

***intellectualiser :**

« La beauté doit s'intellectualiser pour ainsi dire ; il en est de même de l'art. » Guyau, *Probl. d'esth. cont.*, p. 97.

« Il est certain que l'époque contemporaine et nos

propres destinées nous fournissent la matière la moins susceptible d'être intellectualisée, pour ainsi dire. »

P. Bourget, *Ess. de psych. cont.*, t. II, p. 129.

Notons que ces deux auteurs semblent l'un et l'autre demander grâce pour ce néologisme.

***intellectualisme :**

« Il n'est pas douteux que le père de l'intellectualisme (Socrate)... dût éprouver quelque mépris pour ces assemblées politiques. »

A. Croiset, *Démoc. ant.*, p. 122. — Cf. M. Croiset, *Aristophane*, p. 251.

***intellectualiste :**

« Au point de vue intellectualiste, si Dieu et l'homme ne sont pas identiques, il faut nécessairement qu'ils soient extérieurs l'un à l'autre. »

Boutroux, *Science et Religion*, p. 280. — Cf. Guyau, *Educ. et Hérité*, p. 113.

***intellectualité :**

« Pour la nourrice seule, les lignes encore indécises de la petite figure s'éclairaient, à de certains moments, d'un rayon d'intellectualité. »

Brieux et Luguet, *Les Remplaçantes*, p. 375.

intellectuel :

D. G. ne le donne que comme adjectif. On lit dans Renan : « Il n'y a que les enfants et les esprits vides

de choses qui s'ennuient. L'intellectuel est toujours en activité. » *Nepthali*, 12, Cah. de jeun., p. 199. — Cf. A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, t. IV, p. 350.

« N'avons-nous pas vu, il n'y a pas si longtemps, le beau nom d'intellectuel pris pour injure ? »

A. Hermant, *Le Temps*, vendredi 1^{er} mai 1914.

intelligences :

D. G. ne donne pas ce terme au sens de *conception* qu'il a ici : « L'esprit de l'homme ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute puissante et surnaturelle. »

Pascal, *Fr. d'un traité sur le vide*, p. 432, Havet, 1^{er} éd.

Havet fait observer que « l'on n'emploie plus ce mot en ce sens ».

intelligent, ente :

« 1^o Qui comprend facilement ; 2^o qui a la faculté de connaître », dit D. G. — Brunetière a entendu ce mot dans un sens plus particulier : « Jamais homme (ne fut) plus intelligent (que Sainte-Beuve) ; je veux dire plus prompt à se déprendre de ses idées pour entrer dans celles des autres. »

Évol. des genres, p. 222.

*intelligibilité :

« L'unité, la simplicité, la continuité constituent ce qu'on appelle l'intelligibilité. »

Boutroux, *Sc. et Relig.*, p. 277.

***intemporel :**

« C'est l'idée de temps qui commence à donner son caractère particulier à cet instinct du devoir où Kant ne voyait que la manifestation de l'intemporel. »
Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 122.

« Peut être notre vrai *moi*... dans un acte *intemporel*, veut-il être bon ou méchant. »

Fouillée, *H. de la Philos.*, p. 403.

***intensifier (s') :**

« Bientôt ces images s'intensifient jusqu'à donner lieu... à une hallucination. »

B. Sanglé, *Les Prophètes juifs*, p. 65.

***interaspiration, *interaspirer :**

« L'interaspiration était une tradition de l'écriture primitive, et non pas une invention des Alexandrins. »

Pierron, *Iliade*, éd. sav., t. II, p. 501.

« Quand le sens du mot composé ne reproduisait plus celui de chacun des mots composants, Aristarque interaspirait avec l'esprit doux au lieu de l'esprit rude. »

Id., *ibid.*, n. 1.

***interdental :**

V. supra, *Rev. de philol.*, 1913, p. 120.

interférer :

D. G. 'ne le donne que comme terme de physique. On le trouve employé métaphoriquement : « Ici nous surprenons l'idée morale et religieuse interférant avec la superstition et s'y incorporant. »

V. Henry, *Le Parsisme*, p. 135, n. 4. — Cf. Carrau, *Et. sur la théorie de l'évolution*, p. 49 ; Bergson, *Le Rire*, p. 101 ; Boutroux, *Science et Religion*, p. 38, 214 et 262.

***intérieurité :**

« La substance n'est qu'en elle, elle est intérieure à tout être, elle est l'intérieurité absolue. »

Brunschvicg, *Spinoza*, p. 73. — Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, l. V, ch. III, t. IV, p. 274, où le mot *intérieurité* est d'ailleurs employé dans un sens tout différent.

***intermental, àle :**

« La Chambre complétait la psychologie physiologique des Fernel et des Riolan par l'étude minutieuse des actions intermentales. »

A. Bertrand, *Mes vieux médecins*, p. 107 ; cf. p. 112.

interpeller :

« Je relève dans J. de Maistre cet emploi singulier du verbe *interpeller* : « Puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*,

peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire. »

S. de Saint-Pét., 11^e entretien, t. II, p. 233.

***interpénétration :**

« Les états mystiques seraient la suite d'une inter-pénétration... de la sphère subliminale et de la sphère supraliminale. »

Boutroux, *Science et Religion*, p. 314.

***interpersonnel, elle :**

« On divise d'ordinaire l'ensemble des inclinations humaines en trois groupes : personnelles, interpersonnelles et impersonnelles. »

R. Worms, *Morale de Spinoza*, p. 171.

***interprétable :**

« Ce texte est infaillible ; à la bonne heure. Mais il est diversement interprétable, et là recommence la diversité. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 58.

intersecter :

« Bientôt elle (la lune) tombe à l'horizon, l'intersecte..., s'incline et disparaît. »

Chateaub., *M. d'O.-T.*, l. III, cité par Canat, *M. ch.*, p. 34. — Cf. V. Hugo, *N.-D. de Paris*, VII, iv, p. 196, et P. de Julleville, *Hist. de la litt. française*, t. VIII, p. 750.

***interstitiel, elle :**

« Les cellules du métazoaire rencontrent, dans la lymphe, le sang et les liquides interstitiels qui les baignent. »

Dastre, cité par de Lanessan, *Triomphe du transformisme*, p. 167.

intervenir :

I. De ce verbe employé au passé indéfini D. G. ne donne que cet exemple : « Les Français sont intervenus en Espagne. » On lit dans La Bruyère : « Il n'y a point eu au palais... de procédures longues et embrouillées où il (Antagoras) n'ait intervenu. »

De l'Homme, p. 292, éd. Hémandinquer. — Cf. Clédat, *Gramm. raisonnée*, par. 327-329, ou *Gramm. classique*, 501-503.

II. D. G. ne donne d'exemples que d'*intervenir dans* ;

V. Hugo écrit :

« Dites au Cardinal que, pour l'amour de nous,
« Il intervienne aux maux dont le peuple est victime. »

Cromwell, II, II.

intime :

D'après les exemples que donne D. G., cet adjectif, employé substantivement, équivaldrait seulement à *ami*. Pascal l'a pris, substantivement, dans une autre acception : « Si nous considérons cet accident... dans l'intime de la volonté de Dieu... nous adorons... la hauteur impénétrable de ses secrets. »

Lettre sur la mort de M. Pascal, le père, 1^{re} éd. des *Pensées*, Havet, p. 406.

« Comme l'indique justement Havet : *intime* est le superlatif d'*intérieur*. C'est ce qu'il y a de plus intérieur, le fond même. »

***intolérabilité :**

« Il y a un sentiment, particulier à l'homme, qu'on n'a pas bien analysé jusqu'ici : nous l'avons appelé le sentiment de l'intolérabilité. »

Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 157.

intoxication :

D. G. ne le donne qu'au sens propre. On lit dans Lasserre : « L'intoxication romantique pervertit... des natures ardemment sincères. »

Romant. français, p. 280 ; cf. p. 516.

***intuitionniste :**

« Selon les intuitionnistes, nous saisissons par une intuition immédiate la valeur et la dignité des actions, des facultés, des vertus. »

Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 53.

inventeur :

Ce mot, dans la langue administrative, a un autre sens que ceus donnés par D. G. La personne qui, ayant trouvé un objet, le dépose dans un bureau de police reçoit du commissaire un récépissé où il est dit

notamment : « Les inventeurs ne peuvent revendiquer la propriété... des objets, quelle que soit leur nature, trouvés dans l'intérieur du ministère des finances. »

Paris-Journal, Notes parisiennes, 15 déc. 1912.

inventrice :

D. G. ne donne ce mot que comme subst. fém. Renan écrit : « Dominée par l'idée de la puissance inventrice de l'homme, il (le XVIII^e siècle) étendit beaucoup trop la sphère de l'invention réfléchie. »

Avenir de la Science, p. 27.

inviolablement :

La Bruyère parle dans ses *Caractères* de choses qu'on voit « changer inviolablement et par la révolution des temps en leurs contraires. » *Des Esprits forts*, p. 488, é d. Serv.-Réb.

Les éditeurs expliquent *inviolablement* par « suivant une loi invariable » et, trouvent sans doute le mot impropre ici, ils ajoutent : « Peut-être La Bruyère avait-il écrit : *invariablement* ? » Voici la note de l'éd. Hémardinquer : « Par une loi qui n'est jamais violée, *invariablement*. »

La Bruyère, impr. Delagrave, p. 427, n. 5.

***inviolé, ée :**

« Je suis d'autant plus pur, plus libre, plus inviolé que je suis avec mes semblables en communauté plus éloignée. »

Proudhon, cité par Faguet, *Pol. et Mor.*, t. III, p. 163.

inviter de :

Donné comme *vieilli* par D. G., a été repris par Sainte-Beuve. De leurs tombeaux, de leurs chasses... divers personnages saints inviteront de venir. »

Port-Royal, l. I, ch. 1, t. I, p. 33-34.

involucre :

D. G. ne le donne que comme terme de botanique. Proudhon écrit : « Le miracle, quoi que nous fassions, est l'involucre inévitable de notre science. »

Guerre et Paix, t. I, p. 35.

***iogui :**

« J'aime mieux un iogui, j'aime mieux un mouni de l'Inde... qu'un prosaïque industriel. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 84.

Ailleurs Renan écrit : *yogui*. *V. de Jésus*, p. 95.

***ionisme** : I. « L'ionisme mitige, dans les monuments, attiques du v^e siècle, la rude austérité du dorique. » *Rev. des Ét. grecques*, 1915, p. 66.

II. « 'Εν σφίσι (pour ἐν σφίσιν αὐτοῖς) est un ionisme assez fréquent chez Thucydide. »

A. Croiset, *Thucydide*, l. II, éd. sav., p. 412, n. 10.

***iotacisme, iotaciste :**

« L'iotacisme a pris naissance en Béotie, comme le prouvent les inscriptions. » S. Reinach, *Man. de phil. class.*, p. 130.

« La confusion des deux noms (*Christus* et *Chrestus*) s'explique par la prononciation iotaciste de *χρηστός*. »

Renan, *Saint Paul*, p. 100, n. 2. Cf. V. Henry, *Gr. comp. du grec et du latin*, p. 27.

ipsédixitisme :

« A l'ipsédixitisme se rattachent deux doctrines ; la première est l'ascétisme ; la seconde... repose sur le principe de sympathie et d'antipathie. »

Guyau, *Morale angl. contemp.*, p. 8 ; cf. p. 288.

irradier :

« *V. intr.* Se propager en raisonnant », dit D. G. Bergson en fait un v. transitif : « La scène du *voleur volé*... irradie sur une foule d'autres scènes le comique qu'elle renferme. »

Le Rire, p. 97-8.

***irramenbale :**

« L'esprit des Arnauld se retrouvait là,... esprit irréductible dans ses points d'arrêt et irramenable. »

Sainte-Beuve, *P.-R.*, l. V, ch. 1, t. IV, p. 145.

***irrassasiable :**

« L'idole était irrassasiable d'offrandes; il fallait la redorer sans cesse pour être sûr d'être exaucé. »

P. de Saint-Victor, *Les Deux Masques*, t. I, p. 111.

***irrationalité :**

« La sociologie n'est pas (c'est M. Comte qui parle) cette incohérente *compilation de faits* qu'on appelle histoire, à laquelle préside la plus radicale irrationalité. »

Renan, *Av. de la Science*, p. 149. — Cf. Renouvier, *V. Hugo, le poète*, p. 94, et Guyau, *Esq. d'une morale*, p. 118.

***irréalisme :**

« L'irréalisme des idées et des désirs avait pu faire la gloire de Jean-Jacques. »

Lasserre, *Rom. fr.*, p. 81-82; cf. p. 279, 356, 529.

***irréalité :**

Brunetière entend par *Roman de mœurs* « ce genre de romans dont l'intérêt n'est plus dans l'invraisemblance des aventures ou dans l'*irréalité* des personnes, mais au contraire dans leur ressemblance avec la vie contemporaine. »

Év. des genres, p. 7.

(*A suivre.*)

A. JOURJON.

« NAVIGARE » ET « NAVEM » AU XVI^e SIÈCLE

En lisant la *Cosmographie de Levant*, par F. André Theuet d'Angoulesme (Reuue & augmentee de plusieurs figures, A Lion, par Ian de Tournes et Guil. Gazeau, M.D.LVI¹. Petit in-4°, 218 pp. + 7 f. n. c.), M. Victor Loret a relevé les exemples suivants des quatre mots français qui correspondent au latin *navem*, et du vieus verbe *naviger* (cf. *fus-tiger*, *mitiger*), qui était encore d'un usage courant au XVII^e siècle.

1. — *Nauire* sans indic. de genre.

nostre Nauire p. 33, 33.

nos nauires p. 34.

notre nauire p. 46.

un pont de nauires p. 57.

2. — *Nauire* genre masc.

il n'y auoit homme au Nauire p. 46.

un Nauire prest p. 68.

3. — *Nauire* genre fém.².

une Nauire de Marseille p. 38.

ladite Nauire p. 38.

4. — *Nau* sans indication de genre.

trouuer quelque nau p. 46.

pour faire garde, & descouurir au loin les galeres ou
naus p. 197.

les Pilots & Comites de notre Nau firent . . . diligence
p. 211.

5. — *Nau* genre fém.³.

une Nau Geneuoise p. 42.

1. La 1^{re} édition est de 1554.

2. Employé aussi au féminin par Malherbe et même par Bossuet.

3. Exemples dans Godefroy, tous au féminin.

le pilote et conducteur de la nau p. 42.

notre nau iusqu'au ciel esleuee en un instant p. 47.

là trouuames quatre naus Veniciennes p. 197.

6. — *Naue* sans indication de genre.

notre Naue pp. 22, 32.

deus autres Naues p. 22.

la peste estoit en nostre Naue p. 101.

7. — *Naue* genre fém.¹.

dedens la Naue p. 32.

la naue p. 42.

Six naues geneuoises p. 42.

lesdites naues p. 42.

après auoir pris du biscuit et de l'eaue dens la
Naue p. 196.

8. — *Nef* genre fém.

si une nef venoit à faire naufrage p. 81.

9. — *Nauiger* et dérivés.

ceus qui nauigent p. 36.

la carte de nauiger p. 46.

ils nauigent en la mer Egee p. 48.

grand ennuï et empeschement aus nauigeans p. 52.

porte malheur aus nauigans p. 81.

Le Nil est nauigable p. 115.

afin que les Nauigeans plus facilement euitassent les
dangers p. 133.

Quant est du fleuve Iourdein, il est nauigable p. 166.

nauiger en Syrie p. 204.

Il est intéressant de constater l'emploi indifférent par le même auteur des quatre substantifs *nef*, *nau*, *naue*, *navire* et des deus formes verbales *nauigeans* et *nauigans*.

1. Exemples dans Godefroy, tous au féminin.

CRONIQUE

Le retard, dû aux circonstances, qu'a subi l'impression de ce fascicule, nous permet d'y signaler deux publications datées de 1918 :

P. E. GUARNERIO. — *Fonologia romanza* (Manuel Hoepli, Milan, 1918, xxiv-642 pages). — Ce manuel compact embrasse moins de matière que l'excellente *Linguistique romane* de M. Bourciez, qui s'étend à la morphologie, à la lexicologie et à la syntaxe, mais il est naturellement plus complet pour la phonétique, en particulier pour ce qui touche les dialectes italiens. Il rendra de bons services, car il est bien au courant et agréablement disposé ; l'exposition en est claire et intéressante. On est étonné, page 12, de voir encore expliquer *oui* par *hoc illud* (au lieu de *hoc *illi*).

Kr. NYROP. — *Histoire étymologique de deux mots français, haricot, parvis* (Copenhague, 1918, 26 p.). — M. Nyrop appuie de bons arguments l'étimologie mexicaine de *haricot*, comme nom du légume. — Pour *parvis*, il conteste l'intercalation d'un *v* dans une forme antérieure *pareïs*, issue régulièrement de *paradiso* ; il admet la labialisation de la dentale comme dans *modo* donnant le vieux français *meuf*, et il explique de même *avoutre*, de *adultero*, *glaive* de *gladio* (bien que le *d* soit très anciennement tombé devant le *ye* dans *medio* = *mi*, *radio* = *rai*, et *gladio* lui-même sous la forme *glai*). L'interprétation sémantique de *parvis* est très intéressante. Le nom de *paradisus* a été considéré comme s'étant d'abord appliqué au portique de Saint-Pierre de Rome ; mais M. Nyrop montre que ce terme n'est nullement spécial à Saint-Pierre ni à Rome, et que d'autre part les mystères se jouaient bien rarement sur le parvis des églises, ce qui infirme l'explication de Littré, à savoir que le parvis figurait le paradis dans la représentation des mystères. Le nom de *paradisus* a été donné à une place d'église bien avant l'époque des mystères. Ici nous citons M. Nyrop : « Les sanctuaires phéniciens et syriens voués au culte d'Adonis se com-

posaient, selon toute probabilité, d'un petit bois ou jardin sacré au milieu duquel se trouvait le tombeau du dieu. Le culte d'Adonis paraît parfois s'être confondu avec celui du Christ, et l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem s'élève, selon les recherches archéologiques les plus récentes, sur un ancien sanctuaire d'Adonis; le tombeau du Sauveur a remplacé celui du dieu syrien, et le nom grec de l'ancien bois sacré, *bieros képos*, a été appliqué à l'atrium de l'église. On trouve aussi *paradeisos*, l'autre mot grec pour désigner un petit bois ou un jardin, et c'est cette dénomination qui, grâce à son empreinte biblique, s'est peu à peu généralisée; elle a été appliquée aux portiques des églises de Palestine et de Syrie, et elle a fini par être transportée en Europe où elle a trouvé, sous la forme latine de *paradisus*, un emploi très répandu. »

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

TABLE DU TOME XXX

DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE, 1917-1918

	Pages
L. CLÉDAT. — Sur l'établissement du texte de Boileau.....	1
— Les manuscrits de Boileau : I, <i>Le recueil Brossette</i> .	
II, Les manuscrits du « <i>Dialogue des héros de roman</i> ».....	12
Gaston GAILLARD. — Langue et guerre.....	19
D. ZÉVACO et L. CLÉDAT. — Essai de sémantique : I, <i>Malice</i> .	
II, <i>Querelle</i>	32
A. JOURJON. — Remarques lexicographiques (<i>suite</i>).....	41, 130
L. CLÉDAT. — Verbes pronominaux.....	81
L. VUILLARD. — De l'analogie dans la langue de Corneille.....	97
V. L. — « <i>Navigare</i> » et « <i>navem</i> » au XVII ^e siècle.....	157
 CRONIQUE. — Fonologia romanza de Guarnerio. — Histoire étymologique de deux mots français, <i>haricot</i> , <i>parvis</i> , par Nyrop	 159

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01768 6505

JUN 2 1940

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

